

Fabienne Taric

De Chair et de Lumière



A Sarah

« On ne peut changer le passé.
Alors à quoi bon s'y noyer ?
Il n'est utile que pour s'élever. »

(Kim Phuc, 1997)

Sommaire

Prologue	9
Sortilège	11
Hélène	15
Du côté de mon père	27
Du côté de ma mère	34
Bribes d'enfance	53
Adolescence en morceaux	61
D'un couple à l'autre	69
Une drôle de famille	78
Des morts parmi les vivants.....	91
De la chenille au papillon, un dialogue ininterrompu.....	96
Remerciements.....	98

« Avoir l'espoir ne veut pas dire que nous pensons
que les choses vont se produire bien.
Cela signifie simplement que nous pensons
que les choses auront un sens. »

(Vaclav Havel)

Prologue

Quarante-cinq ans. Deux mariages. Trois beaux-fils, une belle-fille, un petit-fils, mais pas d'enfant de soi. C'est une réalité à partir de laquelle je me définis parfois, même si elle me surprend encore : comment peut-on être, ou devenir, une belle-mère ? Ce statut ne résulte pas d'un projet ou d'un désir que l'on aurait à vingt ans, et dans lequel on verrait un accomplissement de femme. Non, c'est un statut tapi dans l'ombre, que l'on relèguerait volontiers à l'univers des contes. Qui voudrait se voir au miroir de la marâtre de Blanche-Neige ? Belle-mère, ça arrive souvent comme un obstacle dans une histoire d'amour. Je ne l'ai pas vécu ainsi, ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a pas eu d'obstacle. S'il y a eu des choix, c'est la vie qui le plus souvent a décidé seule, fermant des chemins et ouvrant des sentiers de traverse que je me suis contentée d'explorer, avec un certain courage, avec l'esprit de sacrifice peut-être. Qu'aurais-je pu faire d'autre ? Me révolter ? Je reconnais aujourd'hui combien ces sentiers, que je n'aurais jamais empruntés sans avoir d'abord buté contre des murs, m'ont libérée de quelques illusions... Il faut *toute une vie pour se déniaiser*, disait Amélie Plume.

En marchant sur ces sentiers, je me souviens que la vie m'y apparaissait belle et cruelle à la fois. Le désir de porter un enfant, si puissant en moi, n'a pas été réalisé ; ou plutôt, il l'a été telle une fausse promesse dont il a fallu avorter après deux mois de nausées vécues comme des grâces. Il n'y avait pas pour moi d'accès direct à cette maternité-là, alors que je l'avais investie d'un rêve immense : donner enfin l'amour infini dont je me croyais dépositaire. Il n'y avait pas non plus d'impossibilité médicalement attestée de la vivre. Ma souffrance n'avait pas de sens. Etait-elle le signe d'une injustice ou d'une infamie ? Aucune réponse n'est venue. Néanmoins, les circonstances de la vie m'ont permis d'apprivoiser la blessure d'être seulement fille de sa mère. Petit à petit, j'ai consenti. Etre mère ou ne pas l'être... quoiqu'il en soit, à quarante-cinq ans, la page se tourne d'elle-même. Il reste le mystère d'une vie qui portait d'autres fruits, mais qui longtemps n'a pu se dire en dehors du désir de cet *enfant qui ne naîtra pas*.

Dès l'enfance j'avais commencé par me dissoudre en les autres, en leurs attentes même supposées, fantasmées, par me conformer. Il y avait chez moi une faille que l'héritage familial ne pouvait qu'élargir encore... J'aimais m'identifier au vilain petit canard qui, un jour, s'envolerait avec les cygnes pour rejoindre les siens. J'avais un combat à mener contre l'imposture, un passé à découvrir sous la part du mythe entretenu par mon père, et un autre à éclairer en dépit du vernis dont ma mère l'avait recouvert. « Dans notre famille, il n'y a pas d'histoires », répétait-elle...

Je suis devenue historienne. J'ai raconté durant dix ans des histoires de sorciers et de sorcières, à qui on avait arraché sous la torture des aveux diaboliques, et que l'on brûlait au cours de mises en scène judiciaires d'une violence inouïe, sensées apaiser les tensions villageoises, les peurs et les angoisses de la communauté. Une fois le travail académique terminé, j'ai eu besoin de sauver de l'oubli une fille et sa mère, de poser sur leur tragédie des mots qui ne soient pas seulement ceux de leurs juges. Hélène et Claudi apportent à mon récit de vie une préhistoire dont la portée m'échappe, et sur laquelle j'ai brodé une petite nouvelle où la sorcière devient l'archétype de la mauvaise mère. Cela m'amuse de placer la fiction comme un seuil avant d'entrer dans l'histoire !

Dans mon travail d'enseignante, je côtoie des adolescents que je vois se transformer au fil des trois années pendant lesquelles nous partageons les histoires, les textes et les images d'un monde à apprivoiser. Mes élèves ont toujours le même âge et leur adolescence m'interroge sur les évolutions, les métamorphoses indispensables pour naître à soi-même.

Pour fouiller ma propre histoire, je dispose de traces diverses. Il y a les archives conservées en boîtes à la cave. Ce sont quelques photos, objets, cartes, souvenirs d'époques lointaines qui ont résisté aux tris et épurations des derniers déménagements. Plus proches, sur l'étagère du quotidien, il y a les carnets que j'ai commencés à remplir à la fin de l'hiver 2014, de manière plus ou moins épisodique selon les circonstances. Ces carnets témoignent d'une voix qui se cherche et se trouve parfois dans quelques poèmes¹. Dans l'ordinateur reposent des textes plus anciens, véritables palimpsestes de mes années 2000 où tant de fois j'ai tenté par l'écriture de donner une forme à mon drame. Au registre de l'intime, je dois ajouter ce joli carton orangé dans l'armoire de la chambre à coucher, entre les survêtements et les déshabillés ; s'y cache la correspondance amoureuse du temps de la passion à celui de la reconnaissance. Finalement, il serait possible de ranimer quelques mémoires au travers d'albums photos, même s'ils sont gardés en d'autres foyers : l'enfance et l'adolescence chez ma mère ; la jeunesse et ses voyages chez mon premier époux, à qui j'ai cédé beaucoup pour survivre aux déchirures d'une séparation dont je n'avais pas pressenti les signes. On m'avait fait remarquer que je tripotais souvent mon alliance ; et alors, n'est-ce pas un geste banal ? Après coup, cela m'a soulagée de relire les rêves de tsunami et de coulées de boue que j'avais pris la peine de noter six mois avant la catastrophe. La part inconsciente de moi savait déjà... et préparait dans l'ombre les forces qui me seraient nécessaires.

¹ Les fragments tirés de mes carnets, et repris ici, sont séparés du texte principal par ***. Tandis que les fragments en italique sont de l'ordre de la correspondance (lettres adressées) ou de la citation.

« Une mère vous a donné le jour,
mais avec un peu de chance,
vous en aurez d'autres et vous trouverez en elles
tout ce dont vous avez besoin ou presque. »

(Clarissa Pinkola Estès, *Femmes qui courent avec les loups*)

Sortilège

Le fils vient de sonner à la porte de l'appartement de sa mère. Il s'essuie les pieds sur le chat du paillason avec trop d'insistance. Il a le temps de s'appliquer à cette tâche ; le temps qu'il faut à la vieille pour entendre l'écho de la sonnette au fond de ses oreilles appareillées ; le temps qu'elle se mette en route le long du couloir, qu'elle s'arrête pour regarder l'heure sur la pendule de la cuisine, qu'elle remette en place le tapis grenat qu'il va fouler dans un instant ; le temps qu'elle contrôle son chignon dans le miroir de l'entrée. Le fils sait qu'il peut deux fois encore écraser le minet mal dégrossi sur la paillasse, pour se donner du courage. Il en a besoin. On lui a offert un poste d'assistant de direction dans une entreprise pharmaceutique. C'est l'occasion de se libérer de la visite quotidienne à sa mère, de ces dîners qu'il ne digère plus. La porte s'ouvre. Déjà la mère a miaulé son nom. Un frisson parcourt le fils. Jusqu'à la dernière seconde, il a prié qu'il arrive quelque chose de regrettable, histoire d'alléger son fardeau. Mais on ne provoque pas le destin. Le voilà qui étouffe dans l'étreinte maternelle. Il se redresse lorsque la mère glisse son bras sous le sien. Ils franchissent ensemble le seuil : lui, tripotant un chapeau de laine noire, type borsalino ; elle, guidant le mouvement à pas de louve. Au moment où ils pénètrent dans la cuisine, l'odeur de la tarte aux pommes tiède descend en lui, aigre douce jusqu'à la nausée.

– Assieds-toi donc ! dit la mère

– Non, répond le fils collé à la fenêtre au fond de la pièce, retenant dans sa main gauche le lourd rideau de crochet comme pour faire entrer davantage de lumière.

– Mais tu ne vas pas rester planté là...

La mère s'est assise à la table de la cuisine. Elle attaque de plus belle :

– On dirait un haricot desséché, on dirait ton père – paix à son âme. Enlève ta veste, mets-toi à l'aise ! Je vais te servir une part de tarte. Je l'ai faite tout exprès. Et puis j'ai de la crème pour mettre dessus. Le thé a tiré, regarde tout est prêt sur la table, pour toi. C'est la fête tu sais, quand tu viens.

Le fils se tient debout de trois quarts contre la fenêtre, dans un rai de lumière oblique. Il dit comme pour lui-même :

– Rien, je ne mangerai rien. Je viens tous les jours... Je t'avais pourtant dit de ne rien préparer.

– Bon, bon, mais s’il te plaît viens t’asseoir à côté de moi. Dis à ta mère ce que tu as sur le cœur. Tu sais bien que je peux tout entendre.

Et, d’un geste machinal, elle porte la main à ses appareils.

– L’infirmière, Madame Riva, m’a appelé après sa dernière visite ici, mercredi. Ton diabète a atteint un seuil inquiétant...

Il ment mieux, croit-il, collé ainsi à la fenêtre, dans la douce tiédeur du soleil. Mais la mère, à son insu, a déjà coupé le son de ses appareils auditifs. Cela fait longtemps qu’elle sait éviter les bulletins de santé et tous ces conseils qu’il prétend lui donner.

– Non, tu te trompes. Il y a des risques de complications. En tout cas, il te faut une surveillance médicale accrue... une autre infirmière va venir, peut-être devra-t-elle bientôt t’administrer des doses d’insuline. Bref, au vu des résultats des dernières analyses, tu as besoin de soins que JE ne suis plus en mesure de te donner, même si je venais deux fois par jour.

Il s’arrête, regarde la mère, cherche un signe d’affliction, un affaissement du corps ou de l’expression du visage. Mais elle reste placide, porte les yeux dans sa direction en souriant tendrement. Il y voit une sorte d’encouragement, alors il poursuit, il brode sur la base des quelques recherches qu’il a faites la veille sur Internet.

– Tu comprends, ces douze dernières années, il suffisait de contrôler ta glycémie, d’équilibrer tes repas avec les produits diététiques que j’achetais pour toi, de prendre tes comprimés et le tour était joué. Une fois ton Pancréas stimulé, il se mettait à fabriquer ce que nous avons besoin en insuline. Tu n’avais pas trop de sucre dans le sang, tu pouvais même engraisser aux Fêtes. Ton corps était encore capable de transformer tes fameuses tartes et tes biscuits de Noël en énergie ; énergie ménagère pour la poussière sur le frigo (en disant cela, il se déplace et passe le doigt au-dessus du frigo d’appoint qui n’est pas encastré ; la poussière vole, il éternue) ; énergie intellectuelle pour jouer au scrabble avec la voisine ou pour terroriser le marchand de journaux avec les derniers mots croisés. Eh bien, on n’en est plus là... Oh non ! Imagine-toi, c’est un peu comme si tes artères ressemblaient aux conduits encrassés qui alimentent la machine à laver le linge. Tu suintes le calcaire. Ou, si tu préfères, en te léchant l’intérieur des artères, tu aurais l’impression de manger un « tiki », tu sais un de ces bonbons qui fondent sur la langue dans un frémissement corrosif. Le déséquilibre diagnostiqué cette semaine, s’il se prolonge, il faut que tu sois consciente de tout ce qu’il pourrait entraîner. D’abord, des lésions apparaîtront à tes yeux. Elles ne seront pas douloureuses, alors tu ne t’en apercevras pas. Pourtant au bout du compte tu deviendras aveugle. Te rends-tu compte : tu ne me verras plus !

Elle n’a rien entendu mais demeure très concentrée sur son fils qu’elle dévore des yeux. Quand il lui parle ainsi avec véhémence, elle le trouve terriblement séduisant ; et ce supplément d’amour, qu’elle sécrète alors pour lui, l’embellit à son tour. Ses lèvres dessinent un sourire de Vierge à l’enfant.

Le fils entre maintenant dans une sorte de transe. Il marche de long en large dans la cuisine en jetant régulièrement un œil sur le visage maternel, pour y détecter les signes éventuels de la marée. Le calme de la mère face à la tempête qu’il déchaîne

devrait l'inquiéter. Or il est trop pressé de jouir de sa logorrhée diabétologique. Il termine donc.

– Et puis, tes pieds finiront par te trahir. Engourdis, mal irrigués, insensibles au contact du sol, ils se blesseront à la moindre occasion avec d'énormes risques d'infection. Des pieds purulents que même l'amour du Christ ne pourra laver. Ensuite, ce sont tes reins qui se révéleront insuffisants. Et, finalement tu seras exposée à toutes sortes d'événements cardiaques ou cérébraux, dont l'infarctus. Le pire c'est quand on s'en sort avec la face tordue, la moitié du visage en stand-by pour toujours. Tu sais, comme la jeune retraitée du bloc d'en face.

Aux derniers mots du fils, la mère sort de sa rêverie contemplative. D'un geste, elle active le son avant de s'adresser à cet être qu'elle aime éperdument. Elle le mesure exactement, en cet instant, et juge que ce n'est pas tolérable de s'abîmer pareillement en l'autre quand il n'est qu'un prolongement de soi. Elle dit :

– Je suis tellement fière de cette assurance qui te vient ...

Le fils semble effaré, presque aphasique pendant que la mère parle. Il s'en retourne se coller à la fenêtre comme une mouche profitant du dernier soleil avant que l'hiver ne la condamne.

– ... tu as été un étudiant brillant, diplômé des Hautes Études Commerciales, au prix de sacrifices que je suis heureuse d'avoir consentis pour toi. Pourtant, aujourd'hui où en es-tu ? Employé d'une caisse maladie, même travail depuis quinze ans, maigre responsabilité. L'autre jour, j'ai eu tellement honte de montrer ta carte de visite à la voisine que j'ai pris des contacts. Je pense nous avoir décroché un poste d'assistant de direction pour l'an prochain. Tu devrais être mis au courant sous peu, à moins que ce ne soit déjà fait... Ne le prends pas mal, mon chéri, c'est un petit coup de pouce du destin. Tu t'arrêteras vers moi le soir, en rentrant. Tu comprends, je veux être sûre que tu aies au moins un repas chaud et équilibré de la journée. Et puis – ah, c'est pas facile à dire – le week-end, tu sais, il faudrait que tu apprennes à vivre pour toi... J'ai décidé de te faire des plats cuisinés que je congèlerai pour que tu puisses les décongeler et les chauffer librement chez toi. Il est temps que tu apprennes à te faire une vie à toi, je crois. Je t'y encourage, tu vois ?

Le dos à la fenêtre, le fils s'agrippe au rideau qu'il voudrait déchirer de ses doigts sans griffe. Ses yeux seuls bougent encore. Tels deux insectes, ils voltigent dans la pièce, pour se poser finalement sur le mur, entre le frigo et la table où se trouve toujours la mère. Là, ils sont aspirés dans le diptyque accroché au mur. Mal encadrées les deux photos ont bougé à l'intérieur du tableau ; elles ne sont plus alignées. Sur la première, on découvre la mère de trois quarts, accoudée au rebord d'une large fenêtre à croisillons. Elle porte un voile fin noué à la hauteur de la poitrine et descendant jusqu'aux genoux. Un voile grenat qui cache à peine sa nudité pour mieux révéler un ventre tendu par neuf mois de gestation. Sur la seconde apparaît, en gros plan, le visage d'un nourrisson fripé comme celui d'un vieillard, avec deux yeux encore ouverts sur les abysses qu'ils viennent de quitter, avec une bouche à la merci déjà du sein maternel.

Après un épais silence, il se ressaisit.

– JE VOIS, C’EST FORMIDABLE COMME TU PENSES A TOUT. QUI CONNAIS-TU CHEZ DIAPHARMA ?

– Ça n’a aucune importance mon fils, je veux que tu ne te sentes redevable envers personne. Remercie-moi, ça suffira. Je ne voudrais pas me sentir coupable de ton manque d’ambition.

Elle penche la tête, feignant de lui tendre une joue rose et moite, puis enchaîne.

– Surtout ne t’inquiète pas pour mon diabète. Je suis prête à apprendre à me faire des piqûres moi-même pour le jour où le médecin me prescrira l’insuline. Je n’osais pas te le dire, tu as tant besoin de te sentir utile. Et puis, tu sais, on vit longtemps maintenant avec le diabète, l’important c’est de contrôler la glycémie... la vigilance et les soins permanents de ceux que l’on aime, le reste suit.

Elle marque une pause, jette un œil distrait au diptyque accroché au mur à sa gauche.

– Enfin, le reste devrait suivre... À quarante-trois ans, tu devrais penser à me faire des petits-enfants quand même !

Sur ce, elle passe devant son fils immobile sans prendre en quelconque considération ce regard ulcéré qu’il dissimule mal dans le crochet des rideaux. Elle va s’étendre sur le sofa du salon. Lui, attend une minute, puis s’en va pisser sa haine, en faisant un maximum de bruit contre la cuvette.

Avant de prendre congé, il repasse par la cuisine, s’empare du diptyque et le dissimule sous son borsalino. Il se dirige vers le salon, baise sa mère sur le front.

– Tu y penseras mon fils ? À demain, va ! Je t’aime tant.

– J’y pense.

Il sort sur le balcon prendre une large inspiration et, d’un mouvement brusque, jette son chapeau qu’il voit s’écraser sur le bitume, trois étages plus bas. Des bris de verre sont dispersés aux alentours. Les photos, il les dissimulera malignement sous les feuilles mortes de l’acacia. Au printemps, la terre les aura digérées ; lui sera parti, loin, vers d’autres rivages, vers d’autres mers. Un coup du sort...

« La connaissance c'est le pouvoir,
mais seule la sagesse est liberté. »

(Etty Hillesum)

Hélène

1

Ainsi, je me suis souvenue de toi, Hélène. Je n'ai pas dessillé en regardant à travers la vitre de l'histoire. Le feu dans le poêle embrasait la matière et le temps, et j'ai vu ton reflet sur la fenêtre du Godin. De tes mains diaphanes, tu as rassemblé les cendres en de petits monticules aux formes presque humaines. Tu m'as dit qu'il serait temps de fabriquer un peu de présent avec ce passé, que nous avons recouvert de tant de légendes qu'il en est devenu inconcevable. Aujourd'hui je ne sais si ces légendes ont pour fonction de guérir les plaies de l'histoire ou de les occulter. Mais le mal germe encore au cœur de nos esprits inquiets.

Quoi qu'il en soit, a dit l'archiviste, du milieu du XVe à la fin du XVIIe siècle, des femmes et des hommes furent bel et bien brûlés, parce qu'une société entière s'était mise à croire et à manipuler un mythe diabolique. Dans une Europe occidentale religieusement perturbée et bientôt divisée par la Réforme protestante, le fanatisme n'était plus le seul fait de l'Inquisition. Clauda Favre, puis Hélène Olevy, eurent affaire à une cour de justice laïque, dirigée par un châtelain au nom du seigneur de L'Isle². Ce seigneur était vassal des Bernois, qui avaient conquis le Pays de Vaud en 1536 et y avaient, peu après, imposé leur religion réformée. Dans ce contexte, la sorcellerie qui, dès les années 1450 environ, était conçue comme un crime collectif de sectateurs du diable, devint l'exutoire privilégié de toutes sortes de maux familiaux, féodaux, ou de voisinage. Grâce à une procédure redoutable, les accusés confessèrent invariablement leur rencontre puis leur pacte avec le diable, de pseudo réunions nocturnes (les sectes ou sabbats) et des maléfices douteux, qui doivent beaucoup à la superstition et à la malveillance de dénonciateurs. L'évolution des mentalités, des peurs et des croyances, permit avec le temps de blanchir les inculpés du crime satanique. S'ils furent généralement des boucs émissaires, tous n'étaient pas des victimes totalement innocentes... Parmi eux, certains avaient volé, brigandé, assassiné, empoisonné. Seule une minorité connurent les secrets de la guérison. En outre, lorsque l'épidémie ravageait une communauté, nos ancêtres sacrifièrent des « sorciers-bouteurs de peste », afin

² Les actes de leur procès sont conservés aux Archives cantonales vaudoises, respectivement sous la cote Bh20/5 (17 août 1560) et Bh20/6 (8 août 1573).

Le village de L'Isle se trouve au pied du Jura ; on y vient aujourd'hui pour découvrir le lieu où *La Venoge* prend sa source, ou pour admirer le château construit en 1696. L'ancienne seigneurie de L'Isle comptait plusieurs villages : L'Isle, Villars Bozon, La Coudre et, pour la période allant de 1472 à 1677, Gollion. Cf. Fabienne Taric Zumsteg, *Les sorciers à l'assaut du village. Gollion (1615-1631)*, Zèbre, EHM 2, 2000.

d'exorciser le malheur et d'apaiser la colère de Dieu. Souvenons-nous, avant de porter un jugement, qu'il faudra attendre 1894 et Alexandre Yersin pour que le bacille de la peste soit découvert à Hong-Kong. En définitive, qui ne peut concevoir qu'on ait eu besoin de désigner des coupables ?

Tu aurais pu en témoigner une fois encore, en 1573.

Il y avait treize ans que le feu s'était éteint, que le vent levé avant le travail des nettoyeurs avait, j'en suis certaine, emporté à l'insu de tous la meilleure part de Clauda... Mais en toi, Hélène, le souvenir de ce jour s'était ancré aussi solidement que les racines du vieux saule dans la terre des Mousses. As-tu pu te débarrasser des yeux de haine que Clauda adressait au monde au moment de le quitter ?

La haine, c'est quoi ? C'est où en l'homme ? Où est-ce que ça se loge, où est-ce que ça dort, quand est-ce que ça se réveille ? Ça maintient en vie la haine, ça donne du pouvoir, alors pourquoi l'amour ? Des yeux de haine comme un feu au visage, deux torches dans la nuit du corps, dans la déchéance. Qu'est-ce qu'il y a au fond des yeux d'habitude ? Un reflet du Ciel ou de l'Enfer ? Ça fait mal des yeux de haine, ça consume par en-dedans. La haine de Clauda, on y lisait tout le malheur d'une vie. Dans son regard, la douleur s'était transformée en un venin mortel. Il n'aurait pas fallu la regarder. Mais ceux qui étaient là étaient venus pour voir la mort. Un corps réduit en cendres, c'est fascinant. La matière annihilée, la créature effacée. Et la mémoire ? Peut-on tuer la mémoire ? Est-on maître de ce qui en nous s'imprime ou se dissout ? Dans les yeux de Clauda, il y avait un diable, celui qui s'était longtemps caché entre ses entrailles. Et eux, au tribunal, ils l'avaient méchamment provoqué. Ce diable avait grossi, grossi, grossi, il lui sortait des orbites, et il vous sautait contre. Qu'est-ce qu'on lui avait fait ? Comment s'y étaient-ils pris pour la briser à ce point ? La torture ça n'explique pas tout. C'était pitoyable, c'était révoltant. Mourir avec la haine collée à soi. Non, tu n'en veux pas. Tu l'as promis, mais tu doutes de ta force. Comment résister ? Tu te reproches peut-être d'avoir jugé ta mère pour ce regard. Maintenant, tu mesures le poids de l'humiliation sur un cœur usé. Il faut que tu y arrives pourtant, sinon la chute sera sans fin, sans rédemption. Trouver le moyen de faire une place à la lumière. Prier. Parler. Mais crier d'abord. Sortir la colère qui coule en toi, te ravage. La faute de ta mère. Tout était là dans ce ventre où tu n'aurais jamais dû tomber. Qui a été cette mère ? Un gouffre, un piège... Donner du sens, quitter l'absurde et sourde souffrance qui enferme et tue. Commencer par Clauda, oui, parler d'elle, se rappeler, tenter de comprendre. Tu te dis que ta vie aura servi à cela : racheter la mort de ta mère et puis comme elle t'en aller du bûcher vers le Ciel, dans les bras du Seigneur.

Alors, en ce huit août 1573, recroquevillée contre le mur humide du cachot, tu commences à caresser les pierres à portée de tes chaînes. Tu les frôles de ta main, arraches les moisissures qui les empêchent de respirer, les nettoie minutieusement. Tu les prépares à recevoir tes paroles pour l'éternité et, dans cet ultime travail, déverses toute la dévotion de ton âme. Bien que tu aies perdu la notion du temps en ce lieu sans jour ni nuit, tu sais que personne ne viendra nous déranger. Les jurés, le châtelain et le curial³ ont quitté l'enceinte de la maison forte. Tu les as entendu partir dans un éclat de rire sale. Tu te grattes la gorge, cherches ta voix et traces en imagination le chemin des

³ Le greffier, secrétaire de la cour de justice seigneuriale de L'Isle, qui rédige le procès verbal.

sons vers les pierres. Je t'écoute, glisse tes mots entre les lignes de ceux qui reviendront bientôt de leurs ripailles.

2

Nous étions en août 1560. La terre n'avait pas fini d'absorber les dernières pluies et les arbres attendaient qu'on les soulage de fruits trop lourds et abîmés. Le ciel qui pesait sur les hommes ressemblait à un plafond gris taillé dans l'épaisseur d'une forteresse. De temps en temps, tu levais les yeux comme s'ils pouvaient fendre la grisaille d'un battement de paupières et rendre au monde un rai de lumière. Les autres moins inspirés s'étaient adaptés au climat, à l'époque, à toutes sortes de pourritures nouvelles et anciennes ; ils s'agitaient pour se sentir vivants, inconscients d'étouffer dans leurs propres miasmes. Le vingt, l'agitation avait pris la forme d'une grosse pustule étendue sur les pieds du Jura ; il allait se passer quelque chose. Les gens des alentours venaient à Cossonay. Ils s'agglutinaient au Mont des Forches, près du bois du Sépey, pour assister au spectacle de la sorcière brûlée vive au nom de la justice et du Dieu Tout Puissant. On leur avait promis le combat du bien contre le mal et la certitude de se trouver du bon côté. Bientôt ils auraient chaud, ils élèveraient leur âme en respirant l'odeur âcre de la mort.

Dans cette foule qu'il serait vain de vouloir fuir, tu as recouvert tes vingt ans d'un large foulard sombre. C'est ta mère que l'on assassine et tu ne crois pas que sa mort fasse revenir le soleil et l'amour dans le cœur des hommes. Tu te demandes si l'on renaît de ces cendres-là.

Depuis tes quinze ans, tu demeurais à Moiry chez Aimé Perey, y travaillais comme servante. Cinq ans donc que tu voyais Clauda, ta mère, tous les dimanches. Après le culte à L'Isle, vous passiez la journée ensemble, tu l'aidais au jardin ou à l'intérieur de la moitié de grange qui lui servait de foyer. Il y avait toujours une plante à cueillir, à sécher ou à écraser ; un mélange à préparer : huile, tisane, décoction. En ce jour, elle ne tolérait la présence de personne ; souveraine en son royaume, elle étendait sur toi un pouvoir que tu t'efforçais de contrarier le moins possible. En partant, mais en cachette, tu t'arrêtais parfois saluer ton frère Claude, Françoise et les enfants. La ferme familiale leur était revenue après la mort du père, ce qui n'empêchait pas ta mère de leur gâter l'existence parce qu'elle n'avait pas accepté leur mariage. Claude ne l'avait pas écoutée, il en payerait le prix. Ainsi, cet été, elle avait passé les bornes : le dernier né de Françoise était mort au berceau, les yeux mangés par une musaraigne. Ton frère était venu t'avertir à Moiry. Votre mère ne lui laissait guère le choix, il l'avait dénoncée au châtelain. L'histoire de la musaraigne déposée à dessein dans la couche de l'enfant s'apparentait à un maléfice de la pire espèce.

Or, ce frère qui livrait sa mère au diable voulait te tenir à l'écart. Il avait parlé aux Perey à ton sujet, les avait même payés en farine et en fromage pour qu'ils te gardent à leur service. Tu n'avais rien à voir avec les méfaits de ta mère. Mais toutes ces précautions ne compensaient guère les craintes de tes maîtres et n'avaient pas empêché Aimé de te chasser peu après, prenant soin de donner à la scène un caractère ostentatoire. Les Perey étaient irréprochables dans leurs fréquentations, il fallait qu'on le sache. Alors Aimé avait vomi sur toi des mots comme des aiguilles empoisonnées,

hurlé en gesticulant, gesticulé en prophétisant si fort que le grand Satan se serait bouché les oreilles. En agitant le balai de sa vieille comme pour l'enfourcher, il avait même mimé quelque sabbat improbable. Tu en aurais presque souri, si tu avais pu le regarder d'un peu plus loin dans ta vie. Il s'était donc décidé à te condamner sans procès pour mieux se mettre à l'abri, lui qui si longtemps avait espéré de toi quelque faveur... C'était sa façon de régler ses comptes, le moment lui convenait : il économisait trois semaines de gage et se trouvait grand seigneur en te lançant le sac de tes effets personnels. Tu te félicites de toujours l'avoir tenu prêt ce sac ; en cas de coup dur, tu savais qu'il faudrait partir vite. Ce matin-là à Moiry, la situation défiait toutes tes prévisions. Seule, en terre hostile, livrée aux pires des prédateurs, les villageois dont la peur aiguise les appétits, tu as traversé la rue happée par les ressacs de tant de rage que je me demande où tu as trouvé la force de ta dignité.

Tu ne dis pas dans quel refuge tu as vécu les trois semaines qui ont précédé le jour de l'exécution. Peut-être dans cette léproserie désaffectée des bords du Veyron. Pour revoir ta mère une dernière fois, le vingt août 1560, il a fallu te plier au cérémonial judiciaire.

Le premier acte s'est joué au cœur de la seigneurie, sur la place devant l'église de L'Isle. Clauda Favre, la veuve d'Antoine Olevey, à peine sortie du cachot, y était exhibée. Jean Bollet, à bonne distance – pour ne pas tenter le diable – a donné en ce lieu une lecture outragée des aveux de la condamnée. Il était curial de la justice seigneuriale et, durant ces jours d'août, il avait lui-même consigné les confessions extorquées à ta mère dans la prison du château. Tu l'as entendu comme on écoute le bruit du bourdon qui, en s'approchant, se cogne aux vitraux sans jamais pénétrer le sanctuaire. Tu avais des fourmis dans les jambes qui ralentissaient tes mouvements. Les derniers mètres à parcourir t'ont semblé recouverts d'une épaisse couche de neige dans laquelle chaque pas enfoncé risquait de t'entraîner sans retour. Et puis elle est devant toi : poupée de chiffon avec des bras cousus derrière le dos. Elle porte une chemise de chanvre mouillée de sueur sale, ajourée par les griffes du destin. Son regard ne peut plus rencontrer le tien. Il t'écrase, ombre parmi d'autres ombres, et l'amour que tu avais réussi à emporter te tombe des mains. On le piétine. Tu te reprends à temps pour ne pas être reconnue. Sursaut. Un son éraillé se fracasse dans des précipices ignorés de ton âme. Ce n'est plus une voix : Clauda confirme l'authenticité de ses maléfices, mais tout n'est qu'illusion sur le théâtre du monde. Ils appellent ça le souffle de la vérité quand toute résistance pécheresse a été vaincue. Des histoires, rien que des histoires pour faire entrer une vie dans un moule et tant pis si ça déborde. Ça n'est plus ta mère. Au moment de déclamer la sentence, Jean Bollet remue la tête et secoue le buste dans un mouvement joignant par vagues la poitrine et les bras, non pas parce que le sort de Clauda soit particulièrement émouvant mais pour l'exemple, pour marquer les consciences de ce peuple sujet, si mauvais chrétien puisque si prompt à se vouer au Malin. Tu t'écartes de la scène. Personne vers qui te tourner. Tu marches seule dans les coulisses de l'histoire, incapable d'abandonner Clauda.

Deuxième acte : le cortège judiciaire s'ébranle en direction de Cossonay. La sorcière doit y être livrée car, selon l'usage féodal, les criminels de L'Isle sont exécutés sur ces terres-là. Interminable. Lentement, avec le malheur et la honte pesant dans ta chair, tu traînes ta misère jusqu'aux Forches. En arrivant sur la butte (où tu verrais aujourd'hui la cheminée d'une vieille tuilerie), tu te frayas un passage entre les corps

amassés des spectateurs. Tu essuies la bave qu'une commère te crache en pleine figure et arranges mieux ce foulard de lépreuse sur ton visage déjà orphelin. Tu calcules le temps pour garder l'équilibre. Il y a deux lundis, ton frère t'annonçait l'arrestation de votre mère. Il est en train de manquer le spectacle.

Troisième acte : Clauda perchée sur un échafaud de bois. Le feu que l'on vient d'allumer. Décharge d'angoisse. Puis clameur de la foule qui attise le feu. A la fin, une mère réduite en cendres...

3

Maintenant c'est ton tour. Tu ne saurais dire depuis quand tu es détenue dans les prisons des seigneurs de l'Isle⁴, et subis les interrogatoires du châtelain. Il s'appelle Nicolas Prenleloup, bourgeois et notaire de Cossonay ; aucune noblesse chez cet homme, mais peut-être l'avidité de se hisser plus haut que sa naissance en jugeant les autres. Il connaît la procédure mais n'aura pas l'occasion de l'appliquer très longtemps. A la tête de la seigneurie les choses changent rapidement en ce mois d'août 1573 ; Pierre (seigneur) et Philippe (châtelain) de Dortans seront déjà aux commandes quand il s'agira de juger Jean Failletaz, un des complices que tu as été forcée de dénoncer ; le seul dont le procès ait été conservé⁵. Il a rejoint le cachot voisin du tien, le sept du mois.

Comme à l'accoutumée dans ce genre de situation, pressée de reconnaître toutes tes fautes, tes pêchés, tu as acquiescé par le menu aux questions de Nicolas. Oui, tu as dû une fois ou l'autre dérober des fruits dans un jardin qui ne t'appartenait pas, même des raves ou du bois s'il insiste. Ensuite, ça n'a pas manqué, il a été question de ta mère, de la sorcière qu'elle était et de ce qu'elle t'a transmis. Ici la pente est devenue glissante. Tu as confessé avoir appris d'elle :

– des charmes pour faire baisser la fièvre, arrêter l'hémorragie, soigner l'infection et l'œil au beurre noir, guérir les chevaux de l'inflammation des glandes salivaires, etc.

Or tu le sais bien, cet art de guérir, supposé magique, est strictement interdit par les souverains bernois qui le considèrent comme une chose « déplaisante à Dieu », pour ne pas dire, déjà, diabolique. Nicolas s'échauffe alors, il sent qu'il te tient, baissant de temps en temps les yeux vers un cahier où il a consigné des témoignages ; il les utilise pour te poser des questions de plus en plus orientées. Tu suffoques lorsque tu comprends que ton mari fait partie de ces témoins ; lui aussi t'a abandonnée, de même que tous les hommes auxquels tu t'es toujours refusée et qui auraient tant voulu profiter de ta beauté. Nicolas ouvre la bataille :

⁴ Les nobles et puissants André de Neuchâtel et Mathée de Dortans.

⁵ Les actes du procès de Jean Failletaz de Villars Bozon sont conservés aux Archives cantonales vaudoises sous la cote Bh20/7. La lettre des souverains bernois, qui ratifie les sentences prononcées par la cour du seigneur de L'Isle à l'encontre de Jean Failletaz et de Benoît Boudat, est datée du 2 septembre 1573 ; elle est archivée en Bh20/7bis. Selon le procès de Jean, l'exécution a eu lieu le lendemain, à Cossonay.

– Richard Raguin, ton mari, a souvent demandé de t’en aller si tu étais sorcière ? et pour cela il a même proposé de te donner de l’argent, non ?

– Oui et si je suis restée c’est que je le suis pas.

– Et Jean David qui résidait à L’Isle, il t’a traitée de sorcière ?

– Il me faisait des avances, voulait ma compagnie, alors que j’étais mariée. J’ai refusé, il l’a mal pris.

– Admettons, mais Aimé Perey et Michel Chanson de Moiry disent aussi que tu en es une...

– C’était il y a treize ou quatorze ans, à l’époque où les gens se sont retournés contre ma mère. J’étais servante en la maison d’Aimé, à Moiry. Une fois, avec Michel, ils m’ont forcée de les suivre vers leur fourneau à charbon... là, ils me hurlaient dessus, me frappaient pour que je fasse la sorcière, que j’aie leur compagnie... Je me suis débattue jusqu’à ce qu’ils me lâchent et suis retournée à la maison de mon maître.

– Parlons-en de ta mère ! Elle a dû t’en apprendre des diableries.... Réponds !

– ...

– Tu sais, à côté, la corde est prête, la poulie est huilée, tes aveux c’est qu’une question de temps, une seule levée suffira...

– En ce temps-là, j’étais venue de Moiry à l’Isle pour voir ma mère. La vie lui avait pris ses deux hommes : mon père, Antoine Olevey, était mort ; mon frère s’était marié avec Françoise. Elle haïssait sa belle-fille pour plusieurs raisons, à cause aussi que ladite Françoise avait encore, elle, le pouvoir d’enfanter. En quittant la ferme, hors de la vue de mon frère, Clauda m’a accompagnée jusqu’aux Mousses⁶. Là, elle a exigé que je me mette de son art maléfique, que je l’aide à se débarrasser de Françoise⁷. J’ai refusé. Ma mère s’est baissée, a pris des pierres et a commencé à me les jeter contre. Elle m’a chassée à coup de pierres.

Pour Nicolas c’en est assez, les soupçons et les indices sont graves. Il est en droit de recourir à l’examen du corps d’Hélène, à la recherche d’un indice supplémentaire sur la chair de la suspecte. Le chirurgien a déjà été mandaté, il va procéder à la recherche de la marque diabolique.

Tes vêtements ont été arrachés, tu es nue, étendue sur une table, rasée de près : chevelure, aisselles, poils pubiens. Le chirurgien t’ausculte, les autres regardent et piétinent ta féminité. Il y a Nicolas et le curial de Brétigny. Tes membres sont écartés, ta peau piquée de toutes parts ressemble à un cuir usé. Ce sang qui s’écoule de ta chair et les cris de douleur qui l’accompagnent, pour l’instant, signent ton innocence. Mais, dans

⁶ « Terrain humide, marécageux, le plus souvent au pluriel. Il semble qu’à l’origine ce soit un lieu moussu [...]. » (Maurice Bossard, Jean-Pierre Chavan, *Nos lieux-dits. Toponymie romande*, Payot, 1990, p. 72).

⁷ En 1560, lors de son procès, Clauda Favre a confessé avoir tenté plusieurs fois de tuer Françoise ; en lui faisant manger du pain où elle avait mêlé de la chaux à la pâte, ou en incorporant à la soupe de sa belle-fille quelques plantes nocives et réduites en poudre (cf. Bh20/5, p. 55).

l'absence à toi-même où tu cherches refuge, tu as compris que ton corps à force d'humiliation finira par te trahir. Déjà quelque chose en toi s'est durci, devient insensible. L'aiguille a été enfilée dans chaque grain de beauté, tache ou irrégularité de l'épiderme. Tu te mets à espérer que cela cesse, qu'il trouve ce qu'il cherche, un endroit du corps d'où l'aiguille ressortirait sans l'offrande de ton sang, et sans la manifestation d'aucune douleur. Il n'y a plus d'issue pour la vérité. A la jambe gauche, depuis très longtemps, tu portes la cicatrice d'une brûlure mal soignée parce que tu avais voulu la cacher à ta mère. Un soir de lune rousse, tu lui avais désobéi pour rejoindre Richard. On venait de fêter Pâques, les nuits étaient froides et vous aviez allumé un feu pour vous tenir chaud dans la clairière, entre deux morceaux de forêt. Tu te souviens de la griffure des flammes quand tu as voulu éteindre le brasier, au moment de rentrer le corps consumé d'amour. Passion sans résurrection, tu te dis désormais. Quand l'inspection prend fin, tu n'as plus la force de résister à ce que Nicolas veut entendre. Voici à peu près ce que le curial va consigner dans les actes de ton procès :

Il y a environ douze ans, la détenue venait des Mousses, au soleil couchant ; elle était à l'endroit du champ appartenant à Claude Maget le jeune. Là, elle dit et confesse qu'un grand homme vêtu de noir lui apparut; elle en eut grand peur. Toutefois, elle lui demanda qui il était; il lui répondit : « je suis le diable et m'appelle Robin. » Puis, il la sollicita de se donner à lui, et promit beaucoup de biens. Elle refusa. Mais après plusieurs sollicitations par cet ennemi de la vérité, la détenue se donna à Robin, le prit pour son maître et renia Dieu le créateur. Alors le diable la prit avec sa griffe en la jambe senestre et la marqua ; en ce lieu aujourd'hui la marque est visible. Ensuite, la détenue lui baisa la griffe en signe de serment et lui donna son mouchoir. Quant à Robin, il lui donna cinq sols. Cet argent ensuite se transforma en feuilles de bois. En outre, il lui donna de la graisse noire dans une boîte avec une épingle, en lui commandant d'engraisser l'épingle avec la graisse, d'en piquer gens et bêtes. Pour chaque personne et chaque bête qu'elle ferait mourir, il lui en donnerait quatre deniers. Le diable Robin lui ordonna encore de se rendre souvent à la secte avec d'autres personnes qu'il lui montrerait.

Sous la plume du curial, il n'y a aucune trace du moment où, pour recueillir toute l'histoire de ta vie de sorcière, Nicolas a légalement recouru à l'usage de la torture. Mains liées derrière le dos, tes bras ont été attachés à une corde glissant sur une poulie ; une, peut-être plusieurs levées ont été nécessaires⁸. Epaules désarticulées, clavicules et omoplates fracturés, tu as acquiescé aux interprétations du châtelain, du lieutenant Gruaz, de Nicolas Goffon, de Claude Maget le jeune et des autres jurés. Tu as livré aussi les noms de quelques supposés complices⁹. Tes aveux donnent lieu à une

⁸ On trouve dans les actes du procès de Claudiva Favre mention de la torture subie ; la détenue a souffert la levée tant à la corde simple qu'avec la petite pierre (Bh20/5, p. 56). La petite pierre pèse 25 ou 30 livres bernoises, soit environ 15 kg.

⁹ En voici la liste :

Jean Bernard et sa femme Thévène
Pierre Bernard
Jean Falliettaz de Villars Bozon
Jacques Boudat et sa femme Genon
Pernon, femme de George Beyvin

réécriture diabolique de la réalité. Tes soi-disant forfaits sont reportés chronologiquement, du plus ancien au plus récent. Ils se concentrent sur les quatre dernières années ; le dernier remonte à quatre mois seulement.

Des réunions nocturnes, sectes diaboliques, auraient eu lieu en Votoux, en Noyer au Baud, au Chochy des Bons, aux Combes du Veyron. Autour d'un grand feu, tes juges te voient avec des complices et plusieurs diables sauter et manger des viandes sans substance.

Tu aurais tué un cheval appartenant à ton frère, Claude, parce que celui-ci ne voulait pas aller te chercher du bois ; essayé ta graisse sur ta petite Esther qui en mourut ; piqué une jeune fille à la cuisse avec ton épingle engraisée, prétextant vouloir lui nettoyer la tête (elle en est morte) ; tué la vache de Berthe, ta complice, d'un coup de verge blanche engraisée ; piqué une jument appartenant au curial de Brétigny avec une épingle engraisée, parce qu'il vous avait menacées, Berthe et toi, après vous avoir surprises sur sa propriété en train de prendre du blé ; donné le mal à Jean Guyaz, mais tu le lui aurais enlevé pour écarter tout soupçon ; donné de la sallette¹⁰ à Deleytte, la fille de Claude Fallietaz, en lui soufflant contre (elle en fut fort malade mais ne mourut pas) ; pris du chanvre en la chenevière du Seigneur de Bercher et volé Madame de Travers qui t'en avait donné à filer ; consenti à plusieurs autres maléfices commis par tes complices.

Finalement, tu aurais reçu la visite du diable Robin, ton maître, alors que tu étais en prison, le samedi après ton arrestation, vers dix heures du matin. Il serait venu t'ordonner de tenir bon et de ne rien avouer. Pour le curial de Brétigny, le lieutenant Gruaz, Nicolas Goffon et Claude Maget le jeune, accourus alertés par tes cris, cela n'a fait aucun doute : Robin t'a battue extrêmement fort, te punissant d'avoir commencé à parler. Sans eux, ont-ils pensé, le diable t'aurait tuée. Il est peut-être vrai qu'en te tapant la tête contre le mur du cachot, tu aurais voulu mourir avant qu'ils ne fassent naître de toi la sorcière, coupable d'un crime que l'on expie dans les flammes.

Recroquevillée contre le mur humide du cachot, tu fouilles tes souvenirs comme ils ont fouillé ta douleur. Ta vie, derrière le masque de la sorcière, tu aimerais la retrouver une dernière fois, avant que tout parte en fumée.

4

Petite, j'admirais le pouvoir de ma mère sur les êtres et les choses. J'adorais me blottir contre elle, sentir la chaleur de son corps, m'envelopper de son odeur et laisser mes mouvements la parcourir comme une onde vivante. Je la suivais partout du lever au coucher et je crois que Clauda m'aimait pour cela. Mes frères et sœurs étaient différents, solides, enracinés du côté du père. Ils n'avaient cure de leur cadette et craignaient notre mère. Clauda était née avec le siècle, sous les Savoie, dans une autre religion. Elle disait qu'avant on pouvait croire en couleur, avec des

Berthe, femme de Germain Dunant

Jeanne, veuve de Guillaume Jordan

Rolette Collet, femme de Jean Vallesan de Pampigny

¹⁰ Oseille cultivée ou sauvage.

gestes, des rires et des larmes. Il y avait plus de monde dans le Ciel, beaucoup de Saints pour nous aider. Les Bernois et leurs pasteurs avaient tué la vraie foi, celle qui guérit. La sienne.

Je me souviens de l'histoire du premier accouchement de Clauda. Tout s'était passé de travers. Les heures qui avaient suivi, elle était restée sans parler presque sans respirer, les bras chargés du petit corps inerte recouvert d'un drap trop blanc. Malgré les crampes qui lui couraient des mains jusqu'aux épaules, elle s'accrochait à son fardeau. Il lui semblait qu'en serrant le nourrisson fortement contre son sein, elle réussirait à le faire rentrer en elle. Seule la Colette Dunant de Villars Bozon était finalement parvenue à lui prendre l'enfant, à les séparer et à la ramener, elle. Ce drame avait tissé entre les deux femmes des liens puissants dont personne n'a jamais percé le secret.

Je n'ai pas connu Colette, mais j'ai grandi dans l'ombre de sa mort. Ma mère avait tout juste réalisé qu'elle allait être grosse une fois encore quand la nouvelle de l'arrestation était tombée. On avait dénoncé Colette. Il ne s'agissait pas des rumeurs ou des médisances habituelles. Trois détenus dont une femme l'avaient accusée de complicité de sorcellerie ; ils avaient maintenu cette accusation jusqu'à l'instant de leur propre exécution, jusqu'à l'heure suprême où, pour le salut de notre âme, nous ne disons plus que la vérité – vraiment ? Clauda s'était préparée au pire. Ça n'avait pas suffi à amortir le choc d'une vie arrachée à son affection. Une vie salie. Hérétique Colette ? Parce qu'elle visait Dieu en récitant le Notre Père, les mains jointes et levées en direction du Crucifix ; ainsi l'Image paraissait ouvrir la bouche pour lui parler et elle entendait Dieu¹¹.

D'autres confessions livrées par Colette sous la torture – publiquement dévoilées ensuite comme il était d'usage - acculaient ma mère dans son sommeil. Ses nuits devenaient le théâtre de diableries infâmes. Je l'imagine, levée en pleine nuit, vociférant à travers la chambre des histoires terrifiantes...

La colère avait d'abord aidé Clauda à surmonter l'épreuve, à dépasser le doute et la crainte d'être elle-même inquiétée par la justice. En définitive, Colette n'ayant jamais prononcé son nom, ma mère n'avait fait l'objet d'aucune investigation et son existence avait pu reprendre un cours plus calme. La colère toutefois n'était pas partie et ma naissance allait prendre des allures de revanche, quand, à l'automne de cette même année 1539, Clauda me cueillerait de son ventre.

Aux yeux de ma mère, j'étais celle que le destin lui envoyait pour achever une œuvre. Il en résultait une attention particulière à mon égard et le souci permanent de m'initier à la vie et à son art. D'instinct mais aussi à force d'observations, je savais comment poser les mains sur une

¹¹ Les actes du procès de Colette Dunant se trouvent également aux Archives cantonales vaudoises, sous la cote Bh20/2 (11-20 février 1539).

blessure ou un membre douloureux, comment masser un corps ou soulager un esprit agité, et j'apprenais le reste avec une facilité déconcertante.

A quel moment m'est venue l'idée que ma mère pouvait faillir ? Après la mort de mon père, peut-être. Claude, mon frère, avait commencé à rôder autour de la maison des Collet en prétextant toutes sortes d'histoires. Ma mère, qui n'était pas dupe, avait très vite tenté de le décourager. Il était absolument impossible pour elle d'envisager que son fils épouse Françoise, une fille Collet. Parce que Georges, le père, siégeait au tribunal seigneurial qui avait condamné Colette. Parce qu'il ne s'était jamais privé d'une parole blessante, d'anecdotes sordides sur toute cette affaire et qu'il le faisait exprès pour forcer Clauda à se compromettre.

Bien sûr, jamais ma mère ne parla en ces termes. C'est dans le silence qu'elle avait été forcée de souffrir la mort de Colette. C'est avec la magie noire qu'elle se vengerait... Rien ne devait paraître, il en allait de sa propre survie. On ne porte pas impunément le deuil d'une sorcière. Longtemps les larmes lui avaient donc coulé par l'intérieur et, au moment où Françoise entrait dans notre vie, je découvrais la méchanceté collée à la peau de ma mère. J'aurais voulu arracher cette lèpre, ou alors perdre les yeux et les oreilles pour demeurer dans l'ignorance de cette mère-là.

5

Appuyée contre le mur humide du cachot, il te semble que les pierres auxquelles tu parles depuis des heures sont plus rondes, plus brillantes, plus légères. En attendant que la sentence du tribunal de L'Isle soit confirmée par Leurs Excellences de Berne, en attendant la visite du pasteur, en attendant le cérémonial précédant ton exécution, tu te redresses et livre ton propre verdict.

Ceux qui me condamnent, après m'avoir soutiré leur vérité, aimeraient que tout ait commencé vers l'époque où ma mère était à ma place.

La sorcière s'enflamme-t-elle au mois d'août pour que les braises de l'été chauffent encore un peu les autres ?

Je meurs d'être la fille de cette mère-là ; je meurs pour les hommes qui m'ont désirée ; je meurs pour ceux que j'ai soignés, pour la lâcheté, pour la médiocrité, pour l'opportunisme de tous.

J'ai eu la tentation de tout rejeter ce que j'avais appris de Clauda, quand elle est devenue méchante. J'y ai cédé un temps. Et puis les choses se sont tassées, j'ai eu mes enfants à soigner ; d'autres discrètement ont fait appel à moi, m'ont implorée de les aider. Je n'ai su refuser, moi qui n'avais pu sauver ma petite Esther.

Aujourd'hui j'endosse mon héritage. Je me sens libre d'accomplir mon destin ; libre pour la première fois de ma vie ; les chaînes de la prison sont tellement plus légères que celles qui m'ont attachées à ma

mère, aux regards et aux jugements des autres. J'ai reçu le don de guérir quand les desseins de Dieu le permettent. Je ne suis pas toute puissante, comme ma mère aurait voulu l'être. Je lui pardonne son égarement. Je choisis de mourir avec l'amour dans le regard, pour la fille qui me reste, pour qu'à travers elle, le monde sache que je n'ai pas œuvré pour le mal, malgré ce que sous la torture ils ont fait de moi. Pour que l'on se souvienne un jour des remèdes que Dieu a mis dans les mains et au cœur des hommes, lorsque le monde sera plus sage, que l'on saura discerner le vrai du faux, que l'on évitera de condamner ce que l'on ne comprend pas et d'y recourir quand ça nous arrange, que l'on aura cessé d'associer au diable ce que la foi de quelques-uns rejette... Faudra-t-il attendre pour cela que le Royaume des Cieux vienne sur la terre ?

Il est vrai, chère Hélène, que ce monde-là semble toujours menacé d'advenir, de se manifester pleinement. Mais je t'ai entendue à travers les siècles qui nous séparent ; c'est peut-être le signe que le monde évolue, se transforme avec nous, laissant parfois de l'espace et du temps pour renouer le passé avec le présent et réparer quelques trous dans nos consciences.

Puissent avec toi, Hélène, s'éteindre ma colère et commencer une ère nouvelle, celle de la réconciliation. Paix à ton âme.

Si j'ai erré jusque-là dans l'imaginaire et dans l'histoire, c'est peut-être pour y reconnaître de puissants archétypes féminins ; des mères intérieures, avec lesquelles maintenant je vais affronter une trajectoire familiale et personnelle.

Je marche pour mettre de l'ordre dans mes origines.
Je marche pour faire le tri entre mensonges et vérités.
Je marche pour savoir d'où je viens.
Je marche pour savoir qui je suis.
Je marche parce que j'ai peur de n'être personne.
Je marche parce que je ne peux pas m'arrêter.
Je marche pour finir le chemin commencé hier.
Je marche sans savoir où je vais.
Je marche pour creuser en moi l'absence d'une terre des origines.
Je marche parce que mon identité est incertaine.
Je marche pour reprendre le fil de l'histoire.
Je marche pour réparer le trou béant laissé dans l'histoire de mon père.
Je marche pour enfin savoir d'où vient mon nom de famille.
Je marche pour que ce nom signifie quelque chose.
Je marche pour égarer les fausses histoires qui se sont greffées à son sujet.
Je marche pour faire taire les légendes de Bretagne et de Gibraltar.
Je marche pour être sûre que, même sans un nom qui viendrait de quelque part, même sans un père qui aurait une vraie profession, mon histoire a de la valeur.
Mon nom est personne et je n'ai nulle part où retourner.
Je marche pour fuir mon imposture.

Retour à Soi
Le plus périlleux des voyages,
Odyssée au cœur de nos vies chaque jour recommencée ;
Rivage toujours lointain
Peu de port pour aborder
Encore...

« Mentir pour son avantage à soi-même est imposture,
mentir pour l'avantage d'autrui est fraude,
mentir pour nuire est calomnie ; c'est la pire espèce de mensonge.
Mentir sans profit ni préjudice de soi ni d'autrui n'est pas mentir :
ce n'est pas mensonge, c'est fiction. »

(Jean-Jacques Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire*)

Du côté de mon père

Je suis née de cet homme à la beauté du diable. Ange déchu, privé de mère, d'amour et de vérité.

Nous sommes debout sur la terrasse, à Tolochenaz, dans l'ombre de l'acacia que mes parents ont planté peu après mon mariage avec Alexandre. Debout parce que je dois être de passage et un peu pressée. Quelque chose est arrivé dans la vie de Jean-Pierre dont nous pressentons l'importance, mais sans pouvoir encore en prendre la mesure. Une lettre est arrivée. Je regarde Jean-Pierre, il a les yeux humides d'un enfant de cinq ans qui vient de retrouver sa mère, comme on trouverait un rocher auquel s'accrocher dans la dérive. Soixante ans qu'il attend un signe de sa mère ; et cela arrive avec fracas dans sa vie d'homme en faillite.

Soixante ans qu'il réclame cette mère que la guerre et la maladie lui ont enlevée, et dont on lui a tant reproché d'avoir causé le malheur par les soins qu'il exigeait, bébé. Naître à Aix-en-Provence le 16 décembre 1940, le contexte est peu favorable. Anna fatiguée par la grossesse, affaiblie par l'accouchement, les rationnements, puis les nuits de veille, a attrapé la tuberculose. Elle est hospitalisée au sanatorium de Hauteville, en Bugey, dès le printemps 42. Après son décès, juste avant son vingt-neuvième anniversaire, son amour pour cet enfant a été passé sous silence. Il n'en a jamais rien su, lui qui grandit dans la croyance, perfidement entretenue par le clan Palmieri, qu'il est responsable de la mort de sa mère. Sacrés Corses ; il sera leur souffre-douleur, traité comme un pestiféré ! Lui qui grandit à l'école buissonnière, dans la colline où l'on chasse le sanglier, où pousse le thym et fleurissent les genêts. Lui qui harcèle son père, Marcel, pour savoir quelque chose sur sa mère. Il ne demande pas la lune, une photo, quelques miettes à savourer ou à ressasser quand le cœur est lourd. Il ne sait pas même dans quel cimetière la chercher. Son bonheur serait de pouvoir pleurer sur la tombe d'Anna, toucher la pierre froide où elle l'attend. Elle lui collerait un baiser sur son genou égratigné et il oublierait un peu Margot, avec qui Marcel s'est remarié et à qui, sans doute, il devra la vie en pensionnat.

C'est une fin d'après-midi de printemps, je me sens gênée de voir les yeux mouillés de mon père ; ils disent : « si maman m'a tendrement aimé c'est que je vaudrais quelque chose. » J'ai dépassé l'âge d'Anna, avec mes trente ans et mon mal d'enfant. Envie de le prendre dans mes bras, mais cela me paraît faux. Nous sommes trois pour lire la lettre d'Anna, ce jour-là, sur la terrasse, protégés par l'ombre de l'acacia : ma

mère, mon père et moi. Nous avons dû finir par nous asseoir, même si dans mon souvenir nous sommes debout, figés par l'émotion.

Hauteville, le 30 août 1942

Chère Jeanne et tous,

Je suis bien en retard pour venir vous donner de mes nouvelles. Ça va tout doucement, le traitement continue mais c'est long. Je pense que pour vous la santé va bien.

Alors, Jeanne, te voilà encore nourrice, tu en avais bien assez des tiens, n'est-ce pas ? Que veux-tu, il a fallu une catastrophe pareille, que je parte. Enfin, je suis tranquille, car je sais qu'avec toi le petit est bien, seulement il est tellement diable qu'il demande bien de l'attention ; surtout attention aux fenêtres, au feu et à l'eau chaude. Il touche à tout, je le connais. Il est aussi assez fragile, tu sais, Jeanne ; cet hiver, il faudra bien le couvrir, car d'un rien il s'enrhume.

Et ses dents, cela me tire bien des soucis ; à son âge, il aurait dû les percer, enfin peut-être à la campagne [Brue-Auriac dans le Var] l'air lui fera du bien. Pour manger, il n'est pas trop difficile : des petites soupes passées, il aime bien ça. Et son biberon, tu lui donnes toujours le matin, et le soir, s'il y a du lait, il faut lui en donner, Jeanne ; tu sais il a été tellement fragile jusqu'à 8 mois, il a besoin de bien des soins.

Tu sais, Jeanne, ne te vexe pas si je te dis tout ça, tu as élevé une famille, tu sais ce que c'est. Seulement, le petit, tu ne le connais pas depuis la naissance, c'est pour cela que je me permets de te donner quelques petits détails sur lui. Et s'il y avait quelque chose qui n'allait pas, il ne faut pas attendre, tu avertirais son père. Et du lainage, en a-t-il encore ? Je crois que tous ses costumes sont petits. Il faudrait les lui arranger, c'est malheureux tout de même, on ne trouve plus rien, ni laine, ni tablier ; et heureusement qu'à la campagne, pourvu qu'il soit propre, si c'est raccommodé ce n'est pas comme à la ville [Aix-en-Provence] ; et puis lorsque j'arriverai, je ferai le reste. Tout de même, je pense que l'année prochaine, il y aura du mieux. Je languis énormément du petit. Marcel tout seul, c'est dur tout ça. Laisser tout à l'abandon. Enfin, c'est la vie.

Et Jeannot est-il démobilisé ? et Louis ? Maurice¹² doit être bien grand, ainsi que Gilbert. Odette et les petites, elles doivent bien s'amuser avec leur petit cousin... Léon toujours au boulot, et toi tu dois avoir bien du travail avec toutes ces restrictions, le ravitaillement doit être difficile.

Je vais m'arrêter, il est bientôt l'heure du dîner. Excuse mon écriture, j'écris couchée. Je suis alitée depuis mon opération, voilà 2 mois,

¹² Jeannot, Louis et Maurice sont issus du premier mariage de Jeanne avec Joseph Gauthier, décédé en 1926. Elle épouse Léon Mistre de Tourves une année plus tard ; naîtront Odette, Gilbert, Jacqueline et Simone. Léon est cultivateur, viticulteur à Brue-Auriac.

et il faut que je reste encore 3 mois au lit. Je termine en attendant de te lire.

Recevez tous mes meilleures caresses. Des grosses bises à mon petit Jean-Pierre chéri. Surtout, parle-lui souvent de sa maman et son papa de façon qu'il ne nous oublie pas.

Anna

Ainsi, Jean-Pierre a manqué à Anna, un enfant trop vite perdu, passé par elle juste avant que la maladie ne l'enveloppe et l'isole. Elle a dû se sentir si seule au sanatorium d'Hauteville, coupable peut-être d'avoir tout abandonné. A quoi bon avoir été mère si c'est pour semer le malheur derrière soi ?

Autour d'elle, la France continue de s'effondrer ; en novembre 42, l'armée allemande envahit la zone sud. Bientôt le sanatorium se trouvera en zone occupée par les Italiens et cachera des femmes juives parmi les malades. Leurs enfants profiteront de l'esprit de résistance des familles du plateau, alors même que la politique anti-juive se durcit. Lorsqu'Anna reprend la plume, cette histoire est en marche, les maquis de la région ne sont pas encore attaqués par les Allemands et la milice¹³.

Hauteville, le 7 janvier 1943

Bien chère Jeanne et tous,

J'ai bien reçu ta lettre, ainsi que le colis en très bon état. Tout était bien bon, le poulet, le chocolat, les galettes. Il n'y a que le rôti de porc que j'ai dû jeter, il était tout moisi. Enfin, cela n'est rien. C'est surtout le chocolat qui m'a fait plaisir, depuis que j'en avais plus goûté, surtout qu'il est très bon, on le dirait au lait. Enfin, ma chère Jeanne, merci. Pour le moment, je ne puis te dire que cela. Tu as pensé à moi, c'est vraiment gentil de ta part. J'ai bien été gâtée pour les fêtes.

Tu me parles de mon petit diable, il t'en fait voir bien ! Alors, il te casse tout, mais tu sais, Jeanne, il ne faut pas le laisser faire. Corrige-le, car tu sais, les gosses... Si tu le laisses faire, on ne pourra par la suite plus rien en faire. Donc fais comme si c'était le tien, ne lui laisse pas tout faire ce qu'il veut. Quant à moi, ça va, mais je ne sais pas si c'est le gros froid d'ici, j'ai un peu de bronchite, ce qui me fait tousser énormément et me donne un peu de température. Je ne sais pas encore quand est-ce que je partirai. J'attends les ordres du Dr. D'un côté ça me fait plaisir de rentrer chez moi, mais Marcel me dit que c'est si dur, pour manger on n'aura rien. Alors, tu te rends compte, moi qui ai besoin de me remonter. Et puis, au printemps, il faut que je retourne, car mon traitement ne sera pas fini. Alors tout ça ne m'enchanté pas. Enfin, il faut prendre patience et suivre son destin.

¹³ Claude KOLSKI, « Hommage à Madame Robert, ma nourrice de guerre (43-44) », in *Bugey historique. Les Anciens sanatoriums d'Hauteville*, mis en ligne le 19.2.2012 : <http://bugey-historique.blogspot.ch/2012/02/les-anciens-sanatoriums-dhauteville.html>

Je vais te quitter chère Jeanne. Bien des caresses à tous, sans oublier mon petit chou.

Et recevez tous mes meilleurs baisers, et encore merci.

Anna

Cette seconde lettre, Jean-Pierre l'a reçue quelque temps après notre petite réunion sous l'acacia. Le ton est plus sombre. Anna ne rentrera pas chez elle. Elle décède au sanatorium deux mois plus tard, suivant son destin, le 5 mars 43. Son corps sera enterré à Aix, mais son fils ne retrouvera sa trace qu'après le terme de la concession. Il m'a dit hier qu'il aurait aimé, alors, faire exhumer puis brûler les ossements de sa mère, partir avec elle jusqu'en Corse et répandre ses cendres sur sa terre natale. Comme on jetterait des étoiles au ciel, j'ai pensé. *A la fin, une mère réduite en cendres...* pour célébrer des retrouvailles ? Ceci n'a pas eu lieu ; il aura fallu attendre que la lumière filtre au travers du feuillage de l'acacia, afin que quelque chose d'Anna puisse enfin nous atteindre.

Anna, ce sera le second prénom de ma sœur cadette, dont la naissance prématurée, en novembre 74, a exigé quelques jours de couveuse et une assistance respiratoire ; les poumons étaient encore immatures.

Quant à Jeanne, sœur de Marcel, elle était l'aînée d'une fratrie de dix enfants dont six ont vécu. Née sous le signe du dévouement maternel. Elle a 46 ans quand elle recueille son neveu. Il sera le petit dernier, la huitième bouche à nourrir, malgré les temps de disette. A la campagne, on se débrouille toujours, mais à quel prix. On m'a parlé d'elle comme de la Mémé Jeanne, comme d'une figure tutélaire que je regrette de n'avoir pas connue¹⁴. Elle vient rejoindre d'autres Jeanne dans le lit de cette rivière qui, formé bien avant ma naissance, recueille les eaux qui coulent vers moi ; j'ai hérité de Jeanne en second prénom.

La souffrance a ses mémoires et ses chronologies propres. Elle ne tolère ni oubli, ni légèreté de l'être.

Ta souffrance est la mienne parce que ton désir pourrait être le mien dans les sillons de notre humanité qui se cherche, se fuit, se disperse avant de ne se réaliser pas à pas, humblement, à voix basse...

Aucun véritable accomplissement n'existe dans l'éclat d'une trop vive lumière.

¹⁴ Elle est décédée le 11 mars 1966.

Anna était née le 10 avril 1914 à Castellare di Mercurio en Corse, fille de Martin Palmieri et d'Angèle Lancrazi. Elle avait dû rencontrer Marcel Tarico¹⁵, de six ans son aîné, mécanicien de précision, à l'usine des lampes Zénith à Aix-en-Provence où, selon Jean-Pierre, elle était elle-même contremaître¹⁶. Ils se marièrent en présence de leurs seuls témoins et de quelques amis. Peu avant la découverte de ses lettres à Jeanne, sa belle-sœur, j'avais obtenu de la cousine Simone de Brue-Auriac les dates de naissance et de décès de mes aïeux. Je voulais dresser mon arbre généalogique. Simone est une des filles de Jeanne, celles qui devaient *bien s'amuser avec leur petit cousin*. Quand j'ai reçu le petit papier chiffonné avec le nom de Tarico, j'ai d'abord cru que Simone s'était trompée... Mon père s'appelle Jean-Pierre Taric et m'avait raconté mille choses sur les origines de ce patronyme. A chaque rentrée scolaire, je lui reposais la question parce qu'à Saint-Prex, où nous nous étions installés depuis 78, Taric sonnait aussi étranger que Gattobigio parmi les Duclos, Favre, Dessaux, Bugnon, etc.

– Papa, ça vient d'où Taric ?

– Taric c'est Breton, c'est un nom de marins. Ils ont la peau tanée par les embruns et le regard tourné vers l'Amérique, par-dessus l'Atlantique. Ça vient d'une région de Bretagne qu'on appelle le Finistère. C'est un peu le bout du monde, tu vois. Moi j'ai été incorporé dans la marine nationale à Brest, dans le Finistère.

– Alors je suis de la Bretagne ?

– Oui comme les Robic, Péric, Amalric, Jouanic... Tu vois, en ic, ça sonne breton.

– D'accord, je dirai ça à l'école. Et pour la profession, je dis quoi ?

– Ingénieur Marketing.

– Oui, mais ça veut dire quoi ? l'an dernier, la maîtresse, elle savait pas et m'a demandé d'expliquer...

– Ingénieur Marketing, c'est très clair. C'est un titre de la Harvard Business School, affirmait-il en me montrant du doigt les magazines, supports d'un cours par correspondance, alignés dans la bibliothèque de son bureau.

A Saint-Prex au début des années quatre-vingts, personne n'avait jamais entendu parler de marketing. C'était impossible pour moi de dire à la maîtresse le métier de mon père sans passer pour une extra-terrestre, et j'avais tout sauf envie d'affirmer ma différence, un peu peur aussi d'être démasquée pour un éventuel mensonge que je

¹⁵ Marcel Julien né le 18 novembre 1907 à Tourves (Var), fils de Silvain Séraphin Tarico, charretier (1864-1938) et de Maria Anna Falco, bouchonnière (1873-1945). Il est décédé en 1974.

¹⁶ « Dans les années 30, les lampes Zénith employèrent plus de 400 salariés dont une grande majorité de femmes », in Robert Mencherini, « Aix ville ouvrière (1^{ère} partie) », article édité par *Cent paroles d'Aix, Journal local alternatif*, mis en ligne le 17 novembre 2011 : <https://blogs.mediapart.fr/edition/cent-paroles-d-aix-journal-local-alternatif/article/171111/aix-ville-ouvriere-1ere-part>

relayais faute de mieux. La solution consistait d'ailleurs à renoncer à toute vérité, car en faisant de mon père un ingénieur seulement, ça ne suscitait plus de questions embarrassantes.

Pour revenir à mes origines. Après le Finistère, ou peut-être avant, il y a eu la version du grand général berbère de l'armée omeyyade qui, au début du VIII^e siècle, a conquis l'Espagne depuis les rives du Maroc actuel, avec quelques autres musulmans. Tariq ibn Ziyad. Il est si célèbre qu'il a donné son nom au détroit de Gibraltar, reliant la Méditerranée à l'Océan Atlantique, et au rocher-territoire que les Espagnols disputent aujourd'hui aux Britanniques. *Djebel Tariq* en arabe, la montagne de Tariq. Tout le monde n'a pas de pareilles origines ! Je n'en demandais pas tant... et me découvre sans le savoir écartelée entre Europe et Afrique, serrant dans mes bras les colonnes d'Hercule, dévorant la mythologie grecque, après avoir renoncé à questionner l'histoire familiale.

Plus tard, dans les années nonante, auprès de mes professeurs cultivés de l'Université de Lausanne, Taric ne pouvait qu'être un patronyme serbe à orthographier avec un accent sur le c. A leur décharge, comme pour maintenir la confusion, je collaborais à l'époque avec une étudiante nommée Lazarevic ; recevais, en plein conflit yougoslave, des invitations rédigées en serbe, pour participer à des réunions organisées dans quelques refuges lausannois. Je ne lisais pas le serbe, mais un plan était souvent joint à la lettre.

En 1997, je me suis mariée à Alexandre et me considérais comme une jeune femme indépendante, qui garderait son nom de jeune fille. En Suisse, ça donnait Fabienne Taric Zumsteg. C'était un nom impossible, à l'identité instable. Même les courriers les plus officiels m'arrivaient sous Monsieur Tariq Zumsteg ! Alors quand j'ai compris qu'en plus de toutes les légendes dont Taric était recouvert, mon nom avait été amputé de son o et n'était pas authentique, j'ai écrit à l'Etat civil cantonal, payé 350 francs et pris le nom de mon mari¹⁷. Renégate. Ingrate pour celui qui émigrerait en Suisse dans les années 60 et ne souhaitait pas être confondu avec les migrants italiens, pour celui qui avait certainement souffert de Tarico-Bourricot, pour celui qui, de toute façon, était fâché avec son père, Aix et la Provence. A la même époque, je m'inscrivais avec ma belle-sœur à un cours d'italien pour débutant et, pour la première fois, trouvais agréable la sensation de ma voix dans une langue étrangère. Je m'appelais Fabienne Zumsteg et ne parlais pas un mot de suisse-allemand.

Tarico ou Taricco à l'ère d'Internet se dévoile sans mystère. Nous sommes originaires du Piémont, dans le nord de l'Italie. Saluzzo, province de Cuneo. Ça me plaît, ça sonne bien. Il y a quelques années, j'ai visité la ville natale de mon second époux¹⁸, Fossano, dans cette même province, et je n'ai pas manqué de photographier une plaque dorée sur une façade cossue de la Via Roma : Taricco medici dentisti. Dans le courant du XIX^e siècle, deux branches de la famille ont quitté le Piémont, l'une pour l'Algérie, l'autre pour le Sud de la France. Je suis issue de cette branche-là, à l'accent du midi, au caractère rugueux, généreux et surtout taiseux. Plus tard, mon père ira faire

¹⁷ Ma lettre est datée du 18 février 2002 ; elle est encore dans l'ordinateur.

¹⁸ André ou Andrea, né en 1963 ; fils de Marisa Brasey-Monticelli (Piémontaise) et de Claude Brasey (Fribourgeois), décédé en 1994.

la guerre pour garder l'Algérie, une cause perdue bien sûr. Il en a ramené l'odeur des cendres froides.

« Tout le monde a une douleur,
comme un étang tranquille au milieu du corps.
Sans la douleur, on n'est rien. »

(Claire Genoux)

Du côté de ma mère

Je suis venue par cette femme noble et fière, reine en quête d'une couronne dérobée, parce qu'il aurait fallu naître garçon pour perpétuer un nom et, peut-être aussi combler un gouffre dans l'histoire de son père, Jacques Grünenwald. Commençons avec lui.

Jacqui nous a réunis un après-midi de septembre. Quelques jours avant, sur son lit d'hôpital, il avait salué ses visites d'un *Au revoir mes petites hirondelles*. Avait-il prémédité son départ ? Après la cérémonie funéraire, il nous a retenus un peu autour de son petit coin de terre. Il était si important à son cœur de posséder un morceau de terrain en ce village qui l'avait vu naître, et dont les Grünenwald de l'Oberland¹⁹ avait acquis la bourgeoisie. Saint-Prex. Il y était né dix mois après l'armistice de la Grande Guerre, ça ne faisait pas trois mois que les grandes puissances avaient signé le traité de Versailles, les poilus avaient gagné le droit de pleurer et leur femme celui de ressembler à des garçons. Il était donc né sous le signe de la paix et des concessions plus ou moins acceptables, ou acceptées, pour la conserver, dans le pays de la neutralité et des organisations humanitaires. Il aura la chance de tomber amoureux dans ce pays, où vingt ans plus tard les hommes seraient envoyés aux frontières, après leur service militaire, pas au front.

Sur la première page de l'imposante Bible, couchée sous la table basse du salon, est inscrite la date de son mariage, d'une écriture ample et endimanchée : 4 octobre 1941.

Sur le front de l'Est en octobre 41, dans le sillage de l'opération Barbarossa, les Juifs, hommes, femmes, enfants et vieillards, tombaient sous les balles dans des fosses qui ne finissent pas de nous hanter. Morceaux de terres ravagées que nous continuons de livrer en héritage, indistinctement, pour ne pas oublier que nous n'avons pas tous voulu savoir, ou pu comprendre, dans quelle fange l'humanité basculait.

Qu'est-ce que Jacqui savait de la guerre au moment où il prenait Jeannette pour femme, devant Dieu et en l'absence de son propre père ?

Il savait l'horreur du corps calciné de ce père, sur le quai d'une gare, dans un pays qui n'entrerait pas en guerre... Longtemps, il pleurerait Emile, secoué de sanglots et de regrets au milieu des nuits que désormais il partageait avec ma grand-mère.

¹⁹ Les Grünenwald sont originaires de la commune de Sankt Stephan, dans le canton de Berne, entre la Lenk et Zweisimmen.

Inconsolable. Il y avait tant de choses qu'il aurait voulu vivre et partager avec cet homme, dont il tirait la joie et la force de se tenir debout. Au printemps 40, Emile avait eu le temps d'approuver les fiançailles. Jacqui était mobilisé à Begnins, il s'est endormi à l'heure de la garde. Colère du capitaine. Un coup de téléphone. On vient le relever. Son père a eu un accident, il est provisoirement démobilisé, libre de se rendre à l'hôpital. Deux événements qui, sous le coup de l'émotion, s'entrechoquent. Il a failli à son devoir ; son père a eu un accident. Deux événements sans lien aucun, mais qui lui tombent dessus dans un hasardeux enchaînement, où il ne peut que durement éprouver sa culpabilité et son insuffisance. Il n'a pas été à la hauteur et son père en mourra.

Emile était cheminot. Il avait isolé un wagon en gare de Saint-Prex, pour pouvoir intervenir dessus, après un autre boulot à finir. Quand il est revenu à son wagon, il n'a pas remarqué que celui-ci avait été déplacé de quelques mètres. « Cochons de paysans ! », il a dit plus tard pour désigner les fautifs. Tout son corps a été secoué par le passage de l'électricité, il s'est enflammé. Transporté d'urgence à l'hôpital de Morges, il a survécu juste assez longtemps pour prendre congé des siens, revoir Jacqui. Il n'avait plus que les pieds de bon ; un trou dans le ventre, il paraît, un vide au creux de soi... Emile est décédé le 28 mai 40.

C'est certainement le souvenir le plus douloureux de toute la longue vie de mon grand-père. Dans l'année qui précéda son décès, plusieurs fois Jacqui évoqua, avec les ellipses de la pudeur, ce drame qui semblait encore l'habiter tout entier, qui avait fermé d'un coup la porte de l'adolescence. Fin de l'innocence et passage par les gouffres vers l'âge d'homme. Sur le moment, il avait mis si peu de mots sur la douleur : *J'ai un peu les idées à part, je suis tout bouleversé*. Il faudrait avoir beaucoup d'imagination pour comprendre la cause de cet effondrement dans les lettres destinées à ma grand-mère, Mademoiselle Jeannette Desponds, Grand-Rue 23, Morges²⁰.

La correspondance datée commence le 27 septembre 38, depuis Yverdon. Les examens se sont bien passés. On comprend ensuite que Jacqui fait son service militaire, entre Genève et Berne. Un service qui va s'éterniser en raison du contexte, et le soldat de vingt ans – l'armurier – ne sera pas démobilisé de si tôt. Souvent il aura le cafard et connaîtra les doutes des fiancés séparés de leur promesse, des pointes de jalousie, la volonté d'avoir des garanties, une perle au cœur pour s'endormir le soir et tenir le coup, même si ce n'est pas vraiment la guerre. Mais on ne sait pas ce qui va arriver. On est inquiet. L'écriture à la plume est fine, régulière, appliquée, élégamment penchée. Au crayon, elle est plus grossière, enfantine presque. La langue est familière, orale. Ça m'amuse de constater que l'orthographe, la syntaxe et la ponctuation ne sont pas meilleures que celles d'aujourd'hui... (En recopiant, j'ai élagué, corrigé l'orthographe et quelques fois la ponctuation).

Je m'ennuie un peu de ta frimousse. Adieu les becs à 5h1/2 et, le soir, on embrasse son fusil à la place. Je t'écris depuis la salle de garde [...]. Je me réjouis de te revoir, car, tu sais, ta photo elle est bientôt toute usée de baisers. Il fait chaud, on la rote, mais tant pis ; il faut souvent faire le poing dans sa poche. On a été vaccinés ce matin, on va voir ce que ça veut donner. Merci beaucoup pour ta lettre qui m'a fait très plaisir.

²⁰ Les Desponds logeaient au 3^e étage.

J'avais les larmes aux yeux ; j'aurais été seul, vois-tu, j'aurais pleuré [...]. Salue tout le monde à la maison, les deux jeunes mariés²¹, ta maman, ton papa et tous les copains d'usine. Et surtout, quand tu m'écris, parle-moi un peu de l'usine.

L'usine c'est la SIM, la Société industrielle de Morges, dont la façade, côté rue de Lausanne, sert aujourd'hui de paravent à un supermarché. Jacqui y a fait son apprentissage de mécanicien, et travaillé jusqu'à son service militaire. Surtout il y a rencontré Jeannette qui a une année de plus que lui. Cheveux noirs, élancée, les traits fins. Sur les photos d'époque, je trouve qu'elle ressemble à une Blanche neige devenue femme. Elle n'a pu faire que l'Ecole ménagère, mais le Maître – le seul à l'appeler Jeanne – l'aurait bien vue à l'Ecole normale, c'était sa meilleure élève. Elle est sérieuse, a appris la cuisine et la couture au service de la famille Monod, aide sa mère, contribue aux frais de sa sœur cadette, danse et chante à merveille, travaille à la pièce à la SIM pour gagner un peu plus en liberté. Appréciée du contremaître, un chic type, mais défiant le pique-minute par son habileté, elle y travaillera jusqu'en septembre 42, quelques semaines à peine avant l'arrivée de leur premier enfant. Dans les lettres perdues de Jeannette, on aurait donc pu connaître la vie à l'usine. La SIM fut la plus grande entreprise industrielle morgienne, fondée en 1906, elle décline vers le milieu des années 70 et cesse ses activités en 83. Fabrication de limes pour scier les ampoules d'abord, de pièces pour les moteurs automobiles ensuite, de machines sophistiquées dites « rectifieuses » enfin. Les deux guerres mondiales ont été des périodes fastes²². Durant la seconde, Jeannette – qui n'était pas dupe – y a produit des segments, dont certains ont alimenté la machine de guerre allemande. Elle y a gagné de quoi confectionner son trousseau, et s'installer avec Jacqui dans l'appartement de la maison Chiavazza, à Saint-Prex, son village à lui.

Mille baisers de celui qui t'aimera à la vie.

Jeannette ne se souvient plus m'avoir confié sa correspondance... Son regard presque centenaire se remplit d'étonnement, au moment où je la lui restitue en lecture. C'est comme si je lui ressuscitais son Jacqui, sa jeunesse et la caresse d'une époque oubliée. Elle rit, rougit un peu, s'anime et commente par bribes. Me dit qu'elle avait montré ces lettres à Jacqui, longtemps après la vie de caserne et la Mob :

– T'as gardé tout ça ?! il s'était étonné.

– Qu'est-ce que tu crois, ces lettres, elles m'ont touchée au cœur ! avait-elle répondu.

Avec du recul, les effusions lyriques, l'ennui et les inquiétudes du jeune homme le faisaient sourire. Le temps du mariage avait effacé celui des premiers émois ; il est resté une immense tendresse.

²¹ Le frère aîné de Jeannette, Alexis Desponds, vient de se marier.

²² « Les Etablissements SIM SA », in *ASM Association pour la sauvegarde de Morges*, Bulletin d'information, no 63, septembre 2012, p. 9.

Ma petite fiancée,

Je te remercie beaucoup pour ce gentil paquet qui m'a fait vraiment plaisir. [...] Quelque chose que je n'ai pas compris c'est cette carotte avec ce ruban, enfin je n'y ai pas pris mal. J'ai été à l'infirmerie ce matin, je me suis levé un nerf, mais ça passera vite. J'irai à Saint-Prex si rien n'arrive. On la rote un peu moins qu'avant des jours ; on crève un peu de faim, heureusement que j'ai l'oncle Constant²³. Ils me font la meule pour que tu viennes samedi, tu coucherais chez eux. [...] Adieu chérie inoubliable.

Je suis déçue, parce que la vieille dame n'a rien à me dire sur *cette carotte avec ce ruban* ; l'intention ne remonte pas à la surface, la plaisanterie demeure enfermée dans un espace-temps qui nous exclut. Le désir, à la différence du sentiment, n'a peut-être pas plus de poids qu'une anecdote dans les strates de nos mémoires.

[...] juste en ce moment, les copains chantaient Ne pleure pas Jeannette. Tu sais on est une belle équipe, je suis avec les Lausannois, on est deux armuriers dans notre compagnie, on est souvent détachés. Les cabots sont bons types. Ce matin on a été à l'hôpital se faire passer à la radiographie. On est libres tous les soirs depuis 8h30, mais on ne peut pas encore sortir [...]. En ce moment, je suis à la maison du soldat, quelle vie on mène, je suis attablé avec une bande de copains devant une bouteille de pomme d'or. Tu sais je suis obligé de faire le fou pour pas m'ennuyer. [...] Adieu ma petite chérie, à bientôt, encore 114 jours, du courage.

Genève, le 16 août 1939

Il fait très chaud et au moment où je t'écris, je suis tout seul dans la chambre. Je ne suis pas sorti, car j'ai été à l'infirmerie pour mes mains qui recommencent à sauter. [...] Je pourrai peut-être venir que dimanche car je suis de garde d'écurie, si je peux m'arranger avec le lieutenant, je t'écrirai encore un mot en vitesse. [...] il me reste 5 minutes pour faire mon paquetage.

Genève, le 4 septembre 1939

Ce soir, je suis pas sorti, j'ai écrit au papa. On est pas sûrs de partir. Ne te fais pas de souci mon petit amour. Tu sais la tante te fait bien saluer, mais qu'est-ce qu'ils m'ont chiné à cause qu'on avait dormi ensemble l'après-midi, enfin ça fait rien. [...] Bonne nuit mon amour. A bientôt si rien arrive.

- Dis-moi, Grand-maman, vous avez attendu d'être mariés pour faire l'amour ?
- Bien sûr, on a attendu.
- Vraiment ?
- Enfin, on a attendu d'être fiancés... promis l'un à l'autre.

²³ Frère d'Emile Grünenwald, il habitait Genève.

Je n'ose pas provoquer davantage, la mémoire plus que les principes se délite. Je me dis que Jacqui n'attend pas les fiançailles officielles du printemps 40 pour s'adresser à sa *petite fiancée*. Peut-être ses lettres relèvent-elles de ce mystère intime... Pourvu que l'on ne fasse pas de vagues, que les apparences extérieures soient sauvées. Sûr que chez l'oncle Constant de Genève, rien de compromettant n'aurait été tenté. Qu'est-ce qui change après que l'on a fait l'amour pour la première fois ? S'écrit-on de la même manière ? Chez le poète sans doute, on apercevrait une différence, une rupture. A travers la plume ou le crayon de Jacqui, c'est plus délicat. Qu'est-ce qui relève du désir ou du souvenir ? Quels sont les repères définissant un avant et un après ? Grand-maman est trop âgée pour répondre, et la pudeur n'a rien à voir avec l'affaire. Quand on a bientôt cent ans, le temps ne se structure plus en termes d'avant et d'après.

Berne, le 21 septembre 1939

On a été à la fosse et on va au Ciné central. Ça me rappelle les trois beaux jours qu'on a passé les deux à Berne.

Berne, le 23 septembre 1939

Dis-moi pour ma chevalière, si elle est gravée.

[...]

Cette lettre pour te dire que c'est fou ce que je m'ennuie. Je crois que je serai malade de cafard avec ces chtaufifs. Heureusement que je suis dans un groupe composé de Tessinois, alors le caractère change. On a bien à manger, tu sais c'est extra. On travaille $\frac{1}{4}$ d'heure le matin et tout le reste c'est de la théorie. On va prêter serment au drapeau un de ces jours. [...] Hier soir, j'ai passé dans le café où on a couché, tu te rappelles, au nouvel an. [...] Le soir, j'attends que les lumières soient éteintes pour me dégonfler, c'est fou. Au Ciné central, j'ai été à la même place qu'au nouvel an. [...] Encore ce soir je me suis promené et y semblait que tu étais avec moi. Tu sais, chérie, je me réjouis d'être près de toi, il fait si bon. J'ai le cœur gros de pas te voir. Je pense nuit et jour à toi, ce que tu fais. Enfin, il faut espérer que ça passera vite. Ne montre pas cette lettre et déchire-la.

Berne, le 3 octobre 1939

Cette missive pour te souhaiter bonne fête²⁴ et bonne santé, et bien du bonheur dans ta vie. Je t'ai acheté ce petit quelque chose, qui j'espère te fera plaisir. C'est pas grand chose mais si j'avais eu plus d'argent je t'aurais acheté quelque chose de plus grand. [...] J'aimerais bien pouvoir t'embrasser pour tes 91 ans. [...] il faut que j'arrête d'écrire, il faut aller à l'appel.

Il l'embrassera encore pour ses nonante-trois ans, au lendemain de leur septantième anniversaire de mariage.

²⁴ Jeanne Desponds est née le 5 octobre 1918, fille de Jeanne Authier (1891-1946) et d'Alexis Desponds (1891-1942) ; on l'appelait Jeannette.

Berne, le 5 octobre 1939

C'est pas Genève. Ces sales Bourbines sont pas larges avec leurs congés. C'est affreux ce que j'ai le cafard. Encore plus quand je pense à mon copain qui a reçu une lettre de sa fiancée qui lui disait que c'était fini entre eux, car elle voulait pas attendre encore des mois avant de se marier. J'espère pas être dans le même cas, car je ne sais pas ce que je ferais, en tout cas pas quelque chose de bien. Cet après-midi j'ai pleuré, je ne sais pas ce que j'avais, j'ai dû quitter l'atelier, je ne pouvais plus me contenir. J'ai eu honte. Le 1^{er} lieutenant m'a demandé ce que j'avais, alors je lui ai dit je ne sais pas, il m'a demandé si j'étais fiancé, je lui ai dit que oui, alors il m'a répondu je comprends. Je pense toujours à toi. J'ai bien à faire pour chasser ses idées qui me passent par la tête.

Berne, le 9 octobre 1939

Excuse-moi tout d'abord si je t'écris sur une carte comme celle-là mais on ne les paye pas et j'ai plus que 40ct dans mon porte-monnaie ; heureusement qu'on à la paye jeudi [...]. J'ai passé un joli samedi et dimanche avec les copains, on a été au ciné, à la grande cave, écouter l'orchestre, il y avait Gérard Monod, le chanteur à Bob Engel. C'est lui qui tapait le jazz [...]. Le dimanche [...] on a été visité le musée historique et on a été à la Luna-Park. C'est une fête qui dure presque un mois. On a vu la femme éléphant, enfin toutes sortes de combines.

Berne, le 11 octobre 1939

Ma petite chérie [...] tu pourrais demander congé pour lundi, car on est libre jusqu'à lundi soir. Ce matin on a reçu un ordre du capitaine, il nous a dit que peut-être qu'on ne retournerait pas à la maison pour un bon moment, alors, tu comprends, je voudrais pas te sentir en train de travailler pendant que je serai à la maison.

– Ah oui ! les grands congés c'était du samedi matin au lundi soir...

Berne, le 23 octobre 1939

Ma petite mignonne,

[...] j'ai par-dessus la tête de ce service à la noix. J'en ai marre c'est fou, je ne peux plus souffrir ces sales Bourbines. J'ai dû laisser ma place dans le train à une dame par politesse. Mais quand je l'ai entendue parler le boche, tu peux compter ce que ça m'a énervé [...]. Ce matin, tous ceux qui sont pointés comme caporal, ils nous ont mis à part. Tu sais je n'ai pas le courage de les faire, encore 4 mois sous cette discipline de Bochuz et pas un dimanche à soi. J'ai du souci tu sais sûrement pour quoi. Est-ce qu'il y a du nouveau ? Ecris-moi le plus vite possible. Tu sais ma petite chérie, je me réjouis quand tout sera fini et qu'on sera les deux

ensemble dans notre doux nid [...]. Ton chéri qui t'aime éperdument et qui voit de beau que toi dans la vie.

- Tu te souviens ce que c'était ce souci ?
- Ah, mais c'est Eugène, son frère.
- Qu'est-ce qu'il y avait avec Eugène ?
- Il aurait bien pris la place de Jacqui si j'avais voulu...

L'oncle Eugène²⁵ deviendra le Douanier Rousseau de la famille, le peintre naïf de la tour de l'horloge de Saint-Prex, en séries, en tableaux, ou en sous-plats. Collectionneur invétéré. Bien plus tard, il jouera volontiers avec nous à *Grand-mère aimes-tu*, ou à *Qui a peur de l'homme noir* ? Les choses évoluent, prennent des chemins détournés, plus question de pincer les fesses au temps des petites-filles. Mais Gégène était un sacré filou ! Il nous a beaucoup fait rire avec ses approximations de langage : *Grand-mère aimes-tu le puddingrre* ? Un jour, à la pêche à la ligne, il est revenu avec l'hameçon coincé dans le nez. Et je le revois assis, débordant de la selle de son vélomoteur, monter du vieux bourg jusqu'au café de la gare, pour l'apéro, après avoir changé ses pansements. Il avait des ulcères aux jambes. Pour Jacqui, il y aura d'autres soucis plus difficiles à écarter, et des rancœurs patrimoniales. Un filou, le frangin !

Berne, le 1^{er} novembre 1939

Le mardi on a été tirer pour les galons de bon tireur. Tiens-toi bien, je les ai réussis avec 74 points. On est 3 Romands qu'on les a réussis. Burnand, Kouenen et moi. Aujourd'hui, ils nous ont ramassé nos tuniques pour mettre les parements. Le lieutenant nous dit qu'on aurait 1 semaine de congé, après l'école, mais il y a rien d'officiel. Pour les galons de cabot, je crois que j'ai réussi à me faire exempter. J'aime mieux c'est ce que j'espérais [...] voilà 10h moins 5 min. et les feux vont s'éteindre ; [...] on va faire une grande marche demain.

Berne, le 8 novembre 1939,

Tu trouveras peut-être drôle de recevoir de mes habits chez toi, mais j'ai oublié de les mettre dans le paquet que j'ai envoyé à mes parents, et ça m'embêtait de faire un paquet exprès pour ces petits choses. J'ai reçu un paquet de Gland, et comme j'ai mangé assez de viande, je ne pouvais pas finir, et alors j'ai pensé à toi, alors j'y ai mis dans le paquet en même temps. Tu le mangeras à ton dîner, et le lard tu le serviras pour mettre dans les aliments. [...] Tu me dis que tu t'es chicanée avec ta mère, tu ne dois pas parce que c'est toi qui les as payées ces bottes. Il ne te faut pas te laisser faire, tu as bien raison... C'est toi qui paye. Et puis tu n'as pas besoin d'accorder tous les petits désirs de ta sœur. Il y en a beaucoup qui en ont pas autant. Il faut pas te mettre sens dessus-dessous pour elle, car un jour tu verras ça sera comme toujours, tu en as un bel exemple de ton frère envers tes parents, tu ne seras pas récompensée.

²⁵ Le petit dernier des Grünenwald, né le 26 décembre 1921.

Genève, le 14 novembre 1939,

Ma petite et grande chérie,

[...] d'être loin de toi, je t'aime davantage. Je te vois toujours devant moi en n'importe quel moment. Tous les soirs, en arrivant sur mon lit, je me dis plus que 110 jours. Enfin c'est bientôt fini, on est déjà un peu mâté. [...] Tu m'aimes toujours ma petite perle fine ? enfin, tu te fâcheras pas que je te demande, ma petite chérie. J'espère que tu as toujours de l'appétit avec tes pilules pink, tu en prendras pas trop, autrement tu me mangeras dimanche si je peux venir.

En campagne, le 23 janvier 1940

Cette carte pour te demander si vraiment tu m'oublies. Voilà mardi et point de nouvelles de ta part, il me semble que depuis dimanche tu aurais pu faire un effort de m'écrire, je ne sais pas ce qu'il y a là derrière mais ce n'est plus la même chose qu'auparavant, tu n'es plus si zélée de m'écrire. Je suis tout énervé [...] je couche dans le matériel tout seul au milieu de tous ces fusils, cette munition, etc. [...] si tu avais envie de me quitter et s'il y en a un autre qui t'intéresse davantage, il faut me le dire tout de suite.

– J'étais tous les matins à 6h45 à la SIM, jusqu'à 17h. Si tu rouspètes, si tu m'en veux parce que j'ai pas répondu... j'ai pas que ça à faire. Travailler à l'usine, aider maman, frotter l'escalier du 3^e étage. J'écrivais et j'allais encore apporter ma lettre, à la boîte de la poste, pour qu'il la reçoive le lendemain. Faut pas qu'il exagère, moi j'avais pas le temps d'avoir le cafard. J'ai jamais ressenti... sa jalousie... je l'ai jamais ressentie une fois qu'il était démobilisé. C'est parce qu'on n'était plus séparés. Après, s'il était jaloux, il le montrait pas.

Aujourd'hui on a été à Gimel et Aubonne en vélos, je ne veux pas te cacher, mais j'en étais un peu niollé ; j'ai été obligé, il y a rien de tel pour faire passer le cafard ; mais tu ne sais pas laquelle ? j'ai été obligé de marcher depuis Aubonne à Burtigny, j'avais cassé ma pédale. Je devais y être à 6h pour le contre-appel et c'était 6h45, heureusement que c'était Hoffer qui était Sergent major. On part pour Bassins mardi, tu vois ce n'est pas à Gland, enfin c'est le service [...] toujours monotone, c'est affreux.

Begnins, le 22 mars 1940

Ça va pas mal dans le bled. Aujourd'hui j'ai été voir une démonstration de tanks, c'était beau.

J'espère que ça va pas trop mal chez toi. Quant à dimanche soir, tu sais, j'en ai pas fait grief, soigne-toi. Et le meilleur remède c'est déjà, primo, tu t'en fais la moitié trop et tu travailles trop le soir, vas te coucher de bonne heure, ta sœur²⁶ qui est à la maison, elle est assez grande pour

²⁶ Germaine Desponds née le 10 janvier 1924.

savoir travailler à présent. Tu sais, je ne veux plus que tu travailles comme ça, ça t'esquinte pour rien.

Jeannette regarde la photo collée au frigo, dans sa cuisine où nous sommes attablées. Elle dit :

– C'est dommage, après il est allé à l'hôpital, pis il est mort à l'hôpital...

Septante-deux ans *après*, oui, Jacqui qui n'était pas malade mais dont le corps était très amaigri, affaibli, est tombé de son lit. Cette chute sans gravité le conduira néanmoins à l'hôpital, pour le tenir sous surveillance médicale. Pas de fracture, juste une immense fatigue qui, trois jours plus tard, l'emportera dans un expir. Souviens-toi Jeannette, mais soigne-toi encore un peu... Je sais, quand tu regardes ainsi cette photo, où vous êtes tous les deux lors de votre dernier anniversaire de mariage, que tu lui demandes en sourdine de venir te chercher.

– Maintenant, il a pris ma mémoire, elle ajoute.

Begnins, le 26 mars 1940,

J'ai écrit à mes parents pour Pâques²⁷, au sujet de nos fiançailles [...] Ecris-moi le plus vite possible ton idée pour samedi, et si tu peux aller chez nous pour en discuter, ou si tu peux pas, écris-leur.

– J'avais fait comme il m'a dit. J'allais chaque semaine. C'est pas parce qu'il était à l'armée que j'allais plus trouver les parents.

Begnins, le 15 avril 1940

J'ai risqué de me faire chopper. Heureusement que je me suis caché, car le 1^{er} Lieutenant Mayors descendait du même train, alors tu penses si j'ai mis les bouts. J'espère que tu es très bien rentrée dimanche soir. Quant à moi, tu sais chérie je suis resté avec mes parents à la table, j'ai joué quelques morceaux à la contre-basse et voilà 11h. Ensuite, je suis descendu à la maison, je me suis lavé et j'ai attendu 12h30. Je suis à l'infirmerie pour le moment. Je prends aussi des petites vacances [...]. Je suis à la cuisine de l'infirmerie ; quelle vie on mène toute la journée. On boit au moins quinze litres chacun de thé par jour.

– Ah, il était mariole, il trouvait toujours une astuce pour qu'on se voie !

Ce matin à l'exercice de section, j'ai reçu un coup de crosse involontaire d'un camarade au coude. J'ai une lésion au coude, ça me fait un peu mal. J'ai mis une écharpe tu comprends je ne veux pas sortir comme ça. Ne t'effraye pas c'est pas la mort d'un homme. Je pense à toi et je n'ai plus mal. J'ai une dispense de gym et de maniement d'arme [...]. Adieu mon petit chou.

Les mots affectueux, taillés à la mesure de la passion amoureuse, seront recyclés dans les élans de tendresse du vieil homme. Comme si, avec le temps, avec beaucoup de

²⁷ Pâques en 1940, c'était le 24 mars.

temps, l'expression de la sensibilité s'était émancipée de tous les obstacles dressés par l'éducation. Dans la dernière décennie de sa vie, j'ai goûté avec délice la sensibilité de mon grand-père qui, longtemps, ne s'était exprimé que par procuration, et s'interdisait le territoire des discussions de femmes. Après le café, il s'éclipsait et nous laissait entre nous. On a pu échanger davantage une fois que le compte à rebours s'est déclenché, que la vie, en commençant à le quitter, le libérait d'une vision étriquée des identités masculines et féminines. Au terme d'une visite, il m'adressait aussi un *Adieu mon petit chou*.

Cette missive pour te dire comme je suis arrivé à Begnins. Il m'est arrivé une drôle de combine. Je suis parti à 12h30 de St-Prex et j'ai cru prendre le train à Gland à 1h3 min. et il n'existait plus. Alors je suis monté chez ma tante à Gland pour qu'elle me monte en bagnole²⁸. Heureusement, autrement ça me faisait 5 jours. Tu sais c'est le paradis là-haut, je couche sur un matelas au château dans une chambre avec Charlot Gillard. Je fous rien, j'allume le feu à la maison du soldat, et je nettoie les fusils aux sergent major, sergent, et tous ceux qui travaillent au bureau de Cp. On se lève le matin à 8h, enfin quand on veut. Hier soir, il y a eu un exercice de nuit jusqu'à minuit, tu penses, j'y ai pas été. On a joué aux cartes à la cuisine du château jusqu'à 1h du matin, on a bu des bouteilles, et après on a été se coucher. Enfin, quel changement, à côté de Berne. Pourvu que ça dure comme ça. On veut venir vieux, assez à bouffer et rien à faire.

En campagne, le 22 avril 1940

Tu m'excuseras de t'écrire à la machine mais ça me fait plaisir ça m'apprend [...]. C'est une distraction.

Begnins, le 25 avril 1940

On a eu un exercice de nuit hier. Tu penses ! Quand tu étais bien en train de dormir ; j'étais avec un copain, couché sous un arbre avec un F.M., par une pluie battante de 8h à minuit, et même sans souper. On est parti de Luins et on a marché jusqu'à Coinsins. Et alors, tu penses, on crevait de froid. Heureusement, il y a eu un paysan de là-bas qui nous a donné des grogs. [...] P.S. Prends la petite boîte... talc²⁹.

[...] Voici vendredi soir et pas un mot, tu es quand même paresseuse, je le serai aussi par la suite, ne t'en fais pas.

Begnins, le 15 mai 1940

Depuis aujourd'hui, je monte la garde à un barrage. On arrête tout et on fouille tout. Je suis avec un joli groupe. [...] Je ne pense pas pouvoir aller dimanche, avec les temps qui courent. Les sales Boches ne veulent vraiment pas nous laisser tranquilles. Cette nuit, j'ai dormi 2 heures de temps, et cette nuit j'en dormirai encore moins. Toute la Compagnie est

²⁸ Les Spahni avait un commerce et la voiture.

²⁹ C'était pour soigner ses mains d'armurier.

sur pied, il y en a caché partout et presque tous dorment derrière les haies. Ils s'attendent à être envahis, comme en Hollande, par surprise. J'ai bien reçu ta lettre qui m'a fait vraiment plaisir. [...] Ecris-moi si tu peux venir déjà le samedi. Je serai sûrement de garde, mais je m'arrangerai, quand tu es là, ça va tout seul, sitôt que tu es loin, ça change, je deviens grinchu. [...] J'ai appris à aller en moto, qu'est-ce que ça pète tu sais.

Begnins, le 20 mai 1940

J'espère que tu es bien rentrée et que ces petites vacances t'ont fait plaisir. Il faudrait qu'elles soient plus longues, mais qu'est-ce que tu veux, c'est toujours ce charrette d'argent. J'attends de tes nouvelles et j'espère que tu auras toujours du travail à la SIM. Une fois que tu es partie, je me suis aperçu que j'avais oublié de te rembourser ton train, ça sera pour la prochaine fois.

– On savait pas comment ça allait aller à la SIM. Les derniers engagés risquaient d'être licenciés, les femmes en premier.

Begnins, le 22 mai 1940

Je suis en train d'écouter la radio, il y a de la musique de jazz. Alors tu comprends, faut voir les idées que je me fais, il me semble que je danse avec toi, enfin c'est qu'en pensées, c'est dommage. J'espère qu'à la maison tout s'est bien passé dimanche.

*

Un trou dans le ventre, un vide au creux de soi... Emile est décédé le 28 mai 40.

*

Begnins, le 3 juin 1940

J'ai un peu les idées à part. Je n'ai pas congé, c'est que les paysans. [...] tu sais, j'ai les idées ailleurs. Cette nuit, ça me faisait drôle de dormir dans la paille. Je suis tout bouleversé, je ne sais plus que te dire pour cette fois. Je t'écrirai plus tard dans la semaine. Je n'ai pas d'idée.

– Il y a bien des choses que j'ai sues après. Il voulait pas m'inquiéter. C'était quand même une drôle de période.

Begnins, le 10 juin 1940

Mon congé que j'avais demandé m'a été refusé. Je l'ai su dimanche soir, depuis je n'en fous plus une datte, j'envoie balader tout le monde. Enfin, vivement que ça pète. J'ai le moral qui traîne par terre. J'espère que tu es bien rentrée, sans trop de difficultés, après ton vol plané. J'espère aussi que tu as passé à la maison pour dire bonjour à la maman.

– Il y avait plus le papa. En somme, j'allais chaque semaine après mon travail, après avoir passé à la maison, manger un morceau. Toujours cette hantise qu'il arrive quelque chose. C'était pas une période très facile.

Begnins, le 13 juin 1940

Cette petite missive pour te donner de mes nouvelles. Elles sont bonnes. Ça va pas trop mal. J'espère que tu t'affoles pas trop. La situation pour la Suisse est bien meilleure qu'auparavant. Ils veulent pas nous prendre, on est bien trop pauvres. [...] Je suis de nouveau au P.C. téléphone. On monte la garde 1 nuit sur 2, mais alors dedans le bureau, c'est mieux. [...] On est bientôt démobilisés ?

L'offensive allemande contre la France a débuté le 10 mai ; le 22 juin, Pétain se résigne dans la forêt de Compiègne, tandis qu'Hitler lave l'affront de novembre 18. Dans la clairière de Rethondes, le wagon-salon du Maréchal Foch se prête à une nouvelle mise en scène. L'occupation commence en ces lieux isolés mais trop fréquentés. Jacqui, outre la tragédie personnelle qu'il traverse, semble relayer la grande peur helvétique du printemps 40. La Suisse connaîtra-t-elle le même sort que la Hollande ?

Avec du recul, on sourit à l'idée que la Suisse n'ait pas été attractive pour le Reich en raison de sa pauvreté. Les historiens n'ont-ils pas depuis révélé l'inverse : l'intérêt de préserver la place financière suisse et une certaine collaboration économique ? Par contre, les espoirs de Jacqui quant à une éventuelle démobilisation, à ce moment-là, ne sont pas absurdes³⁰. Non que le danger soit passé, mais parce qu'en haut lieu la Suisse met en place une autre stratégie de défense ; celle du Réduit national, qui suppose l'abandon du plateau et de la couverture de ses frontières, pour un repli alpin. La forteresse alpine aurait pu valoir le retour au foyer.

Begnins, le 2 juillet 1940,

Je suis à Gland. On a reformé les bataillons d'élites. V/I. J'espère que tu es bien rentrée ainsi que ton papa. C'est dix heures, j'ai un boulot fou tu sais, ils nous laissent pas tranquilles. Excuse-moi de l'écriture mais j'ai les yeux qui se ferment, alors tu vois je ne suis pas même les lignes. J'ai demandé un congé du 5 au 22 ; on va voir ce que ça veut donner. Ce soir on est un peu en vogue car les vieux nous ont payé à boire. Cet après-midi, on a été se baigner, quel bien ça m'a fait !

³⁰ « En fait, après l'armistice entre la France et l'Allemagne, la Suisse a partiellement démobilisé son armée qui passe de 450 000 à 150 000 hommes. » (Gianni Haver commente le *Ciné-Journal suisse*, no 6.1, 6.9.1940, livret p. 5)

Gland, le 9 juillet 1940

Mon petit amour,

J'aurai congé une semaine peut-être dans quinze jours ou plus vite, car on peut partir qu'un armurier à la fois. Aujourd'hui, je me suis débiné en montagne, avec le garagiste de Gland. On a été jusqu'au chalet au sommet de la Dôle. Qu'est-ce que c'était beau, j'ai bu du bon lait frais.

Entre les deux lettres recopiées ici, Jacqui et Jeannette se marient, s'installent dans leur premier appartement. Maison Chiavazza, route cantonale, Saint-Prex. Leur vie de couple se construit dans les intervalles que l'armée leur laisse. Un autre drame les aura rattrapés avant que ne reprennent les lettres de Jacqui.

– Grand-maman, que s'est-il passé le 5 février 42 ?

– Quand j'ai vu mon papa pendu... Ben mon vieux... On avait un magasin à Morges. Mon papa s'occupait d'un tas de choses... Mon papa m'avait dit faudrait me montrer... Il y avait une machine à coudre, c'est moi qui cousait dessus. Il avait un magasin-atelier. Y avait une arrière boutique, c'est là qui s'est pendu. Quand j'ai vu... suis tombée par terre, ça été un moment, une horreur ! Fallait oublier, pas facile. Il me regardait, mon vieux... J'ai été longtemps avec cette vision. C'était pas facile. Mais, pis après, il a fallu se raisonner. Une chose faite, on peut pas y remédier. J'ai trouvé ma maman, j'sais pas, comme si elle ressentait rien... Elle disait rien. Pis après, mon frère est venu, a passé au magasin. Ma maman n'était pas la femme qu'il aurait fallu à mon papa. Ça je l'ai compris une fois adulte. C'était moi qui lui ressemblais. J'essayais bien des fois de dire à ma maman certaines choses, de lui faire comprendre... Ma maman était une femme dolente, mon papa avait de l'énergie pour deux, et il savait beaucoup de choses. Une encyclopédie vivante. Après j'ai pensé qu'il y aurait d'autres joies. Je me rappellerais toujours quand tu es née. Je pouvais pas m'exprimer tellement j'étais contente. Voilà un petit être à chérir. T'as un mari très compréhensif, je le vois plein de bonté. Tu peux le mettre là contre le mur et c'est pas assez grand...

En campagne, le 12 avril 1942

Je suis très bien arrivé, il faisait chaud, quel soif. On est à Longirod, un drôle de bled, 3 maisons. Enfin, c'est commencé. J'espère que ça va. Tu t'ennuieras pas trop. Je pense bien à toi. Surtout sur la paille, quand je pense que tu es dans un lit en blanc. Je te réécrirai sous peu. [...] En espérant de tes nouvelles, reçois, ma chère petite femme, mille baisers de ton petit mari. Excuse-moi de l'écriture, mais voilà le camion du matériel il faut que je me dépêche. Adieu mon petit chou.

En campagne, le 4 mai 1942

Aujourd'hui j'avais tellement mal au doigt que j'ai été au docteur. Il m'a ouvert le doigt, tu penses ce que je l'ai rotée. Enfin, on est content quand c'est fait. Pour mes reins, il m'a trouvé un peu de rhumatisme musculaire. Ne t'en fais pas, je me soigne bien. Je te remets ces dix francs. J'espère que tu les recevras. Fais attention aux lapins, et au jardin.

– Qu'est-ce qui est arrivé aux lapins ?

– J’ai pas voulu les manger ; ils sont morts de vieillesse.

Dès 1942, des informations concordantes affluent au sujet de l’extermination des Juifs, mais les réactions se partagent entre « l’incrédulité », le « scepticisme » et « l’indifférence »³¹, souvent. En août 42, la Suisse encerclée ferme ses frontières aux réfugiés. Certains protesteront, quelques-uns désobéiront, et les autres essaieront de fermer les yeux sur ces Juifs refoulés qui prendront le train pour Auschwitz.

En campagne, le 12 avril 1943

Quel temps, il neigeait quand on est arrivé à Bulle, aussi on a pris un taxi jusqu’à Marsens. Il faut que je te demande si tu as reçu un ordre de marche pour le 18 mai à Gland. Quelle poisse tu sais, on est démobilisé dimanche pour rentrer de nouveau dans les couvertures de frontière pour 34 jours. La chance ne m’a pas souri pour cette fois, c’est la II/918 qui commence la danse. Aussi j’espère avoir 10 jours de congé. [...] Ici il fait beau, aujourd’hui on a tous passé à la radiographie, ils ne m’ont rien trouvé tu sais, j’étais content, car il y avait des déçus, fissure aux poumons, taches, cancers, etc. Un camarade de Pompon³² m’a dit qu’il allait partir en E. S. M. parce qu’ils lui ont trouvé une tache aux poumons, je ne peux pas t’en assurer. Enfin tu le sauras bien. J’espère que Josette se porte bien, car j’ai jamais été aussi content que dimanche d’avoir mon petit trésor de fille m’accompagner au train.

En attendant le moment de te r’embrasser et de revoir ma petite Josette, reçois chère petite femme, mille baisers de ton petit mari qui pense toujours à toi ainsi qu’à sa fille.

– Non, il a rien eu Pompon, il était fâché de la confusion. Des fois ça peut me revenir les souvenirs, sans que je me rende compte. Je revois Josette secouer la main sur le quai de gare, elle a 6 mois.

Quant aux frontières que Jacqui s’en va couvrir, il faudra attendre 44 pour qu’elles commencent à s’entrouvrir à l’accueil de réfugiés ; un statut que les Juifs eux-mêmes n’ont obtenu qu’en juillet de cette même année. Tous ceux qui sont entrés en Suisse, avant cette date, l’ont fait clandestinement. Au total, ils sont quelque vingt mille à avoir été sauvés et autant ont été livrés à leurs persécuteurs.

En campagne, le 2 mai 1943

Nous sommes à la Part Dieu une montagne en dessus de Bulle. Quelle vie, tu sais. On couche sous des tentes mais quel temps. Voilà deux jours qu’il pleut, c’est vraiment le temps à chopper les bleus. Le matin j’ai passé au tourniquet avec l’autre armurier, un bon copain. Parce qu’au lieu de faire la marche de 40 km, on a été en train et on est rentré 2 jours

³¹ Ce sont les termes de Marc Perrenoud, historien et collaborateur au sein de la Commission Indépendante d’Experts, mandatée en décembre 1996 par les autorités fédérales, pour éclairer ce qui s’est passé lorsque les yeux du plus grand nombre se sont fermés.

³² Alexis Desponds, le grand frère de Jeannette ; il portait le même prénom que son père.

après. Enfin c'est passé, on en disserte plus, plus que 30 jours. On va peut-être descendre au bord du lac à Vouvry ou à Montreux [...].

J'espère que le plantage pousse bien et que l'herbe ne pousse pas trop. Aujourd'hui dimanche à 2 heures on est descendu à Bulle et pour souper on s'est envoyé une fondue maison [...]. Excuse-moi de l'écriture, car j'ai à côté de moi Chochote d'Aubonne qui est en train de me faire aller. [...] Salutations à Aldo.

– J'te dis ils avaient toutes les combines...

– Le plantage, c'était votre jardin ?

– Non, le plantage, c'est autre chose, un petit terrain le long de la voie de chemin de fer que l'on pouvait cultiver. On y avait mis des poireaux et quelques patates en bas.

– Qui était Aldo ?

Un Tessinois très correct, qui vousoyait Jeannette, placé par l'armée. Impossible de refuser.

– J'étais embêtée qu'il soit chez nous, j'avais souci qu'on dise des choses... Mais chacun restait à sa place, tout s'est bien passé. Je me faisais des idées dans la tête, un tas de cinéma, ce que les gens pourraient penser, alors qu'il y avait rien du tout. Il dormait dans la petite chambre. Le berceau de Josette était avec moi.

Vernate, le 2 juillet 1943

Cher Jacques,

C'est presque un mois que je me trouve dans le Tessin et, précisément, dans mon doux pays natif où je vis heureux. A présent, je fais un peu de vacances, j'ai tellement travaillé en service militaire...

Et toi Jacques, comme ça va ? Es-tu déjà retourné du service militaire ? Je crois que tu seras à St-Prex, chez ta chère femme et la petite joujou, de laquelle je conserve toujours un joli souvenir. Et la chère Yvette, qu'est-ce qu'elle fait ? je [lui] ai écrit une fois. Je l'ai pas encore entièrement oubliée. Elle était tellement sympathique et ingénue. Avant de terminer, je veux te demander un plaisir. Lorsque j'étais à Lausanne, j'avais acheté un billet de la Loterie Suisse Romande, avec le tirage le 12 juin 1943. Je [te] l'envoie. Sûr que tu seras gentil de [re]garder dans quelques kiosques, ou librairie, si j'ai peut-être eu quelque chose. En cas de lot (ce qu'il sera difficile), je manquerai pas de t'offrir le %.

Je te remercie d'avance et j'envoie à toi, à ta très gentille femme et à la petite, mes plus sincères salutations.

Dévoué

Aldo Joldeti

Aldo n'a rien gagné à la loterie. J'ai repensé à lui durant la période où Annette, veuve depuis peu, passait les jeudis après-midis chez moi. Oui, Annette, c'est ainsi que j'ai baptisé ma grand-mère dès que j'ai pu parler, les autres m'ont suivie. Bref, Je l'installais sur le canapé et elle me réclamait *son* livre : 39-45. *Les femmes et la Mob*³³. Une femme y raconte avoir été violée par un des deux soldats qui logeaient à la campagne, chez ses parents. Elle avait treize ans et toute une vie de silence devant elle. Annette a-t-elle lu ce récit ? Peut-être pas, elle cherchait surtout dans les mots des autres ce qui lui parlait de sa propre vie de femme pendant la Mob. Ça n'a pas été une époque ordinaire, le temps de la passion amoureuse était entrecoupé de séparations difficiles. Entre un accident et un suicide, il a fallu construire un couple, puis une famille, en l'absence des figures paternelles ; la douleur des orphelins s'est couverte d'un épais silence que seul le grand âge est parvenu à dissiper.

Annette, qui habitait donc mes jeudis après-midi, venait de me confier sa correspondance que j'avais le projet de retranscrire. Elle l'avait sortie de la commode de sa chambre à coucher. Je crois que cela se trouvait dans le deuxième tiroir, à gauche, sous quelques sous-vêtements. Cette correspondance était mêlée de quelques feuillets, coupures de presse, reliée par l'attache d'un ruban rouge. En défaisant le nœud, nous lisons :

Ne donnez pas d'engrais à vos géraniums pendant trois semaines après les avoir achetés. Commencez à les gâter, une fois par semaine ensuite. Dès juillet doublez l'apport d'engrais liquide (deux arrosages hebdomadaires) pour assurer une bonne floraison. Important : arroser à la fraîche, le matin ou le soir, jamais en pleine chaleur, quand la terre est tiède. Cette erreur provoque des cloques sur les feuilles et l'apparition de champignons. Toilettiez régulièrement les fleurs fanées. Pour varier la décoration de votre balcon, plantez vos géraniums en pots individuels que vous ferez voisiner avec les fleurs de saison : pensées, campanules, tagètes, œillets, pétunias et chrysanthèmes, car, ne l'oubliez pas, nos chers géraniums fleurissent jusqu'aux premières gelées. (Source inconnue)

Il y a toujours eu des géraniums sur le balcon de l'appartement où mes grands-parents ont vécu presque toute leur retraite. Durant trente ans, de mai à novembre, ils ont vu se succéder les fleurs de saison avant qu'elles ne s'éclipsent aux premières gelées. Mais depuis deux ans, leur absence nous alerte sur les gelées qui nous attendent...

Après les géraniums vient le remède pour soigner l'insomnie. Chaque génération a son écriture et Annette vient de celle où l'on écrivait penché de belles lettres liées. Ici, nous sommes déjà à l'ère de la machine à écrire, les lettres sont droites juste collées :

2 c.c. Vin. pommes
+ 2 c.c. miel dans un verre d'eau
avant de se coucher et un autre pdt la nuit en cas de réveil.
Aj. 1 c. de mélasse rend le mélange plus efficace.

³³ Recueil de témoignages publié aux éditions Zoé en 1989, sous la direction de Mary Anna Barbey.

Le remède a-t-il été appliqué ? Il repose sur deux feuillets nécrologiques... Peut-on guérir les morts comme les insomniaques ? Fleurir, dormir et puis mourir.

André Spahni, décédé le 28 octobre 2011, à l'âge de 85 ans.

Marie-Antoinette Grünenwald-Thiessoz, décédée le 6 avril 2012, à l'âge de 86 ans.

Les avis mortuaires se terminent par des mots très proches :

Si tes yeux sont clos, ton âme veille sur nous, ta vie ne fût qu'amour et dévouement. (André, le cousin de Jacqui)

Ta vie fut un long chemin d'amour, de labeur et de dévouement. Que ton repos soit doux, dans la paix et la tranquillité. (Antoinette, la belle-sœur de Jacqui)

Deux êtres qui ont passé et dont les proches ont voulu se souvenir sous le signe de l'amour et du dévouement. Ultime reconnaissance de ceux qui savent ce qu'ils ont reçu ? ou mots-écrans sur lesquels on tente de retenir les ombres ?

(Marie-)Antoinette avait épousé Eugène Grünenwald ; un couple resté sans enfant et, j'imagine, dans une certaine misère sur le plan sexuel. Pourquoi ? Quelle histoire m'échappe ici qui permettrait de mieux les aimer. Tu comprends, m'avait confié ma grand-mère, Eugène disait qu'Antoinette n'était pas une vraie femme, qu'il ne pouvait pas la pénétrer tout à fait. Cela avait semblé terrifiant à la jeune femme que j'étais alors. Je suis encore atterrée de penser à toute cette souffrance, cette honte, cette humiliation pour l'un, comme pour l'autre, qu'aucune parole bienveillante ou avisée n'est jamais venue soulager. La femme d'Eugène devait souffrir de vaginisme. Quelle en était la cause ? Qu'avait-elle vécu ou ressenti pour qu'un mur incontrôlable se dresse en elle et tienne à jamais l'homme à distance ? On aurait pu la soigner, leur expliquer et les aider. Elle était si belle la tante Antoinette sur la photo de son mariage ! Alors ce dévouement sur le faire-part de décès hérisse en moi des colères, il ressemble à un martyr sur un chemin de croix, mais sans l'amour suffisant pour éviter les frustrations et les manigances. Seul le labeur me paraît authentique. La tante Antoinette a travaillé comme un homme jusqu'à la retraite, puisqu'Eugène avait des ulcères.

A nonante-huit ans, Annette a enterré tous les anciens. Pourquoi n'a-t-elle conservé, avec la précieuse correspondance du temps de la Mob et des fiançailles, que ces deux avis ? Famille de Jacqui certes, mais l'archivage est lacunaire. La sœur, une autre Antoinette, et le frère, Eugène, n'y sont pas. Hasard de ce que nous conservons ou signe inconscient de l'angle mort d'une histoire qui resterait à écrire ? Pressentiment qu'après ceux-là on serait les prochains... : Jacqui a oublié de respirer, le 4 septembre 2012, son cœur s'est arrêté de battre dans son sommeil, entre 4 et 6h du matin, l'heure où commence la journée des travailleurs. Fleurir, dormir et puis mourir.

Après les géraniums, l'insomnie et les avis mortuaires, nous voyageons avec, dernière relique retenue sous le ruban rouge, l'horaire des CFF de 1947 ; celui des correspondances internationales au temps de la guerre froide. C'est le viatique pour entrer plus avant dans la vie de Jacqui, le fonctionnaire qui prenait le train pour partir en vacances en Italie, à Bellaria. Jacqui allait devenir cheminot, comme Emile électrocuté

sur le quai de gare à Saint-Prex. Au moment de l'entrée en vigueur des correspondances, Annette fêtait ses vingt-neuf ans ; elle était orpheline³⁴ mais maman de deux fillettes, Josette (cinq ans) et Marlyse (trois ans). La guerre était finie, le rationnement et la gestion des réserves prendraient fin bientôt. La famille s'installait à Lausanne, non loin de la gare, avenue Ruchonnet.

Marlyse c'est ma mère. Il me reste à évoquer l'histoire de sa naissance, à cause de cette couronne dérobée que j'ai mentionnée en début de chapitre. Nous avons besoin d'abord de réunir les protagonistes. Dans l'appartement de la maison Chiavazza – nous sommes encore à Saint-Prex – il y avait Jacqui au salon ; Jeannette, la sage-femme et Antoinette dans la chambre à coucher. Pas l'Antoinette de l'avis mortuaire. L'autre Antoinette³⁵, la sœur aînée de Jacqui, pas encore maman d'une petite Geneviève. Une femme au verbe franc. L'accouchement fut long et se termina aux forceps. Quand Antoinette a vu le nouveau-né dans les bras de Madame Cornaz, la sage-femme, elle a cru voir un garçon à cause du cordon ombilical. D'un bond, elle ouvre la porte, se précipite au salon vers son frère et lui crie : « Jacqui, tu as un fils ! ». Lui, une joie immense l'envahit. C'est une consécration, un morceau d'éternité pour les Grünenwald, une promesse pour sa vie d'homme, la certitude de n'être plus jamais seul. Ça dure quelques secondes, et puis, derrière la vague qui le transporte, se fait déjà entendre la voix de Madame Cornaz qui assèche tout : « Mais enfin, Antoinette, t'as pas su voir que c'était une fille ! » On vient de lui retirer le bonheur qui lui avait chaviré le cœur, si intensément qu'une empreinte y est restée en creux, comme pour une gravure. Il en veut terriblement à sa sœur pour cette méprise, qui démasque la puissance de son désir d'avoir un fils. Il n'y aura pas de fils, il n'y aura plus de Grünenwald. Il n'y aura pas de complicité retrouvée entre un père et un jeune homme. Il y aura Marlyse Antoinette, née de cette déception. Une magnifique fille, qui ne tardera pas à faire la fierté de son père, deviendra une secrétaire modèle³⁶, une merveilleuse épouse pour Jean-Pierre. Une mère parfaite. Quant à la couronne, c'est dans l'adversité que Marlyse la retrouvera, beaucoup plus tard, à l'heure où l'homme aura cessé de lui faire de l'ombre.

³⁴ Sa mère, Jeanne Desponds-Authier est décédée le 13 janvier 1946, quatre ans après le suicide de son mari.

³⁵ Née Grünenwald, le 4 décembre 1917.

³⁶ Mais elle a failli entrer à l'Ecole normale pour devenir institutrice.

La vie est un sous-bois où le soleil joue avec l'ombre des grands arbres. Au sol germent de fragiles promesses, tapies dans l'humidité fertile des mousses anciennes.

J'ai vu le lierre et la mousse comme une barbe douce à la peau de l'arbre. Je vois maintenant l'obstacle que représente le tronc.

J'ai vu le lierre toujours vert et la mousse humide, vivante, sans comprendre que ce tronc massif bloquait toute perspective.

On ne photographie pas ce que l'on pense. J'ai capturé du dehors l'image qui m'habite, et cherché une ouverture dans mon cadrage. L'espace est menu, mais il existe un passage vers la lumière. M'y convient, à l'arrière-plan, deux êtres élancés qui aspirent à quitter leur hiver.

Aux pieds des plus grands malheurs de notre vie, qui longtemps obstruent nos horizons, nous sommes peut-être invités à emprunter des sentiers en friche.

On n'abat pas les grands arbres, on les contourne.

« Aimer c'est juste accorder la lumière à la solitude.
Et c'est immense. »

(Jeanne Benameur, *Laver les ombres*)

Bribes d'enfance

Que reste-t-il de l'enfance ? Une terre esseulée à l'ombre de soi, où porter la lumière. Dans l'enfance de nos histoires s'invitent les clowns autour desquels nous construisons nos personnages. Ils jouent avec nos souvenirs, leurs grimaces reflètent notre impuissance, nos peurs et blessures premières. Nous pourrions choisir l'heure venue de retirer les masques, d'intégrer les forces de l'ombre une à une, si nous voulons renaître à la vie plutôt que d'étouffer sous nos déguisements et nos farces. Y aura-t-il de la joie à renouer avec cet enfant que nous avons oublié pour avancer plus vite ?

J'ai peur de ne pas y arriver. Le passage est trop étroit, je me sens piégée, trahie par ce corps maternel qui me pousse et me retient à la fois, saigne beaucoup. Sur mon front s'imprime la marque d'une lutte impossible ; on viendra me chercher par césarienne et sous anesthésie générale. Ainsi, quand je suis née maman n'était pas là. J'ai été privée de son odeur, de la chaleur de son corps, et n'ai pas reconnu mon père, inquiet, derrière la vitre de la pouponnière.

Dans le berceau qui m'attendait au retour de la clinique où, avec deux jours de retard, j'avais fini par rencontrer Marlyse – que ma cousine avait baptisée Maï –, se trouvait un joli petit être de soie et de coton qui allait accompagner mes nuits de son pouvoir consolateur. Je pressais doucement Manou sous mon nez et sentais entrer en moi son parfum, telle une vague où je pouvais m'abandonner. Dans ce corps à corps, les fibres de Manou s'usaient, si bien qu'il a fallu à plusieurs reprises le recouvrir d'un nouveau tissu. Ses métamorphoses m'émerveillaient, d'autant plus qu'elles étaient l'œuvre de ma mère qui y mettait toute sa dévotion et ses talents de couturière. Le miracle opérait chaque fois, Manou retrouvait son odeur ; plus vite même qu'après le passage par la machine à laver. Aujourd'hui c'est un véritable objet archéologique. En l'auscultant, je peux remonter à la première strate ; on y découvre qu'en son apparence originelle, Manou avait des oreilles brunes, quatre membres bien distincts et un visage dessiné sur la soie blanche ; comme les oreilles sont ouvertes, on voit dépasser la mousse orange à laquelle le petit chat doit son volume corporel. La seconde couche est une enveloppe de jersey écru qui épouse parfaitement les formes de Manou malgré quelques trous ; les coutures ont lâché autour du visage qui ne doit son expression qu'à travers ce qui reste de la strate suivante : des yeux bleus, une moustache noire et un sourire rouge vif brodés sur un velours rose disparu partout ailleurs. Ces trois premiers âges de Manou ont finalement été recouverts d'un tissu beige, imprimé de clowns oranges et verts, tête en haut, tête en bas ; ils souffrent de larges déchirures horizontales dans le tissu usé et sali qui se délite par filament. La frimousse du petit chat s'est effacée, de même que son anatomie, car Manou cette dernière fois a été habillé tout d'une pièce, les bras et les jambes corsetés dans une sorte de sac de couchage sur lequel

les clowns s'amuse, à l'instar des personnages que nous inventons pour grandir parmi nos frères humains.

Une autre surprise m'attendait au départ de la vie. Quelqu'un très tôt s'était penché au-dessus de mon berceau. Annette. Figure maternelle par excellence, synthèse affectueuse des Jeanne et Anna dont il a déjà été question. Annette. Ces quelques syllabes ouvrent en moi des espaces archaïques ; c'est tout mon univers émotionnel qui s'ébranle à l'évocation de ma grand-mère. J'ai trouvé auprès d'elle la sécurité affective dont j'avais besoin et puisé à sa source le bonheur d'être au monde. Entre deux et six mois, c'est elle qui le plus souvent m'a gardée. Adulte, j'ai été son petit professeur en lui rappelant son père suicidé qui, adolescent, faisait la classe en l'absence du régent. Il savait tellement de choses. J'étais célèbre pour elle parce que j'avais publié un livre, répondu à quelques journalistes de la presse écrite et de la radio ; ce qui ne l'empêchait pas de tricoter des layettes pour cet enfant que je n'aurai pas. Elle m'avait offert ma première poupée, un vrai bébé, *ma patite* que je trimballais, nourrissais et soignais, répétant les gestes que ma mère accomplissait pour Cécile, ma sœur cadette dont, par ce subterfuge, je n'ai pas semblé jalouse. J'ai été inconsolable chaque fois qu'il s'agissait de quitter Annette pour rentrer chez mes parents.

Je me souviens du goût des jus de cassis dans la vieille cuisine de l'avenue Ruchonnet, dans un placard à merveilles dont nos agencements modernes ont perdu le secret. Je me souviens du papier d'emballage des oranges auquel nous mettions le feu, sur une assiette, pour qu'il s'envole comme une petite montgolfière emportant nos vœux d'enfants sages. Et chaque jour, maintenant, c'est elle qui s'envole un peu plus loin, désertant ce que sa mémoire a déposé en nous. C'est à mon tour de lui raconter ses souvenirs, de tendre la main, de lui caresser le front pour qu'elle s'endorme ; c'est elle qui lève les bras au moment où je l'aide à mettre sa chemise de nuit ; c'est elle qui me prend par la taille et vient se serrer contre moi quand je lui prépare le thé. Le temps en passant inverse les rôles et brasse dans nos cœurs une drôle de marée. Lorsqu'une personne très aimée s'apprête à nous quitter, nous donne-t-elle, d'une manière ou d'une autre, une clé pour la rejoindre en nous-mêmes dans des lieux dont nous ne soupçonnons pas l'existence ou auxquels nous n'avons pas encore eu accès ?

Hauteville, j'ai deux ans et demi. Nous sommes en vacances à l'hôtel que tiennent des amis de mes parents. Aucun de nous n'a conscience d'être si près du sanatorium où Anna est morte en 1943. Je me balade dans les cuisines où je mange des cornichons ; l'acidité me plaît. Dans la piscine, je me serre contre mon père en l'appelant *Mon Grand Amoureux*, parce qu'il adore que je le dise. Il existe une photo de ce bonheur avec des reflets de lumière comme des petites vagues qui nous encerclent lui et moi. Sur un autre cliché, je porte des lunettes à soleil excentriques, un chapeau, quelques jouets et traîne un linge de bain à la recherche d'un endroit où aménager mon univers. Je semble avoir un grand pouvoir sur Jean-Pierre, cet homme de trente-trois ans, alors que ma mère, Marlyse surnommée Maï, travaille à son second enfant... Sur moi tombent les filets d'Œdipe.

De retour à Pully-la-Rosiaz, dans notre premier appartement sis au chemin des Bouvreuils, je vis l'enfer à chaque visite du cousin qui prend plaisir à saccager mes affaires. Moi qui ai même été inquiète de l'état des semelles de mes nouvelles chaussures après être rentrée du magasin, je ne m'en remets pas quand tout a l'air cassé ; les deux sœurs que nous avons respectivement pour mère ont du mérite de ne pas

se disputer à cause de nous. J'aime le moment après le dîner où maman range la vaisselle et nettoie le sol en écoutant Pierre Bellemare à la radio. Je garde en mémoire le timbre de sa voix et l'atmosphère mystérieuse des histoires qu'il raconte, lui qui vient d'en finir avec sa double vie³⁷. Bien sûr, je ne comprends pas les tenants et les aboutissants de ces *Dossiers extraordinaires*, mais j'absorbe d'autant mieux l'ambiance inquiétante qui se dégage de la radio que tout est serein autour de moi. C'est comme si nous jouions à nous faire peur, maman et moi. Par contre, dans l'après-midi, lorsque je regarde par la fenêtre du balcon en direction de la place de jeu, il y a toujours trop de monde pour que je descende y jouer. Je préfère la compagnie de Moïse, une tortue rescapée de la route, qui loge sur ce même balcon dans un carton aménagé avec de la paille ; ou celle de Vesena, le setter irlandais, que je prends par le cou pour les câlins et les confidences et auquel, plus petite, je disputais les « frolic », ces croquettes en forme d'anneaux de couleur brune.

Mes débuts à l'école ont été catastrophiques, nous n'habitions plus nulle part, étions de passage à Ruchonnet chez Annette et Jacqui, alors que Jean-Pierre nous avait devancés pour ses affaires en Provence où nous irions le rejoindre. Ça déménageait autour de moi, je devais quitter mère et grand-mère pour les Croix-Rouges, l'école la plus proche. Je ne savais presque plus parler pour répondre à la maîtresse, personne ne pouvait entendre les émotions qui me traversaient, c'est comme si j'avais été poussée en dehors de moi et ne trouvais plus ni le chemin du langage, ni celui de la maison. Depuis ce jour et pour longtemps j'ai été une exilée. Je marchais vers mes cinq ans, mais tout était en train de mourir autour de moi. J'ai eu l'occasion de me balader à nouveau dans le quartier à la fin des années 2000, lorsque ma quête de maternité passait par la Clinique Cécil et le Centre de procréation médicalement assistée. Les espaces, les distances et les lieux ne ressemblaient en rien à mes impressions de fillette, mais l'aliénation vécue alors entraînait en résonance avec celle ressentie lorsque mon corps est devenu terrain de stimulation, de production, de prélèvement et de transfert.

Je continue à marcher vers mes cinq ans, mais je suis ailleurs. Un village de Provence, Pignans, le bourg des Pins dans le Var, au pied du massif des Maures et de la chapelle Notre-Dame-des-Anges. Des pèlerins y sont venus à travers les siècles s'agenouiller devant la Vierge de noyer et certains ont cru qu'elle avait le pouvoir de les guérir de la paresse. Je ne suis pas paresseuse. Il me faut apprendre un nouveau chemin pour aller à l'école, traverser une ruelle où des enfants gitans bloquent le passage, aller quelques fois chercher l'aide du boucher que j'aperçois par la vitrine, arriver sur la grande place où se tient le marché entre les platanes, passer le grand portail qui ouvre le mur clôturant le préau avec sa barrière de fer forgé. En cachette, je prends Manou dans mon sac ; dans la matinée, je le glisse sous le nez et l'odeur familière me donne le courage d'être là face à Madame Roberto, sévère, ronde et toute droite. Je la défie en passant ma langue autour de ma bouche pour voir ce que cela fait de la contrarier ; elle devient méchante, découvre Manou et me dénonce à Maman qui n'a quand même pas l'air de trouver ça grave. Dans le préau de la maternelle, l'après-midi, les petits ont l'interdiction de crier parce qu'il ne faut pas réveiller Monsieur Roberto qui fait la sieste. Au retour de la récréation, sur des feuilles rouges assemblées en une large bande soyeuse, je peins en noir les contours de mes personnages et j'écris mon premier mot, *miel*, comme la douceur qui me manque, les baisers sucrés d'Annette que j'essaie de

³⁷ Pierre Bellemare le révèle dans son autobiographie, *Ma vie au fil des jours* (Flammarion, 2016).

retrouver au coin de la bouche. Je ferai quelques fois l'expérience de la cantine, les jours de petits pois alors que j'aime les carottes. Tout va de travers. Maman m'a emmenée chez le coiffeur, j'ai fait confiance, mais maintenant j'ai envie d'hurler parce que je ne me reconnais plus dans le miroir ; on dirait un garçon. Et puis, je la vois un peu plus grande que moi avec ses belles nattes noires tombant sur les épaules, son joli visage bazané et ses grands yeux qui me regardent. Elle m'attire parce qu'elle reste toute seule, à part, dans le préau de mon école-prison. Nous partageons la même mélancolie et devenons inséparables. Pourtant, Martine vit à l'extérieur du village, dans une zone remplie de caravanes qui me font penser au camping de Buchillon, où j'ai passé des heures très heureuses sous le auvent de la caravane installée par mes grands-parents, comme une maison de vacances où nous allions passer le week-end ; les hommes jouaient aux boules, comme à Pignans ils jouent à la pétanque ; les femmes discutaient en préparant des tartes aux fruits ; les enfants construisaient des cabanes dans la forêt, et moi, trop petite encore pour ces aventures, portais des cerises aux oreilles et transformais des bassines en piscine. Je ne comprends pas pourquoi les gens du village disent qu'il ne faut pas aller vers les caravanes, ni pourquoi ils font des remarques à maman si Martine, la petite harkie, vient chez nous.

Nous étions en 1977. L'Algérie avait conquis son indépendance depuis quinze ans. Les Français, Pieds-noirs, étaient rentrés avec quelques ressentiments à l'égard de la mère-patrie, nostalgiques des odeurs, des épices et des paysages qu'ils laissaient de l'autre côté de la Méditerranée. L'histoire des Harkis est différente. Autochtones, ils avaient choisi le camp des Français plutôt que celui du FLN. Mais cette fidélité aux colons n'a pas été récompensée³⁸. Lorsque le corps expéditionnaire français défait quitte l'Algérie, il abandonne les Harkis à leur sort, c'est-à-dire aux représailles. Martine et les siens sont la mauvaise conscience de la France et du village, rejetés, boucs émissaires des lâchetés que la guerre et ses conséquences avivent. Comment les Français, dont la mémoire collective était encore traumatisée par l'épisode de Vichy, auraient-ils pu accueillir des Harkis collabos ? Dix ans avant nos naissances, le père de Martine et le mien aurait pu se connaître en Algérie ; je ne crois pas qu'ils se soient beaucoup parlé à Pignans. L'histoire s'était refermée et chacun brodait autour de ses plaies un nouveau chapitre aux accents du midi. Mon grand-père maternel, Jacqui, m'a souvent demandé des années plus tard si j'avais maintenu le contact avec Martine. Il ne réalisait pas qu'à huit ans, l'âge auquel nous avons été séparées par mon retour en Suisse, on ne colle pas seules des timbres sur des enveloppes. Mais sa question, reproche à peine voilé, vient *a posteriori* telle la reconnaissance d'une amitié vraie entre deux fillettes assises sur le même rocher, entre deux mondes, qui se sont efforcées de jouer à l'abri des regards pour que les adultes qui ont la mémoire aigre les laissent tranquilles. Jacqui n'avait pas cette mémoire-là, la guerre n'ayant jamais de son vivant franchi la frontière suisse. On n'abandonne pas un ami, un allié, sans perdre une partie de soi. Question d'intégrité, aurait dit Jacqui.

³⁸ La reconnaissance viendra avec les années 2000 dans la mouvance des nouvelles commémorations officielles de l'Etat français et des lois mémorielles critiquées par les historiens (cf. Pierre Nora, *Esquisse d'ego-histoire* suivi de *L'historien, le pouvoir et le passé*, Desclée de Brouwer, 2013, p. 82). Par le décret du 31 mars 2003, le 25 septembre a été institué en France journée d'hommage pour les Harkis. En 2016, lors de cette journée, le Président François Hollande s'exprime comme suit : « Je reconnais les responsabilités des gouvernements français dans l'abandon des Harkis, les massacres de ceux restés en Algérie et les conditions d'accueil inhumaines de ceux transférés en France. » (*lefigaro.fr* et *AFP*)

Au cours élémentaire, je rencontre Monsieur Nosetti. J'ai grandi mais suis toute repliée à l'intérieur, à l'image de la tortue Moïse au sortir de l'hibernation. Je ne sais plus courir sur le terrain de football lorsqu'il s'agit à tour de rôle de s'élancer dans une course d'obstacles, en sautant par dessus des bidons de lessive. Je reste tétanisée sur la ligne de départ en justaucorps et en basanes, jusqu'au moment où Monsieur Nosetti me tend la main. Cette main puissante et bienveillante me rejoint dans ma torpeur, je la saisis et nous courons ensemble. Personne ne rit. J'aurais bientôt, comme les autres, un training du coq sportif bleu ciel et bleu marine, des baskets, et ça ira mieux. Mais ce n'est pas l'équipement acheté à la demande de l'enseignant qui m'aura sauvée. Grâce à cette main tendue, à cette course partagée dans laquelle je passais seule les obstacles, quelque chose en moi s'est remis en route, me reliant par l'autre à mon propre corps. Ce petit miracle est de l'ordre de la confiance retrouvée, il a laissé croire qu'il n'était pas nécessaire d'aller consulter comme l'instituteur l'avait conseillé. L'époque n'était pas encore advenue où derrière chaque enfant se profile une nuée de spécialistes qui parfois l'aident à grandir dans une constellation familiale particulière, et parfois le fragilisent en lui collant des étiquettes qui brouillent ensuite l'image qu'il nourrit de lui-même. On n'a pas collé d'étiquettes sur mes blocages émotionnels, par contre si je passe aujourd'hui la main dans mes cheveux du côté droit, je découvre au-dessus de la tempe une zone désertique qui s'est dessinée à cette période de ma vie ; des cheveux sont tombés sans que d'autres n'aient pu repousser, laissant à jamais une marque.

La maison de Pignans, dans la Grand-Rue³⁹ en face du bar-tabac, se dresse sur un mince trottoir où l'on ne peut marcher par deux sans perdre l'équilibre. La façade ocre rosée, décorée de moulures en pierre de taille avec écussons et porte monumentale, signale une demeure d'importance, un rez-de-chaussée d'apparat surmonté de deux étages élégants et d'une corniche dentelée. La bâtisse date de la fin du XIX^e siècle, elle aurait abrité une communauté de sœurs et la légende voudrait qu'un passage souterrain permette par les caves de rejoindre discrètement l'église dans le village : la collégiale Notre-Dame-de-la-Nativité. Selon mon père, l'installation de la banque sur ce tronçon en a condamné l'usage. Je me souviens des caves voûtées, blanchies à la chaux, comme d'un labyrinthe mystérieux qu'il fallait laisser dans le noir, par crainte des décharges électriques que nous risquions de recevoir en actionnant la tirette des interrupteurs. Ne pouvant pas m'aventurer très loin à cause de l'obscurité, je n'ai pu y découvrir le passage secret, même muré. Je rêve aujourd'hui d'abattre ce mur et de rouvrir le passage pour accueillir ce que la nuit offre au jour.

Malgré le chauffage central à mazout, la maison restait froide et humide, si bien que nous vivions principalement dans la cuisine, une vaste pièce ouvrant sur le jardin. Cette cuisine fut le théâtre de notre quotidien ; le décor et l'atmosphère changeaient selon nos activités et nos états d'âme. Autour de la table à manger, au centre de la pièce, apparaissait à la mauvaise saison une piste cyclable sur laquelle nous nous élancions Cécile et moi dans des courses aux virages serrés. Derrière le vieux fourneau, dans les conduits qui restaient tièdes, nous avons logé sans le savoir une famille de souris jusqu'à ce que nous suivions la trace des petites crottes disséminées ici et là.

Un jour c'est la mort qui est entrée en scène. J'allais fêter mon cinquième anniversaire, Annette et Jacqui venaient d'arriver pour les vacances d'automne et

³⁹ Avec Google Earth, je revisite la rue et trouve la maison au numéro 60. Impossible d'entrer.

Vesena, qui ne se levait plus qu'avec grande peine, leur avait fait la fête comme seuls les chiens savent le faire pour honorer ceux dont ils attendent le retour. Je viens de me réveiller, descends à la cuisine et vois, à travers la porte-fenêtre fermée, père et grand-père s'affairer au fond du jardin. Maman ne dit rien mais elle ne veut pas que je sorte. Un regard autour de moi et je sens l'absence, la couche de Vesena est vide ; elle est encore tiède mais je ne le sais pas, comme j'ignore que Maï s'y est allongée auprès de la chienne toute la nuit. Je regarde de nouveau en direction du jardin et j'aperçois la couverture à carreaux de Vesena, posée en boule aux pieds des hommes qui creusent un trou avec de larges pelles. Je n'ai pas encore de mot pour dire ce que je comprends, encore moins ce que je ressens. « Vesena », je crie et éclate en sanglots. Maman, par sa mine défaite, ses larmes et quelques mots que j'ai oubliés, confirme le drame survenu au petit matin. Et le rideau tombe sur la toison rousse qui pour moi avait toujours habité le monde et qui m'apprenait qu'on pouvait le quitter.

Même théâtre, autre pièce. Papa est parti la journée et vient de rentrer. Il y a de l'agitation dans la cuisine, des voix d'hommes qui reviennent de la chasse. Il faut que j'aïlle voir. J'entre et me faufile, impressionnée, entre ces corps robustes en direction de ma mère. Depuis là mon attention est dirigée vers la table au centre de la scène. Lièvre, faisan et bécasse forment une jolie nature morte aux couleurs chatoyantes. Je suis invitée à caresser le lièvre comme s'il pouvait être un compagnon de jeu, comme si sa présence ici m'était destinée. D'abord réjouie, les mains sur la douce fourrure, je ne suis pas dupe et me demande, puisque je ne peux pas jouer avec un mort, à quoi cela sert. Qu'est-ce que l'on va en faire ? L'embarras de maman qui semble devoir œuvrer maintenant à quelque chose me met sur la voie. C'est comme si toutes les casseroles et les couteaux de la cuisine s'étaient mis à bouger en même temps, se fracassant les uns contre les autres. En moi joue une musique de carnaval, je suis sens dessus dessous et entends avec effroi cette révélation : nous allons les manger.

Côté jardin, le décor encadré par des murs de pierre s'étale sur plusieurs plans. Une terrasse ornée de jarres anciennes en terre cuite vernissées compose le premier, avec une balustrade ouvrant par quelques marches d'escalier sur un potager, dont les tomates régalaient Moïse la tortue, éternelle rescapée qui prenait ici de nouvelles racines. Puis, un espace vert planté de buis et de tilleuls, dont nous avons appris à cueillir les bractées pour les tisanes avec ou sans miel. Derrière les buis, un petit mur où bavent des escargots ; je me souviens du regret un jour d'avoir cédé à la tentation de voir comment ça fait quand on les écrase... Dans ce second plan qui ressemble à un cloître, se trouve aussi une balançoire et d'anciennes écuries désaffectées ; deux éléments essentiels à nos occupations d'enfant. Au troisième plan coule l'eau d'une fontaine formée de deux grands bassins, près de laquelle s'aventurent quelques poules rousses, lorsque la porte du poulailler-volière reste ouverte dans la journée. Je me souviens des dégâts causés un soir par la visite du renard. Tout était renversé, une poule assassinée sous les yeux de ses compagnes tétanisées gisait déplumée dans la paille et la poussière. Nourries au maïs et de nos restes de cuisine, les poules de Pignans, une fois le calme revenu, pondaient des œufs extraordinaires. Nous allions les chercher ma sœur et moi, non sans quelques craintes, dans l'agitation et les caquètements, les tenions encore tièdes dans la main, pressées d'en déguster le jaune couleur mandarine.

Les jours de vacances, si je me retourne en direction de la façade, je vois s'ouvrir la fenêtre du deuxième étage et Annette apparaître toute noire encore.

Quand elle nous rejoint au jardin, Cécile et moi, nous lui réclamons toujours la même chanson...

*C'était sur la tourelle
D'un vieux clocher bruni
La petite hirondelle
Était au bord du nid*

*Courage, dit sa mère
Ouvre ton aile au vent
Ouvre-la tout entière
Et t'élançe en avant*

*Mais l'hirondelle hésite
Et dit : c'est bien profond
Mon aile est trop petite
Sa maman lui répond :*

*Quand je me suis jetée
Du haut de notre toit
Le bon Dieu m'a portée
Petite comme toi*

*L'hirondelle légère
Ouvre son aile au vent
L'ouvre bien tout entière
Et s'élançe en avant*

*Elle vole, oh ! surprise !
Elle ne craint plus rien.
Tout autour de l'église,
Comme elle vole bien*

*Et sa mère est avec elle
De tout son cœur chantait
Sa chanson d'hirondelle
Au Dieu qui la portait*

« La petite hirondelle », c'est ainsi que Cécile signera ses cartes à Annette, lorsqu'elle partira dans les montagnes du nord de l'Inde, au seuil de ses quarante ans, pour recevoir les enseignements d'un guéshé et espérer l'illumination dans cette vie. Quelques mois avant son départ, je n'ai pas eu la force de perturber le travail des hirondelles lorsqu'elles ont commencé à placer les premiers amas de boue séchée contre le haut de notre façade. Nous venions d'emménager dans notre petite maison blanche et déjà nous avions des locataires... Trois nids et le gazouillis des hirondeaux allaient agrémenter notre premier été à Yens. Je passe sur les fientes et sur la toile de tente que nous ne poserons pas tout de suite. Nous les avons accueillies. Puis après nos nettoyages et entre deux voyages de dix mille kilomètres vers le continent noir, elles ont eu la générosité de revenir et de bâtir un nouveau nid sur la façade nord à côté de la porte d'entrée, où désormais nous attendons leur arrivée chaque mois d'avril. Ce sont nos migrantes, elles viennent chez nous consolider leur maison, se reproduire, nicher à l'abri des espèces concurrentes, puis repartent en septembre, peut-être au Cameroun, au Congo, au Gabon ou en Centrafrique, pour ne pas être prises au dépourvu dans nos ciels d'hiver quand les insectes se font rares. Elles, qui pèsent vingt grammes, ne résisteront pas toujours aux tempêtes en Méditerranée, ni à la traversée du Sahara. Quoi qu'il en soit de leur périple, nous ne sommes pas capables de distinguer chez celles qui reviennent les individus de l'année précédente. Nous ne pouvons saisir d'elles que l'aventure collective.

Dans mon propre aller-retour entre la Provence et la région lémanique, j'ai égaré ma voix entre deux accents, celui du midi et celui des Vaudois. Depuis je chante faux. Jean-Pierre m'avait appris quelques mots de patois provençal que je répétais d'un air

frondeur à nos visiteurs à Pignans : « *Lou soulèou mi fa canta e tu mi fas caga, pitchoune !* ». « *Peuchère* », au retour en Suisse, à Saint-Prex, il a fallu ravalier les « e » chantant, et surtout arrêter d'en ajouter dans mes dictées pour relever les mots qui avaient tendance à s'alourdir. Je n'étais plus à la maternelle, ni même au cours élémentaire, mais avais directement été enclassée en deuxième primaire. Cela me vaudra de terminer l'école obligatoire à quatorze ans ; à peine mes règles eurent-elles le temps d'arriver que je me trouvais déjà sur les bancs de l'Ecole de commerce.

De la terre au ciel, les oiseaux dans leurs incessants mouvements, font et défont les nœuds d'une invisible tapisserie.

Ils tissent pour nous l'air avec la lumière et l'obscurité. Ils inondent de leurs chants notre monde d'en bas avec les tonalités et les harmonies de celui d'en haut. Chacun va selon sa gamme, participant d'une mystique symphonie.

Écoutons les oiseaux et l'âme plus légère, prenons notre envol...

« Que ce corps qui nous illumine ou nous humilie
du berceau à la tombe soit semblable à la nature
est notre grand secours, notre ultime recours,
peut-être notre seul amour. »

(Nicolas Bouvier, *Le Hibou et la Baleine*)

Adolescence en morceaux

Age de colères et d'expansion, de spectacles, d'amitiés, de fêtes et de projets, dont nous ne retenons souvent que quelques morceaux épars, tant les traces sont diffuses, peu dessinées. D'autres bifurcations étaient encore possibles, d'autres histoires disponibles, d'autres amours prêtes à se déclarer qui nous auraient conduits ailleurs. Vraiment ?

L'adolescence commence peut-être avec le meurtre de l'innocence, celui d'un chaton à peine sevré que nous avons vu naître et baptisé Basilic. Petite boule noire à taches blanches, Basilic n'avait rien du monstre médiéval, agent du diable, mélange improbable du coq, du dragon et de la chauve-souris, capable de pétrifier ses victimes. Sa destinée fut arrachée à nos caresses par la promenade quotidienne du boxer des voisins du dessus qui le stoppa dans ses explorations, se coucha sur lui en le serrant sous son corps puissant. Le chaton effrayé parvint à s'enfuir et à se réfugier dans le sous-sol de la maison par le saut-de-loup resté ouvert. C'est là que nous l'avons récupéré sans pouvoir mesurer l'étendue des dégâts. Dans la voiture qui devait nous conduire en urgence chez le vétérinaire, nous avons installé le petit corps meurtri dans un carton sur la plage arrière, entre Cécile et moi. Il se débattait et respirait trop fort pour que nous soyons sereines. Maman était au volant. Tout à coup, du sang se mit à couler de la bouche de Basilic, il y a eu des spasmes et puis nos cris, quand l'hémorragie l'a emporté. Il a fallu faire demi-tour et c'est alors que la colère est montée contre les assassins, un couple de retraités et leur chien en liberté sur un chemin privé. A quoi Basilic, le petit roi, était-il venu nous initier ? A la violence, à l'injustice du monde, à notre impuissance ? A tout cela sans doute. Avec Basilic c'est le bestiaire de l'enfance qui se referme. Désormais, les leçons seront à puiser au contact des humains et des arts.

La colère était en famille l'attribut du père, dont les sautes d'humeur faisaient pour nous office de baromètre. En période de basse pression, personne n'aurait tenté la confrontation ou le conflit, ni même la discussion. Le dialogue était rompu et le mercure dans le baromètre ne remontait qu'après avoir touché le fond, sous l'initiative de Jean-Pierre lui-même venant quémander des signes d'affection. Ce scénario, nous le partagions ma sœur, ma mère et moi, tout en restant complices et solidaires, face à celui qui nous tyrannisait sans que nous puissions toujours comprendre pourquoi. Aujourd'hui je sais mieux les éléments du drame qui se jouait en lui, les incendies allumés en d'autres temps, les combustions spontanées dont nous recevions les scories. Les dégâts provoqués ainsi par mon père entraient en balance avec la vie confortable

qu'il nous offrait, entre maison et chalet, entre piscine et sauna, ski, tennis, danse, équitation et vacances aux Etats-Unis d'Amérique.

J'ai eu mon New-York-Miami, visité Cap Canaveral et les fusées du Kennedy Space Center, sillonné le parc national des Everglades, bronzé à Palm Beach sur les plages des *Dents de la mer*, applaudi les otaries de Sea World, cru mourir dans le Space Mountain d'Orlando et me suis émerveillée devant la planète futuriste d'Epcot Center. Du monde bipolaire des années quatre-vingt, je ne connaissais que l'Ouest et la prospérité capitaliste. Une prospérité dont ma mère avait l'intelligence de souligner la fragilité, et que je me faisais un devoir de partager avec mes camarades moins chanceux. Je n'étais pas à l'aise quand Jean-Pierre venait me chercher à l'école en Jaguar Daimler, Range Rover, Porsche ou Mercedes. Depuis que je contribue à l'entretien d'une famille de quatre enfants, j'essaie de porter un regard moins ingrat sur cette période et d'accepter, sans me sentir offensée, les désirs matériels de ces ados du divorce pour qui nous n'en faisons jamais assez, et qui rêveraient d'être véhiculés en Jaguar Daimler, Land Rover, Porsche ou Mercedes, comme ils affichent avec fierté les marques de leurs vêtements. J'ai goûté au rêve américain, pas eux. Il leur reste sur Internet les images et le son de *Dallas* et *Dynasty*.

Mais ce rêve ne me nourrissait pas autant que l'enchantement des mots découvert dans une littérature dite populaire. Je lisais *L'héritière* de Maurice Métral⁴⁰ et relevais des fragments précieux, comme on composerait des enluminures, avec de belles lettres calligraphiées et des encres de couleurs épousant les descriptions poétiques de l'auteur. Je reliais le tout avec un cordon de laine fuchsia. A la dernière page, à l'encre noire, j'ai copié :

Les arbres retenaient leurs dernières feuilles. Les couleurs taries de lumière disaient leur histoire. L'agonie s'étalait partout. Elle rongeaient le vent des prairies, les champs, dépouillait les fleurs. Une pomme oubliée sur une branche. Elle était jaune, encore vivante. Mais solitaire, blette, sans feuille pour la parer, ratatinée de vieillesse. Bientôt, elle tomberait et personne, jamais, ne saurait qu'elle fut la dernière à exister. Elle allait céder la place à l'hiver. Sans doute, une autre pomme, sur la même branche, naîtrait l'année suivante. Toute semblable, et qui, la dernière aussi, tomberait après les autres. Mais ce serait quand même une autre pomme dans une autre vie.

Peu avant ou peu après, j'adressais une lettre à Madame et Monsieur les Pasteurs de Saint-Prex, anciens missionnaires dépassés par des adolescents peu enclins à l'introspection, à la spiritualité et à l'étude. Je me souviens de mon dégoût de ces journées où la bière et les jeux retenaient davantage l'attention des catéchumènes que les questions existentielles qui me traversaient. Cependant, j'avais apprécié devoir écrire une lettre en me positionnant sur ce que représentait pour moi la fin du catéchisme, et surtout aimé choisir le verset biblique par lequel je confirmerais mon engagement dans une vie chrétienne. Je me souviens avoir écrit cette lettre avec la volonté et la détermination d'une résistante. C'était avant que je devienne une hérétique, liée à la cause des sorcières.

⁴⁰ Roman publié en 1982 aux éditions Mon village.

Saint-Prex, le 10 février 1986

Chers Madame et Monsieur M.,

Comme il nous a été demandé, je réponds par ces quelques lignes aux questions posées dans votre lettre.

- 1. Oui, je serai au culte de réception, car c'est ce culte qui clôt mon catéchisme, et c'est à ce moment que je m'engagerai, devant Dieu, à diverses choses plus ou moins importantes pour la suite de ma vie.*
- 2. La fin du catéchisme représente, pour moi, le terme des « invitations obligatoires » ; et le début d'une vie où je choisirai seule mes devoirs et obligations envers Dieu*
- 3. J'attends du culte de réception une rencontre avec Dieu, il m'entendra prononcer mon engagement. J'espère que ce culte sera un moment de joie.*
- 4. Je vois la suite de ma vie chrétienne non pas dans le recueillement et les prières, mais plutôt dans la vie pratique, je m'engagerai à venir en aide à mon prochain, car il y a tellement de personnes qui ont besoin de réconfort et de compréhension.*

J'espère avoir répondu de façon satisfaisante à vos questions.

Pour le verset biblique qui marquera cette journée, j'ai choisi, psaume 1 § 3 :

« On dirait un arbre planté près d'un cours d'eau : il produit ses fruits quand la saison est venue, et son feuillage ne perd jamais sa fraîcheur. Tout ce que fait cet homme est réussi. »

En attendant de vous revoir, je vous adresse, Madame, Monsieur, mes sentiments les meilleurs.

Fabienne Taric

J'avais quatorze ans, un immense désir d'apprendre et de comprendre, venais de gagner un sourire après les bagues et le traitement orthodontique. De l'absurde, je ne savais rien encore, si ce n'est les mots du Pasteur quand je l'avais interpellé sur la misère, les malheurs et la souffrance du monde : « Hélas, Mademoiselle, les voies du Seigneur sont impénétrables. » Cette formule, que je recevais comme une démission de sa part, me mettait en colère et avivait ma quête de ce que je pensais n'exister qu'en dehors de moi. Si j'étais condamnée à ne pouvoir pénétrer dans l'espace de Dieu, à ne saisir que partiellement le sens de ce qui arrive, j'étais loin de me douter qu'il y avait dans le silence et le vide intérieurs bien des apprentissages à recueillir. J'étais fâchée contre le Pasteur, contre la religion et bientôt déçue de ce Dieu qui, en dépit de mes attentes et du rendez-vous fixé, ne m'a pas soufflé un mot et su éviter la rencontre. Dès

lors, mes devoirs et obligations envers lui en prendront un sacré coup ! Notre relation se construira en marge des églises, où j'ai vécu d'autres colères à l'écoute de prêches stériles, incapables de rendre vivants les symboles auxquels pourtant j'étais sensible et réceptive. Combien de fois, offensée, révoltée, je suis sortie du temple en pleine cérémonie pour exprimer un désaccord dont personne n'avait cure. Dans ces occasions et dans d'autres, j'ai manqué de distance, de légèreté.

Côté révolte, j'avais découvert les chansons de Renaud ; l'univers des marins ou des loubards de banlieues, pourtant si loin de ma réalité, avait rejoint une part inconnue en moi, peut-être à cause de l'argot, de l'engagement et de la désillusion, du cynisme, de la tendresse et de la mélancolie, ou d'un mélange de tout ça. J'avais déjà un passé d'exploratrice sur les bords du Lac ou dans quelque forêt des alentours, des moments mémorables d'escalades périlleuses à travers des propriétés désertes propices à l'imagination. Nous étions trois amies à nous inventer secrètement des vies parallèles, qui exigeaient une grande vigilance, beaucoup d'humour et un langage crypté de néologismes. J'aimais la vie, *même si le temps est assassin et emporte avec lui les rires des enfants, et les mistral gagnants, et les mistral gagnants*. Sans culture encore, je lisais les livres de ma mère pour les sagas familiales, l'histoire, le romantisme, la fougue⁴¹ et le suspens⁴², dévorais les romans d'Agatha Christie pour le plaisir de l'enquête policière et la plongée dans les sombres territoires du vice.

A l'école où j'obtenais d'excellents résultats dans presque toutes les matières, j'avais pris l'habitude de tricher non seulement avec ma voisine de table, mais aussi afin d'indiquer la bonne réponse à toute la colonne qui se trouvait derrière moi. Pour l'épreuve d'allemand, nous avons transposé le tableau des déclinaisons en une série de gestes qu'il me fallait accomplir sur demande, main sur le lobe de l'oreille droite pour signaler un accord à l'accusatif, main sur le lobe de l'oreille gauche pour le datif, etc. Vingt-deux ans plus tard, à l'occasion d'un souper de classe, Monsieur L., maître principal respecté, qui allait devenir directeur, nous a rendus nos copies d'examen, le certificat de fin d'études supérieures. J'étais alors dans un entre-deux, louais seule un trois pièces près de la gare de Saint-Prex, suite à mon divorce. Je n'avais pas choisi de revenir en ce village, mais dans mes recherches d'appartement, c'est ici que le hasard m'a cueillie. Retour aux sources et heureux hasard, sans doute, puisqu'il me plaçait à un kilomètre et demi du lieu où le père séparé, dont j'étais tombée amoureuse, recevait tous les quinze jours, et la moitié des vacances, la visite de ses quatre enfants ; sur cette même route de Buchillon où, d'une extrémité à l'autre, j'avais moi-même habité et cheminé de l'enfance à l'adolescence. Avant de nous rendre nos copies, Monsieur L. nous a introduits dans la salle de classe où nous avons presque tous spontanément trouvé nos places, le corps sachant ce que nous avons oublié. Vertige de cet instant où en s'asseyant sur le temps passé, la sève de ce que nous avons été remonte avec une joie profonde, rassemble, réagence en nous la connaissance et l'espace d'un vécu. Nouveau vertige, lorsque Monsieur L. projette les photos du voyage de fin de scolarité au Tessin

⁴¹ Colleen McCullough et ses *Oiseaux se cachent pour mourir* (Belfond, 1978), adapté à la télévision en 1983 ; Régine Deforges et la trilogie consacrée au personnage de Léa Delmas : *La Bicyclette bleue* (Ramsay, 1982), *101, avenue Henri-Martin* (Ramsay, 1983), *Le Diable en rit encore* (Ramsay, 1985); Barbara Taylor Bradford et la série autour du personnage d'Emma Harte : *L'espace d'une vie* (Belfond, 1980), *Accroche-toi à ton rêve* (Belfond, 1986), *L'héritage d'Emma Harte* (Belfond, 1989).

⁴² Mary Higgins Clark, *Un cri dans la nuit* (Albin Michel, 1983) et beaucoup d'autres après.

et dans les îles Borromées. Comment avons-nous pu oublier que nous avons été ceux-là et comment est-ce possible de ressentir encore tous les émois qui restent pourtant hors champ ? Nous nous étions quittés à quatorze, quinze ou seize ans et, avec étonnement, plus tard dans la soirée, retrouvions pour les adultes de trente-six, trente-sept, trente-huit ans soit les mêmes affinités et élans du cœur, soit les mêmes retenues et méfiances. Dans la composition d'examen, redécouverte à ce moment, j'ai été surprise de lire un texte étranger et familier à la fois, telle une couche sédimentée au-dessus de laquelle sont venus d'autres mots, d'autres histoires, d'autres compréhensions. Il s'agit d'un récit imaginé à partir d'un hypothétique tremblement de terre en Valais, dont voici quelques lignes :

*Le danger est partout, il pleut des briques, des objets métalliques...
Cela dure 12 minutes, 12 minutes meurtrières, 12 minutes angoissantes,
enfin 12 minutes infiniment longues, pendant lesquelles on ne respire plus,
on perd le contrôle de nos gestes tellement la panique est grande...*

Quand j'écris ces mots en juin 1986, un autre tremblement de terre m'a déjà ébranlée dont les répliques se feront longtemps sentir. Dès la première secousse, une pluie mortifère s'était abattue sur moi en quelques minutes dans un restaurant sans charme et sans décor, au bord d'une route entre Miami et Orlando, à quelques centaines de mètres de l'hôtel où nous nous étions arrêtés pour une nuit, tous les quatre – Jean-Pierre, Maï, Cécile et moi – dans une même chambre. J'étais abassourdie par les mots que mon père décochait comme des flèches empoisonnées. Elles pénétraient ma poitrine, déchiraient, brûlaient, creusaient des failles. J'avais le cœur qui saignait dans le ventre et un garrot serré sur la gorge. Sans défense, j'étais anéantie par ses reproches, suffoquée par le silence de ma mère et de ma sœur. Jean-Pierre se trompait de cible, il souffrait de voir sa fille devenir femme et sentait qu'il allait la perdre, que la première j'allais l'abandonner, le trahir, le rejeter. Alors j'étais ingrate, égoïste, incapable d'exprimer de la reconnaissance pour tout ce qu'il faisait pour moi, etc., etc. Son émotion était vive, la croûte terrestre s'effondrait sans prévenir. Je cherchais ce qui avait pu déclencher pareille fureur ; je ne trouvais pas. Je cherchais un signe du côté de ma mère et de ma sœur, même un soutien silencieux, rien ne venait. Alors je me suis levée, personne ne m'a retenue ; j'ai quitté le restaurant et, sur la route sans trottoir – en Amérique, on ne marche pas – je suis rentrée à pied à l'*Hollyday Inn*. Entre deux séries de larmes, je me suis installée à la petite table, pris le papier à en-tête de l'hôtel, et j'ai écrit une lettre à mon père, signé ma culpabilité en lui demandant pardon, réparé le lien. Quand ils m'ont rejointe dans la chambre, j'ai fait semblant de dormir ; le lendemain c'était une affaire classée, comme mon adolescence. Je ne prendrais plus le risque de déclencher pareil séisme, trop besoin encore de cet amour paternel. Aujourd'hui, je tournerais la scène avec un juke-box déchaîné dans le décor qui jouerait *Born in the U.S.A.* Mon père serait filmé comme un vétérinaire, en contre-plongée. On entendrait tous les dialogues intérieurs mélangés jusqu'au non-sens. Ma mère et ma sœur danseraient sur la table. Je resterais hors champ, derrière l'œil miroir de la caméra et la guitare de Bruce Springsteen, puis éclaterais d'un rire sauvage. Avec Bruce, on liquiderait le patriotisme niais ! Je saurais dessiner la frontière au-delà de laquelle toute fidélité devient manque d'intégrité. Ainsi, la vie aurait été beaucoup plus rock'n'roll, mais qu'aurais-je compris alors de la souffrance de mon père et de celle du monde, si je n'avais pas consenti à les laisser entrer et travailler en moi ? Comment aurais-je appris

que l'on ne peut accueillir l'autre qu'à partir de sa propre solitude, que nos choix contribuent à nos blessures, que la liberté se conquiert à l'intérieur de soi ?

Du temps, il faut du temps pour devenir adulte, plus encore pour faire l'expérience de son humanité. En attendant, je cultivais le sens du tragique avec les violons que Jean-Jacques Goldmann faisait pleurer sur le ghetto de Varsovie⁴³ :

*Elle s'appelait Sarah elle n'avait pas huit ans
Sa vie, c'était douceur, rêves et nuages blancs
Mais d'autres gens en avaient décidé autrement*

*Elle avait tes yeux clairs et elle avait ton âge
C'était une petite fille sans histoire et très sage
Mais elle n'est pas née comme toi
Ici et maintenant*

En attendant, je me passionnais pour l'Antiquité. C'est *Sinouhé l'Egyptien* qui s'est invité à mes seize ans et ce fut une rencontre magnifique. J'avais reçu le roman de Mika Waltari⁴⁴, volumineux et exigeant pour la jeune fille que j'étais, tel un premier signe de reconnaissance pour celle qui avait le goût de l'étude, dans une famille où personne encore n'avait obtenu de baccalauréat. Avec Sinouhé, le médecin respecté qui « pèse [s]on cœur avec une plume de roseau⁴⁵ », l'aventure a commencé par la honte d'avoir tout perdu, rang social et famille, pour l'amour d'une courtisane. Et l'aventure valait le détour ! Je me souviens de son initiation parmi les embaumeurs de la Maison de la Mort ; d'un pharaon bouleversant la tradition et la religion ; des affres du pouvoir et des manigances des prêtres ; de Thèbes, de Babylone, de la Crète du Minotaure, de la guerre en Syrie déjà, de la douleur de l'exil.

Et mon cœur est las de tout ce que j'ai raconté [...] Mais je bénis le papier et je bénis le style, car ils m'ont permis de me revoir enfant dans la maison de mon père Senmout. [...] Car moi Sinouhé, je suis un homme et comme tel j'ai vécu dans chaque homme qui a existé avant moi et je vivrai dans chaque homme qui viendra après moi. Je vivrai dans les rires et les pleurs de l'homme, dans ses chagrins et ses craintes, dans sa bonté et sa méchanceté, dans sa faiblesse et sa force. Comme homme, je vivrai éternellement dans l'homme et pour cette raison, je n'ai pas besoin d'offrandes sur ma tombe ni d'immortalité pour mon nom. Voilà ce qu'a écrit Sinouhé l'Egyptien, qui vécut solitaire tous les jours de sa vie⁴⁶.

Ainsi Sinouhé vivait en moi et un jour, quand mon arbre près de son cours d'eau donnerait des fruits, je me rappellerais peut-être qu'à chaque automne tombe de vieillesse une dernière pomme, perpétuant un cycle commencé dans une autre vie.

⁴³ *Comme toi*, 1982.

⁴⁴ *Sinouhé l'Egyptien. Mémoires d'un médecin vers l'an 1350 av. J. C.*, traduit du finnois par Jean-Louis Perret, publié une première fois en français en 1947, deux ans après l'édition originale.

⁴⁵ Mika Waltari, *Sinouhé l'Egyptien*, Olivier Orban, 1977, p. 10.

⁴⁶ *Idem*, pp. 635-636.

En attendant, j'écoutais en boucle les *Quatre saisons*. Les concertos pour violon de Vivaldi devaient être la première pierre de la culture musicale que je voulais me construire. Mais ici ma volonté n'y pouvait rien, sans oreille musicale, il m'aurait fallu user chaque enregistrement jusqu'au dernier sillon, comme j'ai usé ces *quatre saisons* d'hiver en été. De toute façon on était passé au disque compact ! J'avais commencé l'Ecole de commerce à Lausanne et préparais la maturité. Je courais walkman sur les oreilles avec Guillaume Apollinaire, parce que la poésie m'était plus accessible, j'enjambais d'imaginaires ponts Mirabeau où coule la Seine, mais je n'avais pas encore d'amours à me souvenir... J'aimais les cours de philosophie et de français. Grâce à Monsieur H., qui avait été précepteur des enfants de Charlie Chaplin, j'ai lu François Villon, Ronsard, Baudelaire, Montaigne, Descartes, Pascal, Montesquieu, Marivaux, Musset, Stendhal, Flaubert, Ionesco, Duras (une femme quand même !), peut-être d'autres, Sartre en tous cas.

Début juillet 1990. Entre les examens et les promotions, une enveloppe orange, format A5, est arrivée à la maison, La Capilla, 1162 St-Prex. Monsieur H. y avait glissé, avec un petit mot d'accompagnement, une copie de ma dissertation d'examen du 8 juin. Elle porte sur le thème du double dans le récit autobiographique que Jean-Paul Sartre consacre, en 64, à son enfance et à la naissance de sa vocation d'écrivain ; la conclusion tient en deux phrases :

L'homme souffre donc d'être, à l'intérieur de lui-même, autre que lui-même. Et aussi longtemps qu'il prétend être quoi que ce soit, il se trouve dans l'obligation de se jouer lui-même.

Après Sinouhé, je me sentais des affinités avec Jean-Paul, qui disait si bien l'aliénation et l'imposture. Alors, avec l'autorisation implicite de Monsieur H. qui avait aimé ma dissertation, je m'en irai promener mon double non pas en poursuivant de Hautes Etudes Commerciales, mais dans les auditoriums et les salles de séminaire de la faculté des Lettres.

D'autres événements et rites de passage s'étaient précipités durant ce printemps 90. Dans les miroirs des salles d'entraînement, mon corps apprenait la légèreté, la souplesse, la féminité et la bagarre. Et quand il a dansé *West Side Story* sur la scène du Théâtre de Beausobre⁴⁷, il y avait dans le public un amant pour le regarder.

Mais, l'automne précédent, un mur était tombé à Berlin.

Les premières fissures dans les affaires de Jean-Pierre sont contemporaines de cette chute. Entre mes dix-huit et vingt ans⁴⁸, j'ai connu les visites des huissiers à qui nous brandissions des listes de meubles et biens insaisissables, parce qu'ils nous appartenaient à ma sœur et à moi. Faible stratagème devant le rouleau compresseur de la crise immobilière et la faillite qui s'en suivit. Mais ce drame est resté celui des parents, il m'a permis de larguer les amarres plus vite et moins douloureusement. Néanmoins, La Capilla entrera dans le registre des lieux interdits, des maisons perdues. Nous n'emprunterons plus le chemin de Senaugin qui, en quittant la route de Buchillon

⁴⁷ C'était à Morges, les 8 et 9 juin 1990. Musique de Léonard Bernstein, chorégraphie de Nathalie Bretholz.

⁴⁸ J'ai eu vingt ans le 8 octobre 1991.

descend vers le Lac ; le chemin où Basilic avait souffert sous le poids d'un boxer. La famille orpheline devra s'inventer de nouveaux ancrages. De toute façon, les maisons même excavées n'ont pas de racines. Entre elles et la terre, on a coulé une dalle de béton armé.

Grandir, s'incarner c'est d'abord s'alourdir pour partager avec les autres le poids du monde, ne pas risquer de décrocher à la première tempête.

Il m'a fallu plus de temps pour apprendre la légèreté.

Puisque la souffrance existe, puisqu'elle est inévitable, puisque la vie est tragique et le monde enragé, comment oser la légèreté ?

Avec dérision, avec grâce et humilité, avec l'espérance des initiés si la foi nous porte. S'alléger pour que la vie soit supportable. Parce que si peu de choses dépendent de notre volonté. Parce que rire ensemble nous guérit de mille solitudes et nous permet de concevoir ce monde comme le théâtre d'ombres qu'il n'a jamais cessé d'être. Parce qu'il faut bien comme l'araignée tisser sa toile et apprendre à voler, sans ailes, dans les colonnes d'air.

« Il n'y a pas d'amours stériles.
Toutes les précautions n'y font rien.
Quand je te quitte, j'ai au fond de moi ma douleur,
comme une espèce d'horrible enfant. »

(Marguerite Yourcenar)

D'un couple à l'autre

L'amant qui me verra danser se levait tous les matins à 4h pour aller livrer des petits pains avant le début des cours. Un jour, il m'a raccompagnée de Lausanne à Saint-Prex, au volant d'une Ford escort rouge qu'il était fier de conduire parce qu'il s'en donnait les moyens. Ce premier trajet en toute amitié sur le siège du passager a été interrompu par un arrêt peu romantique au garage, afin de laver les vitres du carrosse et de faire le plein. Alexandre prenait soin de ses affaires, cela me convenait. Fan de Michel Berger, il me fera bientôt une déclaration, très raisonnable, que nous mettrons trois jours à transformer en un baiser. Sur les mezzanines de nos chambres respectives, nous nous sommes aimés simplement, curieux l'un de l'autre et de ce que nous devenions ensemble.

Nous avons vu les baleines remonter le Saint-Laurent, les chutes du Niagara côté canadien et côté américain. J'ai eu vingt ans en Crète, après avoir passé par Athènes, de l'Acropole à la Plaka. J'ai longtemps eu sur mon bureau une photo encadrée de lui dans les grottes troglodytes de Matala. En dehors des périodes de vacances, l'amour à cette époque avait l'odeur du néoprène. Alexandre allait devenir moniteur de plongée sous-marine et, le moment venu, m'initierait à ce monde sans paroles où l'on s'abîme deux par deux, en communiquant par quelques signes, où l'on apprend à respirer pour se tenir en équilibre entre la surface et les grandes profondeurs, comme un goéland lesté de plomb. Il me reste le carnet de nos plongées (1994-2006) dans les Caraïbes, en Lac et en rivière, en Méditerranée, sur la Grande barrière de corail, en Mer Rouge ; un répertoire de tombants rocheux, d'épaves, de falaises et de grottes, de récifs et de coraux, de posidonies dans les courants, de gorgones et d'anémones, d'une faune colorée ou fantasque, majestueuse ou grégaire, rencontrée de jour ou de nuit à la lumière de nos lampes. J'ai eu le privilège de partager quelques minutes l'intimité des dauphins sauvages à Shab El Erg, j'en garde une sensation de puissance et de joie difficile à décrire.

Avant d'apprendre à décompresser de nos aventures subaquatiques, j'avais quitté père et mère pour m'installer dans un deux pièces avec Alexandre qui reprenait vaillamment tous ces rôles ; j'avais trouvé un travail à mi-temps pour financer mes études et contribuer au reste. Sa famille à lui, divorcée, m'offrait des figures de belles-mères, qui, plus tard, me serviront de guide. Quelle ironie ! Rétrospectivement, on s'aperçoit que la vie, sans en avoir l'air, place des petits cailloux blancs sur nos chemins, nous préparant d'une étrange façon à ce que nous aurons à vivre.

Jeune couple, nous parlions beaucoup, nos familles fournissaient de nombreuses occasions de dissenter, de juger et d'ajuster les valeurs sur lesquelles nous voulions construire notre relation. Nous débordions de volonté, d'idéal, et pensions par là travailler à notre émancipation, sans voir combien nos blessures d'enfance agissaient dans nos attachements. Nous vivions dans mon univers émotionnel, sur lequel il plaquait sa cohérence, et fabriquions, à notre insu, le nœud gordien de notre histoire, qu'un jour il trancherait, tous liens rompus.

Je confondais le dedans et le dehors, comme en plongée, dans les eaux troubles, lorsqu'on ne sait plus où se trouve le haut et le bas. La frontière entre moi et les autres était mal définie ; ça se voyait sur ma peau : par petites pressions le masque que j'aurais voulu présenter aux regards extérieurs se fissurait. Je passais un temps déraisonnable à me nettoyer le visage de toutes sortes d'imperfections. Plus le masque se fissurait, plus je me sentais coupable d'y œuvrer avec compulsion. Quant au reflet que me renvoyait le miroir, usé par mon visage, il me faisait honte. Je n'avais pas trouvé d'autres exutoires, ma sensibilité me jouait des tours et Alexandre était entré dans le jeu, croyant que lui revenait la mission du sauveur. Nous nous fatiguions, consultations, mais faisons des projets... de mariage.

Pour ce mariage, nous avons souhaité inventer notre propre cérémonie, en marge de la petite réunion devant l'officier d'état civil. Alexandre ne voulait pas tricher avec une religion à laquelle il ne se sentait pas appartenir ; et puisque je n'espérais plus que Dieu me parle dans une église, je n'ai pas insisté. Si bien que pour l'oncle Eugène, il ne pouvait y avoir à cette originalité qu'une seule raison : mon « fiancé » était juif. Je n'ai pas su ce que cela représentait pour lui « être juif », mais soupçonnais des idées peu glorieuses. Il en parlait à demi-mot comme d'une maladie honteuse, alors nous n'avons pas démenti. Nous voulions échapper au poids des traditions, aux paroles creuses, nous voulions une fête qui nous ressemblerait, payée avec nos économies. L'année précédente nous avions sillonné et la Bretagne et l'Australie, terres des confins ouvertes sur les océans ; plus besoin d'un voyage de noces. Notre couple avait sept ans, le temps de la passion était échu. Les fondements de notre histoire reposaient sur quelque chose de plus mesuré et obscur à la fois, avec de l'amour bien sûr, mais il y a tellement de façon d'aimer... Depuis longtemps nos parents ne se mêlaient plus de nos choix. Ils n'auraient pas leur mot à dire, nous les privions de la marche nuptiale et d'une entrée remarquée dans un temple fleuri. Cependant nous n'avons pas pu éviter C.-F. Ramuz, en préambule dans le livret de famille :

*Viens te mettre à côté de moi sur le banc devant la maison, femme,
c'est bien ton droit ; il va y avoir quarante ans qu'on est ensemble...*

C'était en novembre 1997, 50 ans après la mort de Ramuz, et j'avais jugé nécessaire d'ouvrir le dialogue, en recopiant à la dernière page du livret, intitulée « Chronique de famille. Partie non officielle », l'extrait du *Prophète* où Khalil Gibran parle du mariage. Le texte du poète libanais fait plus de place à la femme, bien qu'il soit antérieur à la vision mythique du Vaudois ; il se termine par ces mots :

Et tenez-vous ensemble, mais pas trop proches non plus :

Car les piliers du temple s'érigent à distance,

*Et le chêne et le cyprès ne croissent pas dans l'ombre l'un de l'autre*⁴⁹.

Est-ce parce que nous n'avons pas su croître ailleurs que dans l'ombre de ma souffrance que les pages du livret sont restées vides ? Aucun nom ni prénom d'enfant. Plus de place pour une quelconque chronique familiale. Par contre, dans les appartements que nous avons habités après notre mariage, il y avait toujours une petite chambre en attente de transformation. Une petite chambre vide. J'avais préféré disposer mon bureau dans notre chambre à coucher pour ne pas prendre la place de l'enfant qui viendrait.

Ecrire pour piéger l'infinie tristesse.

Ecrire pour habiter le silence de l'être, pour dessiner le futur avec une encre légère, pour ouvrir une voie en soi.

Ecrire pour remplir ce vide de toi.

Ecrire juste pour ça. Vivre juste comme ça, sans savoir pourquoi tu n'es pas là.

Depuis que les serrures sont grippées, je laisse les portes de la voiture ouvertes. En glissant mon sac dans le coffre cet après-midi, j'ai vu quelqu'un « à la place du mort ».

Des boucles noires cascadaient sur le col rouge de sa veste.

C'était l'enfant que tu n'as pas pu me donner, que je n'ai pas pu porter quand dans mon ventre, chaque mois, se creusait une nouvelle tombe pour agrandir le cimetière des anges.

Il gît dans une éternité entre toi et moi séparés : aujourd'hui sur le siège du passager.

⁴⁹ Khalil Gibran, *Le Prophète*, Casterman, 1956 (39^e édition), pp. 17-18 ; l'édition originale en anglais date de 1923.

Après les contrôles d'usage, aucune explication médicale n'a été posée sur notre infertilité. Nous avons choisi de nous en remettre à la vie, sans mesurer le poids de cette incertitude sur nos cœurs immatures. Pour ma part, je transformais notre difficulté en une quête personnelle, entreprenais des démarches alternatives et, à travers les obstacles physiques et émotionnels rencontrés, m'ouvrais à une spiritualité plus vaste qui passait par Jung, le bouddhisme et le chamanisme. Cette quête m'a parfois conduite vers des guérisseuses qui ressemblaient aux sorcières dont parallèlement j'exhumais la mémoire. Jamais Alexandre ne m'a partagé sa souffrance, son impuissance insupportable les jours de sang. Je me débattais avec mes cycles, descendais et remontais toujours la même pente. J'avais terminé ma licence ès Lettres, publié un livre, donné des cours du soir et des conférences, suivi une formation postgrade, proposé des visites guidées, travaillé comme historienne, mais j'attendais d'être choisie parmi les femmes pour être la mère de cet enfant-là. J'attendais. Tous mes projets étaient mesurés à l'aune d'une grossesse, il fallait pouvoir tout arrêter dans les neuf mois pour ne pas manquer L'Événement. Et puis, un jour, j'ai pris un risque plus grand, entamé une formation pédagogique et commencé à enseigner. J'ai aimé passionnément ce métier. Dorénavant j'avais des élèves à accompagner. Ils ne remplaçaient pas cet enfant-là, mais ils creusaient entre Alexandre et moi des distances nouvelles. Plus je m'épanouissais, plus il lui était difficile de me rejoindre. Il y a eu encore quelques voyages et parfois de belles plongées. Il y a eu un malentendu, un rendez-vous de famille manqué qui, peut-être, marque les prémises de la catastrophe à venir.

Juin 2005. Jean-Pierre et Maï fêtent au restaurant leur 35^e anniversaire de mariage. Alexandre, engagé le week-end dans la formation de nouveaux plongeurs, ne pourra participer au dîner. Mais cela n'est pas clair pour mon père qui se sent heurté par mon arrivée seule au rendez-vous. Son attitude dépasse mon entendement, je n'ai pas alors tous les éléments pour saisir les dessous de l'affaire. Ça viendra. Chef de table, il dirige les discussions et place à mon intention des piques de ressentiment, parle des petits-enfants dont il est privé, d'une fille aînée qui n'a pas rempli sa mission ; la cadette voyage depuis plus de deux ans et pour quelque temps encore. Ma douleur est vive, je ne peux répondre sans provoquer un scandale, personne ne réagit, ne vient à mon secours, alors je prends congé avant même le service du premier plat. Sur le parking, Jean-Pierre me rejoint en criant. Il menace et me retient par le bras :

– Si tu t'en vas, tu n'es plus ma fille !

Je le toise, tente de désamorcer sa violence, n'y parviens pas, lui dis que j'ai besoin de prendre l'air, de réfléchir quelques instants. Me réfugie dans la voiture, pèse le pour et le contre, ne démarre pas, décide de revenir tenir ma place dignement et de m'en aller au dessert. Ainsi, il ne pourrait utiliser mon départ pour me culpabiliser davantage. Or c'est lui qui va partir deux semaines plus tard, juste avant le lever du jour, quittant ma mère, ses filles et ses amis, sans un mot, afin de rejoindre une maîtresse, maman d'un jeune garçon. Tout était donc faux dans ce 35^e anniversaire de mariage, et j'ai été choisie pour en supporter la dissonance. Le bruit d'une armoire qui grince à quatre heures du matin et au réveil des placards vides, me dit Maï en état de choc. Il y a trois ou quatre ans, nous lisions tous les trois la première lettre d'Anna sous l'acacia. J'ai écarté les bras : l'un pour soutenir Maï ; l'autre pour écrire à Jean-Pierre une carte, qui ouvrirait un espace dans le silence, au-delà de l'abandon, où nous pourrions un jour entrer en relation.

Je sais qu'il faut beaucoup de courage et de force pour accueillir les souffrances qui sont les tiennes.

Je ne veux pas te demander l'impossible. Sache simplement que je suis là, que je serai toujours là pour toi et que tu me ferais le plus merveilleux des cadeaux en acceptant de partager avec moi la vie belle et cruelle qui te travaille de l'intérieur.

Douze ans plus tard, à la faveur d'une visite à mon père, j'ai redécouvert cette carte, dont les deux derniers paragraphes me rappellent combien le présent entretient des liens étroits avec ce que l'on a semé derrière soi. Jean-Pierre conservait précieusement ma carte dans une fourre plastique avec les deux lettres d'Anna. Ce jour-là, le printemps était à la porte, je suis montée dans le petit village de montagne où les pentes dégelaient sous les attaques du soleil. Jean-Pierre m'attendait solitaire et rayonnant, malgré les douleurs articulaires qui lui déforment les mains et les pieds. Nous nous sommes installés au salon et j'ai recueilli son récit d'enfance, d'adolescence, jusqu'à son engagement anticipé dans l'armée française et quelques échappées dans la vie d'après. Nous avons laissé pour le prochain rendez-vous la traversée à bord du *Ville d'Oran*, la guerre d'Algérie et les trois ans de cauchemars qui lui ont succédé. Je l'ai rassuré sur ce que je pouvais entendre, parce que je sais déjà les exactions, les corps mutilés ; j'ai lu les historiens, des témoignages, visionné des films. Cependant, je me prépare demain à l'épreuve d'y reconnaître ma part d'héritage.

Entre 2005 et 2007, j'étais en vacance de ce père disparu avec l'aube d'un matin d'été ; ses seuls signes de vie venaient laconiques les jours d'anniversaire. Et comme si du couple parental à celui que je formais avec Alexandre s'étaient tissées d'inévitables correspondances, le départ de l'époux se préparait aussi. Je faisais des rêves ; y cherchais en vain l'annonce d'une maternité et ne savais que faire des coulées de boue et des tsunamis que j'évitais de justesse dans mon sommeil. Tous les matins, Alexandre me disait au revoir à la fenêtre de la petite chambre vide, des « je t'aime » et des baisers. Je surveillais mon cycle et m'en allais une fois par mois chez une « sorcière » stimuler mon ovulation par quelques touchers énergétiques, complétés de potions dont j'ai oublié la composition. J'étais sur le point de partir en Provence chez mon amie Mary Anna, écrivaine, avec une bande de cinq élèves. Nous voulions profiter du congé de l'Ascension pour terminer le manuscrit de *Pièce à conviction* : un roman épistolaire avec une intrigue policière et une histoire de trahison⁵⁰. Je m'entends encore, au cours d'un repas, dire à mes élèves que j'avais exactement leur âge, à deux mois du Bac, quand j'avais entamé une relation avec celui qui, dix-sept ans plus tard était encore mon mari. Au retour, quand Alexandre est venu me chercher à la gare, quelque chose dans son attitude avait changé ; c'était à peine perceptible, tant il faisait des efforts. Une pointe d'agacement sans cause apparente, un manque de curiosité pour l'expérience que je venais de vivre. Lui serait bien resté au club de plongée, d'où mon retour l'avait arraché.

⁵⁰ Le livre existe grâce au soutien du Gymnase de Morges et de sa directrice ; les auteurs sont : Loïc Haldimann, Sophie Huber, Loïc Tribolet, Sandrine Théodore, Michaël Jeanmonod. Pour plus de détails sur cette aventure, cf. Fabienne Taric, « Un roman dans la classe », in *Educateur*, 6, 2008, pp. 16-17.

Les paroles que l'autre reçoit comme un poignard... l'amour se fige, les amants entrent en hiver, patinent sur la glace qui s'est étendue entre eux, n'arrivent plus à se rejoindre.

Quand je pense à la rupture, à la séparation, je ne sais même plus celle que j'ai été, le rôle que j'ai joué : même ce qu'il y avait de noble dans mes choix a été sali ensuite par tout ce qu'il faut mettre de volonté pour désaimer, se détacher... On finit par croire que l'on n'a jamais vraiment aimé, ou que l'on a mal aimé.

La rupture est un immense mensonge auquel il faut bien apprendre à croire ; il n'y a rien de plus odieux que de liquider un amour... On n'y trouve plus que de la médiocrité.

Entre deux invitations et trajets en voiture, les paroles déchantent sous l'effet de mes questions. Je cherche à mettre en lumière ce que je pressens dans l'étrangeté de celui qui pourtant continue à me dire au revoir le matin de la même manière, mais qui transpire désormais autre chose, sans encore pouvoir l'assumer. Je vais l'aider, l'accoucher de sa trahison jusqu'à ce qu'il se sente le droit de m'être infidèle. Il a d'abord été question d'une troublante complicité avec une élève de plongée... J'ai vite compris, mais devais prendre la mesure de la situation, la mesure de mon drame.

Je t'écris ce matin à l'aube naissante parce qu'il ne m'est plus possible de te parler désormais.

J'ai détesté les personnes que nous avons été cette nuit. [...]

Je ne reviendrai pas sur l'entre nous, sur mon élan vers toi, sur l'expression des affects dont les cordes me serrent de la gorge aux tripes. Inutile. Ce serait chantage, illusion de pouvoir aider l'autre en sauvant sa peau.

Dans ces jours de 2007, entre Ascension et Pentecôte, j'ai développé les perceptions de l'animal traqué, je savais quand Alexandre me mentait. Pour la première fois, j'ai ressenti sa souffrance, son épuisement dans l'attente de cet enfant que je désirais tant. J'étais en train de tout perdre à cause de ce désir, en venait à me demander si j'avais su aimer cet homme qui m'avait tant donné. Cela faisait quelques mois que nos rôles tendaient à s'inverser : il avait dû soigner une mycose cutanée ; il ne s'épanouissait plus dans son travail, je lui proposais d'augmenter mon taux d'activité pour qu'il puisse

souffler, envisager une activité indépendante ; il avait préféré que je travaille moins pour être davantage disponible à nos loisirs. Je me sentais privée de tout ce que j'aurais aimé pouvoir lui donner, car cela a très vite paru évident : il ne pouvait plus rien recevoir de moi, si ce n'est la liberté de me tromper. Je la lui ai donnée. Dès lors, plus question de laver son linge ni de partager son lit. Il irait chez sa mère, ou ailleurs, le temps que je trouve un appartement.

Je flottais comme s'il fallait me distancer de ce corps rejeté, déserté, trahi. Durant un mois, je n'ai plus fait de courses. Il y avait dans mes placards et au congélateur largement de quoi survivre. J'ai épuisé toutes ces réserves dans un grand désordre, rien n'avait de saveur. Je mangeais la nuit au milieu des insomnies quand l'angoisse éteignait la veilleuse. Dans les salles de cours, je faisais l'expérience de ma résistance ; une partie de moi fonctionnait normalement. En salle des maîtres, je puisais auprès de collègues bienveillants une autre image de moi-même, presque une héroïne, alors que je n'avais plus aucune prise sur celle que le compagnon figeait dorénavant dans la glace. La vie m'éprouvait. Si j'adhérais à l'initiation proposée, je n'évitais pas les crises de panique. Je m'appliquais une discipline mentale stricte pour ne pas céder à la jalousie ou aux raisonnements stériles, pratiquais la méditation de façon instinctive. Petit à petit, le corps revenait, traversé par une pulsion de vie, mais alors venait aussi la nécessité d'en arracher la part de l'autre, de séparer ce qui, au cœur de soi, avait fusionné.

Sur la table de la salle à manger où j'ai évalué mes premières dissertations d'examen, j'avais disposé deux cartes pour me donner du courage. Un collègue les avait déposées dans mon casier à quelques jours de distance. A chaque fois, il avait ajouté à ses mots un poème de Georges Haldas⁵¹. Je me suis accrochée à ce dyptique comme à une prière.

ANTI-NARCISSE

*Je tremble
En regardant cette eau
qui me rend ton visage
Et je tremble devant
un désir où se mêlent
et le ciel et la terre
Ce peu que sont nos mains
d'aujourd'hui et d'hier
Ce peu que nous avons
à vivre sur la terre
Mais ce peu, qui est tout,
c'est tout ce que je peux
pour vous dit la lumière
Portez-moi dans vos yeux
L'eau sera plus profonde
et le blé plus heureux*

LE CHEMIN

*Tout paraît sans recours
Tout meurt tout se poursuit
La solitude pleure
Mais l'arbre vit
Et la graine en silence
se nourrit sans savoir
qu'elle est pour nous semence
Aveugle et sans espoir
elle vit son chemin
qui n'est que de croissance
Et n'a pas de projet
Rêve obscur qui se pense
Ne sachant même pas qu'elle est toute espérance
Puissé-je en mon désert
être graine et connaître
ce même amour sans voix
Et cette voie sans pas*

⁵¹ Tiré du recueil *Un grain de blé dans l'eau profonde*, L'Age d'Homme, 1982, p. 20 et p. 42.

Ainsi, André est entré dans ma vie.

Quelques années plus tard, par lui, la vie creusa en moi une espèce de promesse et puis s'arrêta à une certaine heure, un certain jour. Je n'ai rien senti, rien su. Des semaines encore j'ai couvé un embryon qui avait renoncé au grand voyage ou en avait choisi un autre...

Si tu ne t'occupes pas de ton chagrin, il deviendra ton unique paysage. Les fleurs courberont la tête avant même d'avoir fleuri, les sources seront tarées. Il te restera le désert et la brûlure de mille soleils pour t'immoler toute entière.

Ta fatigue chaque jour dit ton courage et ta folie de vouloir faire avec l'absurde absence. Si tu te résignes après tant de combats, la plus grande de tes joies n'aura été qu'une illusion de bonheur, une mauvaise plaisanterie !

Alors tu te décides à chercher les mots qui réveilleront ton âme. Tu la vois comme ces oiseaux piégés par la marée noire, asphyxiés, les ailes collées dans le dos. Tu lui promets des soins mais tu te demandes si elle saura de nouveau voler, dans un mois, dans un an, dans dix ans. Et puis tu te rappelles une histoire que tu avais inventée...

Sur un éperon rocheux d'une hauteur vertigineuse se tenait une famille d'âmes. Leurs discussions étaient si passionnées que leurs paroles condensées avaient formé une sorte de nuage au-dessus du rocher. Parce que c'étaient des paroles vivantes, elles ne pouvaient longtemps rester contenues dans le nuage et celui-ci se trouva d'ailleurs bien soulagé lorsqu'elles se mirent à pleuvoir en direction de la terre. Sans que les âmes ne s'en soient aperçu, de cette pluie était en train de naître une frémissante cascade aux couleurs et formes d'un arc-en-ciel. La cascade elle-même engendrait des rivières et des fleuves comme des serpents. Ces derniers se croisaient, se séparaient et se perdaient de vue parfois sur de très vastes distances, avant de s'emmêler à nouveau. Quand les vifs serpents eurent fini leur ouvrage, un océan était apparu.

Il y eut alors un énorme grondement de tonnerre et un éclair déchira le ciel autour des âmes. Elles réalisèrent brusquement ce qui s'était passé. Il était trop tard pour reprendre leurs paroles et désormais impossible de résorber

pareil déluge. Quelque chose à l'intérieur d'elles-mêmes avaient changé aussi. Elles ne se sentaient plus tout à fait à l'aise sur leur rocher. Un désir neuf montait en elles jusqu'à les submerger : il leur fallait aller voir, entendre, sentir, toucher, goûter la vie d'en bas. Ainsi, elles se décidèrent au voyage.

Au moment de partir, certaines renoncèrent ; par peur, par prudence, ou peut-être par réalisme et en conscience, car le voyage s'avérait fort périlleux. D'autres s'en allèrent avec un lourd bagage ; elles avaient mesuré tous les risques que comportait une telle aventure et pensaient s'en prémunir en emportant quelques parades. D'autres encore prirent le départ dans une grande excitation sans s'être préparées, sans avoir même envisagé les défis qui les attendaient. Les dernières pressentaient l'ampleur de la tâche à accomplir ; elles savaient qu'on chemine mieux si l'on n'est pas encombré ; elles choisirent donc de s'élancer libres, le cœur ouvert et confiant.

Aucune des âmes qui se jetèrent à l'eau n'avait imaginé ou ne s'était souvenue que la vie d'en bas était si difficile, éprouvante, douloureuse. Serait-ce le désir qui avait suscité l'oubli, effacé le doute ? Qu'avaient-elles désiré au juste ? Même si tout devint confus dans les remous de la vie, la plupart des âmes purent néanmoins se nourrir de ce désir premier pour continuer à avancer. Une seule fut victime de la tiédeur de son élan à l'heure du départ et, quand arriva le jour de nager à contre courant, elle n'eut pas la force de surmonter l'épreuve. Toutes firent l'expérience de la souffrance à leur façon unique et il fut extrêmement triste d'en voir beaucoup se briser, se recroqueviller et puis se contenter d'une moitié, d'un tiers, d'un quart voire de quelques miettes de vie. En revanche, celles qui surent transformer cette souffrance grandirent et eurent l'occasion de manifester sur terre un peu de leur vraie nature. Elles en éprouvèrent de grands bonheurs et leur vie s'intensifia à la manière d'une œuvre d'art. Au terme du voyage, lorsqu'elles se fondirent dans les profondeurs de l'océan, leurs yeux brillaient d'un éclat très particulier. Je crois qu'elles avaient appris à aimer.

Ecrire c'est aussi jouer avec le temps, se donner rendez-vous plus tard quand les mots, comme les vieilles histoires, auront fini de déplier leurs passages secrets.

« On dirait un arbre planté près d'un cours d'eau.
Il produit ses fruits quand la saison est venue
et son feuillage ne perd jamais sa fraîcheur.
Tout ce que fait cet homme est réussi. »

(Psaume 1, 3)

Une drôle de famille

J'ai eu une deuxième fois dix-huit ans. La femme que j'étais venait de perdre tous ses repères. Elle était devenue adulte dans un couple qui maintenant découplait. Qui était-elle ? Qu'est-ce qui en elle appartenait à l'autre et mourrait avec la fin de leur relation ? Qu'est-ce qui relevait de son identité propre ? Qu'est-ce qui, au contraire, était appelé à naître, à se développer ? Comment ferait-elle pour avancer entre les failles profondes de son histoire ? Elle a renoncé à son passé, à des lieux, à des amitiés parfois ; vécu en rêves la lente digestion de la cassure. Des années durant, elle a été amnésique des bons souvenirs, ces pièges à regrets.

Je me souviens d'un combat entre le cœur et la raison ; d'un corps avide de sensations, animé d'une sagesse inconnue. Je pensais devoir rester seule pour apprendre à me connaître, me défaire de mes obsessions, goûter à ma force et à mes possibilités, définir mes limites, me donner la chance de porter des fruits. Cependant, disait mon cœur divorcé : « on ne marchand pas avec la vie; on n'exige pas d'elle qu'elle réalise nos désirs sans se mettre en grands dangers ; ce n'est qu'en renonçant à ce qui nous aveugle, que nous pouvons enfin recevoir les présents par lesquels la vie nous rejoint ; des cadeaux que l'on n'a pas attendus. »

Or, les mots, les gestes, la sensibilité et le regard d'André étaient autant d'offrandes jetées à mes pieds sur un chemin dépeuplé. Mais André se débattait lui-même dans un divorce avec quatre enfants à charge. Mon cœur dépassait-il les bornes, cherchait-il une rédemption dans le sacrifice ? Je ne l'excluais pas et m'en méfiais ; pourtant, quelque chose de plus fort me poussait vers cet homme : l'intuition que, par lui, ma vie pourrait s'élargir et mon âme croître en humanité. Je n'imaginai pas alors les routes et déroutés de cette croissance, la rencontre inévitable et fructueuse avec l'ombre.

Même si on ne peut demander à un amant de remonter le temps, j'avais l'impression de rattraper le temps perdu, arrivais aux fêtes accompagnée d'une smala généreuse. Etre belle-mère fut à ce stade une victoire, celle d'avoir séduit un père qui avait eu le temps de la solitude malheureuse. Il me regardait comme on regarde une belle femme ; s'apprêtait à confier ses enfants à ma douce présence. J'inventais, à travers eux tous, la femme que j'aurais pu être. J'allais bientôt vivre aussi toutes les désillusions de la vie de famille ; sans Aline, Paul, Samuel et Nathan, je serais peut-être morte en croyant que l'on s'épanouit devant le tambour de la machine à laver, en regardant tourner les t-shirts et les pulls à capuche.

Il est certain qu'André et moi réparions ensemble les tissus délabrés de nos histoires précédentes. Nous le savions et vivions, d'abord, à une certaine distance l'un de l'autre, pour éviter que les fils ne s'emmêlent entre les coutures. Des nœuds ont été coupés quelques fois. J'avais besoin d'aimer un homme sans l'instrumentaliser, ne voulais pas revivre l'enfer de mes dix dernières années. Le fait qu'André ait choisi la vasectomie, après la naissance de Nathan, était à la fois un drame et une libération. Néanmoins, la décision qu'il a prise très vite, et pleinement assumée par la suite, de subir les opérations nécessaires à une éventuelle procréation, a été déterminante : pour la solidité de notre couple ; face à la culpabilité qui pouvait être la sienne de m'avoir séduite sans pouvoir me rendre heureuse ; pour moi qui, malgré beaucoup d'efforts, n'aurais pu réprimer durablement le désir de maternité. Ma féminité s'était certes construite en creux, sur la base de ce manque, et mes apprentissages en valaient d'autres, mais il était trop tôt pour renvoyer le corps à la ménopause qui viendrait.

Cette fois, je me trouvais face à une difficulté concrète de procréer, et celle-ci venait de l'autre. Dans ces conditions, et parce que je pouvais compter sur le soutien et l'implication sans faille d'un compagnon d'infortune, il m'a été possible émotionnellement de tenter l'expérience d'une assistance médicale. De l'automne 2008 à l'été 2010, nous avons vaillamment suivi et subi le programme de traitement par FIVETE, tout en travaillant chacun à plein temps et en assumant la vie de famille.

Stimulation ovarienne par protocole « antagoniste »

Souvenirs de deux automnes, où tous les soirs à la même heure, durant la première moitié de mon cycle, nous déballons notre petit matériel pour procéder aux injections sous-cutanées de *Gonal*. Je soulève pull ou chemise, désinfecte la peau, forme un pli entre les chairs, au bas du ventre. André me fait son numéro de fléchettes, pique au centre du pli de façon énergique, veille à l'écoulement du liquide et retire l'aiguille. Je repasse le coton pour désinfecter. Fin de l'opération qui va me permettre de produire en un seul mois les ovules de toute une année. Au 6^e jour, nous avons rendez-vous avec le médecin pour une échographie vaginale. Il s'agit de repérer le nombre de follicules, petites poches remplies d'eau où baignent les ovocytes à naître, de mesurer leur diamètre, déterminer leur degré de maturité ; en bref, se faire une idée, sur un écran, de la récolte à venir. Je me dis que mon corps devient intéressant par en-dedans, il produit ce qu'on lui demande, donne satisfaction. Nous rentrons poursuivre notre rituel de fléchettes jusqu'au moment de l'ovulation.

Blocage de l'ovulation

Les ovocytes sont arrivés à terme. Comme il est prévu d'aller les chercher plutôt que de laisser l'ovaire les expulser, nous devons bloquer leur libération, leur éviter le voyage hasardeux par les trompes de Fallope, puisque la rencontre est d'ores et déjà organisée sous l'œil du biologiste. A l'heure précise communiquée par une assistante, nous opérons donc une ultime injection sous-cutanée de *Pregnyl 10'000*. Et mon corps retient la ponte pendant trente-six heures.

Ponction

J'entre à la Clinique Cécil par la petite porte, celle des ponctionnées sous anesthésie générale. Elles ont payé d'avance leur intervention et ne restent que quelques heures, à peine le temps de sortir du brouillard et de recevoir la visite du biologiste. Suspendues à ses lèvres, elles ont hâte de savoir l'état de la ponte. Le prélèvement du contenu de chaque follicule a eu lieu par voie vaginale, sous contrôle échographique, à l'aide d'une aiguille. Il les rassure, mais ce sont les prochaines vingt-quatre heures qui seront déterminantes. Elles pourront sortir après le passage de l'infirmier, qui délivre l'ordonnance pour les ovules de progestérone à introduire au fond du vagin, soir et matin. Je quitte la Clinique, descend à la gare prendre le train du retour à la vie normale. Me sens à la fois toute vide et gonflée d'hormones. Sur le quai, j'essaie d'éviter mes élèves, même si je suis en règle avec l'institution. En arrivant à la pharmacie, parce que l'infirmier a inversé nos ordonnances, j'apprends le nom de celle avec qui j'ai partagé quelques confidences dans la chambre de Cécil. Elle y est venue pour un deuxième enfant. Tandis que ma récolte s'élève à une douzaine d'ovocytes, la sienne atteint le double, mais apparemment il lui faudra compter avec plus de pertes. Bilan quantifié, comme les propos des médecins fondés sur des statistiques, pour calculer nos chances de réussite. 25% à la première FIV, ils ont dit, un peu plus pour les suivantes. Pas plus qu'en cas de procréation naturelle, sans problème d'infertilité. Quant aux FIV suivantes, je sais nos moyens limités, ne veux pas mettre en péril nos responsabilités familiales : priorité aux enfants vivants.

Recueil et préparation du sperme

André a expérimenté deux variantes. Pour la première FIV : décongélation du sperme prélevé précédemment par biopsie, conservé depuis en paillettes. Pour la seconde : sperme frais recueilli dans l'heure qui précède la ponction de Madame. Bien que le premier prélèvement soit infiniment plus douloureux que le second, il avait l'avantage, au moment de la FIV, de ne pas interférer avec la vie sexuelle. Sinon, il faut être prêt à faire l'amour pour garantir une bonne mobilité du sperme à recueillir. Les directives sont précises : abstinence nécessaire de trente-six heures mais n'excédant pas quatre ou cinq jours. Alors on calcule, forcément.

Fécondation

Le biologiste œuvre de son côté avec le matériel que nous avons livré laborieusement. Il injecte un spermatozoïde dans chaque ovocyte, puis a recours à la chaleur d'un incubateur, pour obtenir dans les seize à dix-neuf heures une famille de zygotes désincarnés. Le mouvement de la vie a commencé, mais il peut s'arrêter à tout moment. Il faut peut-être que quelque chose prenne le relais, une intention plus grande que la mécanique cellulaire, afin de soutenir le processus. Serait-ce le choix d'une âme tentée par le voyage ? Nous touchons ici, en miniature, au mystère de la vie et de la mort, et bientôt de l'incarnation. Deux zygotes sont choisis pour devenir embryons, avant d'être transférés vers un milieu propice à leur développement. Mon corps saura-t-il les accueillir dans vingt-quatre ou quarante-huit heures ? Les autres devront attendre,

congelés en paillettes dans l'azote liquide ; la vie c'est aussi une question de température.

Transfert d'embryons

Nous avons été physiquement exclus de l'étape de fécondation, mais elle a été documentée. Ainsi, lorsque nous arrivons au cabinet entre deux périodes de cours, nous voyons, sur des clichés et des vidéos, ce que la nature accomplit habituellement en secret. Nous faisons des efforts d'imagination pour nous relier à ces cellules en mouvement, agrandies à la taille d'un fœtus. « Maintenant, commentent le biologiste et le médecin, vous avez deux beaux blastocystes. » Je m'installe dans le fauteuil d'examen et, tout à coup, les blastocystes deviennent minuscules. A l'aide d'un cathéter qui passe par le col de l'utérus, le médecin les introduit et les dépose dans mon ventre. Quelques minutes de tranquillité avant de reprendre le fil de la journée.

A ce stade du traitement, bien que vous receviez des ovules de progestérone pour aider la nidation, seule la nature entre en jeu.

Que vont faire la nature et sa grande loterie ? Mesurons-nous ce qui se joue à nos dépens ? Combien de temps pouvons-nous tenir, suspendus tête en bas, dans les carrousels de l'espoir ? Les statistiques sont lacunaires. Nous reprenons la voiture, complices d'une aventure dont nous voudrions rester les héros. Les jeux sont presque faits. Dans mon utérus flottent deux embryons qui ont quelques jours pour faire leur nid. Je retourne auprès de mes élèves souffler le vent sur les poèmes de Rimbaud.

*Elle est retrouvée.
Quoi ? – L'Eternité.
C'est la mer allée
Avec le soleil.*

Sur moi soufflent des humeurs changeantes, des nausées, des sensations de picotements impossibles à interpréter dans un corps dopé par le traitement.

Attente et test de grossesse

Il n'y a plus qu'à attendre, espérer qu'un embryon au moins, sur les deux, se sera implanté dans la muqueuse utérine et saura dire, à travers la prochaine prise sang, qu'il est là, quittant l'*Eternité* pour une mère et des soleils à venir. Le quatorzième jour après le transfert c'est l'heure de vérité. On se rend au Centre, pour la prise de sang, avec les pendulaires du matin, et puis on essaie de poursuivre son travail normalement. Mais dans ces dernières heures d'attente se trouve concentré un tas informe d'espoir et de résignation, un tas qui s'alourdit de minute en minute. On se dit que c'est foutu pour ne pas être déçue, on n'en peut plus d'attendre du téléphone des nouvelles de son ventre. On aimerait même qu'on nous fiche la paix, ne plus rien savoir du tout. On rêve à une grossesse qui arriverait par surprise.

Je me revois un lundi de décembre, au feu rouge, dans ma petite voiture blanche en train de me raisonner :

– Pourquoi dramatiser cette attente ?

– C'est vrai, on ne va pas m'annoncer de maladie mortelle, juste peut-être un nouvel échec... Ce serait l'histoire de deux zygotes qui n'ont pas voulu s'installer. En apesanteur dans une sombre cavité, ils ont joué à se faire peur, joui intensément de leur liberté parce qu'ils ignoraient que leurs heures étaient comptées, qu'ils ne survivraient pas sans un nid après l'éclosion du blastocyste. Bien que leurs traces ne soient pas détectables, j'aurai une pensée pour eux quand ils partiront avec le sang des règles. Et puis c'est tout.

– Et si le résultat est positif ?

– Ce serait un miracle, le dénouement heureux d'une attente de onze ans, des fleurs enfin au bout de mes ramures ; une alliance possible avec mon corps de femme et le rêve d'un enfant de soi ; un enfant que je pourrais aimer et accompagner depuis le début, dans l'ombre de personne, en assumant la première place ; un enfant qui me transformerait.

– Attends, ne t'emballe pas, l'embryon n'est pas encore fœtus et le fœtus n'est pas encore enfant.

– Oui, alors ce serait juste le signe que, dans mon ventre, on a pu s'installer, et que la vie a continué.

Il est midi, je rentre dîner et sortir la chienne, avant de retourner enseigner. Je téléphonerai au Centre pour le résultat de la prise de sang dès la fin de mon cours, à l'horaire prévu pour toutes celles qui se fatiguent, en ce moment, à cause de la même tension, comme si leur vie entière dépendait maintenant de la présence ou non de l'hormone gonadotrophique chorionique. Ce lundi de décembre 2009, j'attendrai moins longtemps. Vers 14h, alors même que je suis au pupitre devant ma classe, mon portable sonne et affiche le numéro du Centre ; j'explique rapidement aux élèves que j'attends des résultats d'analyse et vais me retirer quelques instants. Je prends l'appel dans le couloir, décroche dans ma tête : je suis enceinte, une grossesse qui démarre bien, avec 3217 unités, rendez-vous dans une semaine, le 22 à 8h15, pour une échographie. Tout le sang qui ne descendra pas semble m'être monté à la tête. J'essaie d'atterrir dans ce corps enceint qui est le mien, pourquoi pas, c'est une chose naturelle après tout. Mes élèves se rappelleront de ce moment, de mon retour rayonnant en classe, quand six semaines plus tard, parce qu'une absence les a inquiétés, je leur dirai que la vie parfois ne tient pas ses promesses. Mais avant, il y aura eu mon plus beau Noël, une joie infinie, la consécration de tant d'espérances, le sentiment qu'enfin c'était mon tour.

Sur la première échographie réalisée au Centre, le médecin a dû dessiner, au verso de la photo, le petit point blanc dans la tache sombre, pour que nous repérions nous-mêmes la présence de l'embryon. Sur la seconde, réalisée chez mon gynécologue, la tache s'est allongée et l'embryon ressemble à un de ces petits hippocampes que j'ai pu rencontrer, lors de plongées nocturnes, en mer Rouge. Il n'y en aura pas d'autres, parce que le 20 janvier 2010, nous repartirons du cabinet sans photo. Evidemment, nous nous étions réjouis de ce rendez-vous, étions arrivés un peu à l'avance. Alors, dans la rue, main dans la main, nous regardions les vitrines. Nous sommes entrés dans la boutique des Indes en face du cabinet. L'été précédent, nous avions déménagé de Saint-Prex à Tolochenaz, repris la villa de mes parents, avec l'ombre de l'acacia, arrangé les

chambres pour les enfants du week-end et des vacances. Il nous manquait un paillason d'intérieur. Quelqu'un est venu nous servir et nous avons mis de côté un joli tapis rouge, expliqué que nous repasserions après un rendez-vous médical, n'ayant plus assez de temps pour conclure l'affaire. Nous volions au-dessus des trottoirs et avons traversé la route d'une seule enjambée. Quand nous nous retrouvons dans la rue après le rendez-vous, nous sommes si lourds de tout ce qu'il a fallu retenir qu'aucune porte de magasin ne peut plus s'ouvrir, sans que s'effondre l'ensemble du bâtiment. Je me concentre sur la suite des opérations : l'organisation du curetage, à l'hôpital de Morges, pour me vider des restes du petit hippocampe ; le téléphone à la Directrice du Gymnase pour annoncer mon absence ; d'autres téléphones et messages pour annoncer la mauvaise nouvelle. Il faudra encore manger, dormir, se laver deux jours durant avec le petit mort dans le ventre. Je ne pourrai plus retourner dans ce cabinet, affronter l'écran sur lequel la mort s'est affichée en un instant, nous privant de l'image de l'embryon devenu fœtus, comme dans les brochures que l'on m'avait données au premier rendez-vous. Je resterai une mère embryonnaire. Les larmes d'André viennent avant les miennes et me font du bien. Que cet homme, quatre fois père, pleure sur l'enfant que nous n'aurons pas ensemble, donne de la consistance à ce que je vis. Il faudra encore endurer la maladresse de l'anesthésiste qui me demande pourquoi je veux avorter ; celle de l'infirmier qui, après l'intervention, me confond avec une autre patiente et me parle d'hystérectomie⁵² réussie ; et celle de ceux qui me racontent la fauche-couche vécue entre le premier et le deuxième enfant, une chose banale. J'essaie de n'écouter que les paroles justes de ceux qui ont entendu leur propre souffrance, en ce domaine ou dans d'autres, peu importe. Des paroles de compassion. Il y en a peu. Et puis, le troisième jour, alors que j'ai goûté à toute la cruauté de l'aventure, jeté le petit pyjama blanc et rose qu'André avait pris le risque de m'offrir à Noël, une voix me traverse.

– Sois heureuse !

En silence, mon cœur s'ouvre, je remercie pour la grâce de ce passage, rassemble tout l'amour que je sens, libère l'âme dont le désir a rencontré le mien, furtivement, mais dont la vérité me dépasse. Une part de moi comprend qu'elle est venue m'enseigner la vraie joie⁵³. Un jour je lui donnerai un nom, et seulement, alors, finirai mon deuil. Nous ne serons plus séparées.

Branche déchirée par quelque orage, en équilibre entre
tronc et feuillage.

⁵² Intervention qui consiste en l'ablation de l'utérus, avec ici, dans les sous-entendus de l'infirmier, celle du col de l'utérus, des ovaires et des trompes de Fallope.

⁵³ Ou « joie parfaite », dont j'ai eu jusque-là seulement une connaissance intellectuelle, par mes lectures sur François d'Assise.

Tu es l'arbre qui retient la branche, relique de désirs
qu'un vent nouveau emportera.

Pourquoi feins-tu d'ignorer que la vie souffle à travers
toi, tellement plus vaste que ces désirs qui te tuent ?

Si tu avais la force de t'en remettre à ce qui viendra, tu
panserais peut-être ta blessure...

Mais parfois il ne vient rien ou plutôt on ne voit rien
venir. La douleur reste insoutenable, on devient folle pour
sauver sa peau.

Je suis folle d'amour pour cet enfant qui n'est pas né.

(Printemps 2010)

L'or coule sur les plaies cicatrisées comme les rides aux
visages de nos vies,
sillons de lumière,
poudre aux yeux dessillés, jetée par la mémoire à la face de
l'oubli,
désespérément.

Dans ce si peu de notre passage,
puissions-nous quelques fois laisser couler l'or avec la
lumière,
pour l'amour de l'enfant encore aveugle à l'âpreté de la vie.
Proie facile de tout ce qui brille, sans passé, sans relief, sans
effort,
c'est vers toi pourtant que l'enfant cherche sa source
précieuse.

Ne la laisse pas tarir dans l'obscurité de tes soucis,
par manque de temps, par manque d'espace...
Regarde tes cicatrices au soleil de tes jours
et laisse filtrer toute la lumière dont tu es capable.

Merveilleuse alchimie où ton humanité s'écoule jusqu'au
cœur de l'enfant.

Au cœur de l'enfant, il y a toi,
toi et moi funambules sur le fil de la vie
à se demander pourquoi nous :

famille composée, et par moi seule recomposée.

Au cœur de l'enfant, il n'y a pas tout à fait moi.
Mais j'ai un enfant au cœur qui me demande
pourquoi je ne composerai pas aussi avec lui...
Sur le fil de nos vies, nous pourrions chanter plus haut
et nous serions plus vivants, les cœurs gazouillant d'ivresse.

(Hiver 2015)

Elle s'appelait Sarah.

Elle avait l'air d'une princesse orientale, égarée au bord du lac Léman. Je venais de Provence et cherchais encore ma voie sur cette terre qui m'accueillait et me rejetait en même temps. Ma peau était pâle, j'avais des taches de rousseur mais l'accent du midi. J'avais connu l'exil, vu les « grottes de caramel mou » au Jardin Exotique de Monaco, et cru mourir mille fois dans un car plus grand que les virages à négocier.

Elle s'appelait Sarah et elle était exactement celle que j'aurais voulu être. La beauté digne et sobre des êtres de haute noblesse. Il y avait en elle un mystère qui tendait les bras et une certaine froideur qui me tenait à distance.

Plus tard dans ma chambre d'adolescente, j'ai chanté *Elle s'appelait Sarah, elle n'avait pas huit ans*. Emue aux larmes par le violon tragique de l'histoire, *Comme toi*, j'aurais voulu mourir pour que l'humanité en moi se sente moins coupable.

Je t'aurais appelée Sarah, si tu avais choisi de croître en mon sein. C'était pour moi le plus beau des prénoms à offrir à une enfant qui m'aurait choisie mère entre toutes les mères.

Mais tu n'as pas choisi de rester, de t'incarner dans ma chair. Je ne peux pas tout comprendre de ce mystère. Cette histoire lourde et tragique n'était pas la tienne. J'en ferai mon vêtement de lumière et ma couronne. Tu m'as laissé une joie au cœur et je sais désormais que je m'appelle Sarah. Car les maternités, même tardives, ne sont pas de chair seulement.

(Printemps 2016)

Transfert d'embryons congelés

C'est André qui a conservé la documentation du Centre de procréation médicalement assistée, les échographies, les preuves matérielles de cette grossesse interrompue. Je mettrai plus de temps, de mon côté, à fabriquer des traces de papier, parce qu'il y a eu encore quelques tentatives infructueuses. On trouve dans le classeur d'André les photos d'un dernier blastocyste prometteur, et une facture. En juillet 2010, après l'épuisement de notre stock de zygotes congelés, nous avons décidé de mettre un terme à l'aventure. Nous étions arrivés au bout de nos ressources, pas seulement financières.

Durant ces deux ans de notre vie, nous avons relu Camus avec nos élèves, roulé le rocher de Sisyphe et célébré nos noces. En marge d'un divorce très conflictuel, André a dû se plier à un désaveu de paternité. Les enfants ont eu un demi-frère et nous avons accueilli un chiot.

Durant ces deux ans de notre vie, les enfants m'ont adoptée chacun à leur façon, et j'ai commencé par eux un lent travail d'intégration. Petit morceau par petit morceau, à chaque difficulté, j'ai essayé de manger l'ombre mal aimée. J'espère que mon labeur écrira dans leur mémoire, malgré d'inévitables accrocs, une version où Blanche-Neige n'aurait pas à souffrir de sa marâtre.

Nathan

Nathan existait pour moi avant notre rencontre, car il portait le prénom que j'avais choisi dans mes prières pour l'enfant que j'espérais auprès d'Alexandre. Il allait avoir huit ans quand André me l'a présenté à la porte de mon appartement de Saint-Prex. Il venait de faire un dessin où papa et maman se trouvaient séparés par une épaisse ligne horizontale. Lors des visites à son père, il passait la première nuit chez moi, je me réveillais le matin avec sa main dans la mienne. Nous déjeûnions tous les deux, faisons une brève toilette, puis allions en courant rejoindre la fratrie de l'autre côté du village. Quand nous faisons les courses, on me prenait pour sa mère et je tenais, devant lui, à rectifier : non, je suis la belle-mère. Et Nathan ajoutait :

– Moi, je suis un beau-fils, parce que je suis un fils et que je suis beau.

Le soir, sur le canapé, il prenait la main d'André et la mettait dans la mienne. Ensemble nous avons été sous le coup de la mort de Michael Jackson, que j'avais vu en concert dix ans avant sa naissance. On refaisait le moonwalk.

Nathan a longtemps fixé dans le jeu, le sport et les câlins, les limites dans lesquelles nous pouvions nouer une relation.

Un dimanche de janvier 2015, alors qu'André et moi avions survécu au plus difficile de quatre adolescences, j'ai prêté l'appareil photo instantané aux garçons qui languissaient entre chips, canapés et bouquins. Je voulais qu'ils photographient quelque chose, dans

la maison, qui représenterait une part d'eux-mêmes. Cette petite maison blanche, à la différence de tous les logements où nous avons transité, était sortie de terre sous nos yeux, sur la colline de Yens. Nous y habitons depuis presque deux ans et les enfants avaient participé à nos choix. Les photos ont été prises, y compris par André. J'ai composé à partir de ces clichés des petits portraits que je leur ai proposés par retour de miroirs. Voici celui de Nathan :

Je suis un type ponctuel qui défend son temps, son espace et sa liberté. Ouvert à l'exotisme mais pressé d'expérimenter. J'aime vous presser contre mon cœur, partir et revenir. J'ai l'amour câlin et tyrannique, l'esprit beaucoup plus subtil qu'il n'y paraît... Et puis, je fume... pour m'enivrer de mes volutes plus belles que les nuages au ciel de mon cœur.

(Photo 1 : une mangue sur le plan de travail et, à l'arrière-plan, par la fenêtre de la cuisine, le vélomoteur

Photo 2 : la pendule du salon)

Samuel

La première fois que j'ai vu Samuel dans le trois-pièces où André s'était replié après la séparation, je venais pour préparer le dîner avec des odeurs, des ingrédients et des goûts inhabituels. Samuel, qui avait fêté ses onze ans, sautait, chantait, dansait, tel un feu d'artifices. Il était trop excité pour tenir une conversation, beaucoup trop nerveux pour pouvoir manger la cuisine d'une autre. Plus calme par la suite, il nous interprétait le répertoire des *Choristes*⁵⁴, sa *Caresse sur l'océan*. Et dans cette caresse, aujourd'hui, commencent à se déployer les ailes de l'oiseau qui cherche son « chemin vers l'arc-en-ciel ».

Je ne sais pas encore quel personnage va surgir de l'écran. J'ai éteint la télévision pour mieux décrypter les ombres projetées. Je sais bien que ma vie aura d'autres couleurs, d'autres odeurs, d'autres musiques, d'autres saveurs que celles des émissions qui me retiennent des heures durant, comme une illusion nécessaire encore avant d'affronter le grand vide. Dans l'attente, j'apprécie la sécurité des nourritures dont je peux profiter. Mon corps rassasié, il m'est plus facile d'interroger les ombres... Tout est ouvert quand le poste est éteint !

(Photo 1 : l'intérieur du frigo pour alimenter un week-end en famille

Photo 2 : la télévision grand format, investissement nécessaire, il y a dix ans, d'un père séparé)

⁵⁴ Un film français de Christophe Barratier, 2004, 96'.

Paul

A treize ans, Paul s'apprêtait à partir en séjour linguistique dans le Sud de l'Angleterre. De passage chez son père, il a visité avec nous quelques logements, avant que je parvienne à signer mon bail. Quand j'ai eu un appartement, il m'a fait la surprise, un après-midi, d'y rester un peu plus longtemps que les autres, caché dans l'armoire à habits. Il est aussi celui que nous avons oublié, un soir de Nouvel an, dans le coffre de la voiture, alors que nous avons déjà tous pris place dans les fauteuils du cinéma. A seize ans, il a décidé de venir vivre avec nous, qui venions d'emménager ensemble, faisant le cadeau à son père de retrouver un quart de l'autorité parentale perdue lors du divorce. Son arrivée dans mon quotidien a été validée par un juge, qui par ailleurs ne m'a jamais auditionnée. On part du principe que si l'enfant veut venir chez son père, c'est que la belle-mère ne pose pas de problème. On part du principe que la belle-mère accepte et contribue. N'empêche qu'à la mort de la belle-mère, la succession est taxée comme s'il s'agissait d'une étrangère...

La venue de Paul a ouvert de nouvelles possibilités dans nos relations à tous, dans la mesure où, dès lors, deux modèles familiaux (presque) équivalents ont coexisté. Non plus un modèle unique ponctué de week-ends et de vacances où le groupe dicte la dynamique, envahit puis déserte un espace non investi. Les enfants ont composé avec cette nouvelle complexité, et nous avons eu l'opportunité de faire des choix plus gratifiants.

Je coupe le son pour entrer dans le silence de l'étude. Dans l'austérité de mes exercices intellectuels, je prends appui sur le guerrier chinois de terre cuite. C'est avec son arc perdu que je décoche mes flèches juridiques, un genou à terre pour ne pas m'emballer. Marlboro et Red Bull brident et canalisent ma sensibilité, afin que le Droit m'inonde de ses lumières et m'absorbe totalement. Je n'ai pas le temps de prendre le chemin de Damas. Que mes totems m'en préservent.

*Photo : un coin de bureau sous la lampe éclairé,
l'ordinateur portable en toile de fond,
et, aux pieds du soldat impérial,
une canette ouverte
à côté d'un montage composite :
livre ouvert et post it,
livre fermé et paquet de cigarette
en trait d'union)*

Aline

Aline et moi avons mis plus de temps à nous rencontrer, même si André me l'a présentée en premier, officiellement, lors d'un dîner au restaurant. Elle avait quinze ans, assise en face de moi et du Lac, derrière la fenêtre ; mettait un visage sur les habits et les bijoux qu'elle avait vu égarés dans l'appartement de son père ; prenait la mesure de la situation : je mangeais lentement avec beaucoup d'attention, pas du tout comme eux. J'aimais la voir heureuse et fière au bras d'André, quand ils sonnaient chez moi après

une escapade tous les deux. Il y a eu la période de l'internat, le bac français, le permis de conduire, la petite Peugeot 107, la prise d'un appartement, Tristan et la sociologie à l'Université de Besançon.

Il y a eu surtout l'annonce d'une grossesse que j'avais devinée, des échographies envoyées par *WhatsApp*, et la naissance de Gabriel, avant le retour en Suisse. Il m'a fallu défaire et refaire tout le chemin, de mon adolescence à ma vie de femme, afin de pouvoir, confiante, prendre Aline dans mes bras.

Le 7 mai 2015, j'étais attablée pour fêter, avec un peu d'avance, les dix-huit ans de mon filleul, Jeff. C'était la première fois que je revoyais son parrain, mon ex-mari, Alexandre, depuis les larmes du divorce. Nous avons des souvenirs tous les trois, de belles vacances avec des marches en montagne, des histoires de tapis volants et de monstres que je racontais à Jeff au coucher. J'ai adoré ces moments, et là enfin je pouvais me les remémorer, apaisée, devant un homme sympathique et rien de plus. Je mesurais combien la distance des années, et les bifurcations différentes que nous avons empruntées, nous rendaient étrangers l'un à l'autre. Nous étions de vieilles connaissances face à un jeune homme sportif et plein d'avenir. Quand le téléphone a sonné, je me suis éclipsée quelques minutes, côté rue. C'était Aline, dont j'avais suivi les bribes d'accouchement entre ma leçon sur la guerre du Vietnam, mon retour à la maison et mon départ pour le restaurant. Elle allait tout me raconter dans le détail maintenant, avant le passage de la sage-femme. Quand je suis revenue à la table de mon passé, j'étais grand-mère d'un petit garçon.

Pour lui, André, Paul et Nathan mettraient en œuvre, pendant l'été, mon projet de poncer et de repeindre le petit lit, qui avait circulé d'un côté seulement de ma famille. Il fallait qu'il soit vert tilleul, assorti au mur de la petite chambre qui n'était plus vide depuis longtemps.

J'ai offert à Aline et à Gabriel une journée de ma semaine, repoussant ma fatigue et les corrections de mes copies. Et c'est dans ce temps-là, de maternage et de confidences, de courses et de petits repas partagés, que nous avons pu nous reconnaître l'une l'autre, si différentes et généreuses à nos façons.

André

Je suis le Capitaine des voyages aux longs cours revenu. Avidé de liberté, j'ai pourtant fait escale depuis longtemps. Ma vie est au port familial attachée. La paternité semble une ancre difficile à lever mais je sens que les vents se sont remis à souffler et j'entends battre les voiles dans mon cœur impatient. Plus vaste ce pourrait être la vie...

(Photo : un voilier Columbia, au vestiaire)

J'ai peut-être épousé André dans une escale entre deux voyages que nous ne ferons pas tout de suite, parce qu'il faut d'abord financer les études de nos jeunes et régler nos impôts. Grâce à nous, à Noël et à Pâques, la table est grande dans le séjour, y prennent place cinq générations, et nous sommes heureux d'y accueillir demain encore Annette, Maï et Jean-Pierre (divorcés solitaires mais réconciliés), Cécile, avec la

Nonna⁵⁵, ses petits-enfants et son arrière-petit-fils. Ces liens, qui ne sont pas de sang seulement, pour lesquels chacun a travaillé sans relâches, composent aujourd'hui notre drôle de famille. J'aime cette composition dont les failles et les nuages évoquent, pour moi, les impasses du devoir quand il devient sacrifice, ou celles de la quête d'une reconnaissance impossible ; mais dont les courbes et les nuances parlent de la recherche d'une affirmation de soi dans le respect des autres, du partage des responsabilités, de l'équilibre entre le donner et le recevoir. Comme dans une famille « normale », les couleurs de la toile ne peuvent s'approfondir que dans la mesure où, du lien, nous passons aussi à la relation.

⁵⁵ Marisa Brasey-Monticelli, la mère d'André, née en 1926.

« Ne craignez pas pour ceux que vous laissez.
Votre mort en les blessant va les mettre au monde. »

(Jean Sullivan)

Des morts parmi les vivants

Dans nos jardins poussent aussi les fleurs que d'autres ont cultivées. J'ai reçu un jour une brassée d'iris de Sibérie que j'ai plantée, et dont je prends soin en pensant à cette terre de solitude, d'exil et de déportation, qui habite mon imaginaire. Terre des Zeks disparus, parias et esclaves. Terre des confins de l'humanité. Comment l'iris peut-il fleurir au cœur d'une si grande désolation ? Quelle délicatesse dans cette soie de léopard qui éclate en rivière mauve ! C'est la beauté qui ouvre ses bras à l'humanité toute entière. Indestructible beauté dont la finesse ne craint pas la violence et la brutalité du monde. En cultivant mes iris, je me rappelle de quelques morts dans ma vie, qui sont plus que « des ombres muettes sur une bande de celluloid »⁵⁶.

Etienne

L'athlète et l'ami, décédé à vingt-deux ans, dans son sommeil le 30 novembre 1991. Sa douceur, sa discrétion et son humour aujourd'hui m'accompagnent, lorsqu'un drame incompréhensible frappe mes élèves ; parce que sa disparition a été insupportable à la jeune femme de vingt ans, qui n'avait pas encore connu l'absence radicale, définitive, et voyait pour la première fois la mort comme un masque de cire allongé dans un cercueil ouvert. Elle avait eu besoin de se rendre dans la chambre funéraire, pour se confronter à l'inconcevable, et aurait aimé y abandonner ses « pourquoi », plutôt que d'apprendre à vivre sans réponse.

Jacqui

Décédé de la même manière, à nonante-trois ans, dans un corps fatigué, le 4 septembre 2012. J'ai tremblé de son absence, mais si reconnaissante d'avoir pu longtemps vivre dans son sillage. Rassurée de savoir que la vie ça peut durer longtemps, que le monde vaut la peine que l'on s'y intéresse, que l'on peut parler vrai même lorsqu'un demi siècle nous sépare, qu'il y a dans une famille de la place pour tous ceux qui veulent se joindre à la table et goûter au festin, que le cœur d'un vieux monsieur est aussi tendre que la caresse d'une mère sur la joue d'un enfant. Comblée de vivants souvenirs. Certaine d'avoir des fleuves à remonter et tant de paysages à revisiter, en paroles et en musiques. Les mois qui ont suivi son départ, j'ai appris l'existence de la petite pelle, dans la voiture, ou dans le sac de celui ou de celle qui entretient une tombe.

⁵⁶ Yaël Hersonski, *Un film inachevé*, Israël, 2010, 90'.

Et j'ai imaginé que la présence fantasmagique qui m'avait inquiétée dans mes promenades, durant l'été précédent, était l'ombre de sa mort à venir. Le temps du deuil possède son propre rythme. Et tout à coup, on découvre que l'iris a fleuri sans qu'on ne l'ait vu croître. Ce jour-là, je suis dans la petite voiture blanche qui m'emmène au Gymnase. J'ai à peine quitté mon quartier pour m'engager dans la grande descente. La radio est allumée. Serge Reggiani chante *Il suffirait de presque rien*⁵⁷.

*Mais pourquoi faire du cinéma
Fillette allons regarde-moi
Et vois les rides qui nous séparent.*

*A quoi bon jouer la comédie
Du vieil amant qui rajeunit
Toi-même ferais semblant d'y croire.*

*Vraiment de quoi aurions-nous l'air
J'entends déjà les commentaires
« Elle est jolie, comment peut-il encore lui plaire ?
Elle au printemps, lui en hiver. »*

La musique et les paroles, par je ne sais quelle magie, ont fait apparaître Jacqui, mon grand-papa chanteur. Il est là dans la petite voiture blanche qui m'emmène à l'école, rayonnant. D'un sourire, il m'ouvre le cœur. L'émotion me traverse et me conduit vers ce temps où il posait sur moi son regard bienveillant. Mais là, dans cette petite voiture blanche qui ne m'emmène plus à l'école, nous sommes sans encombre, dans l'éther des amours célestes. Et je le reconnais, je vois son talent et sa lumière, j'entends la musique qu'il a jouée quand, sur la terre, il a passé. Je l'admire comme jamais je n'ai su le faire de son vivant. Peut-être parce que ses talents ne rejoignaient pas les miens, allant plutôt frapper des portes que je tenais verrouillées. En un instant et un couplet, tous les verrous ont cédé et il n'y a plus de rides qui nous séparent. Je lui tends la main et il la recouvre de ses mains d'or, de ses mains d'artiste. Des mains qui ne connaissent pas d'hiver.

Corinne

L'amie, la complice, la collègue, décédée d'un cancer à cinquante-neuf ans, le 1^{er} février 2016, un an après le premier diagnostic. Nous étions à peine rentrées d'un voyage d'Ypres à Bruges, avec les lauréats du concours organisé par le Département Fédéral des Affaires Etrangères, pour se souvenir, en présence de Didier Burkhalter (Président de la Confédération), d'une Première guerre mondiale tout juste centenaire. Nous venions de démarrer un nouveau projet ensemble, avec un groupe d'élèves passionnés de cinéma, et en avions d'autres en cours de réalisation. Après les avoir tous

⁵⁷ Chanson sortie en 1970.

portés à leur terme, avec des forces que je n'avais pas, mais qui me sont venues des profondeurs de notre relation, je veille sur un précieux héritage⁵⁸.

La nouvelle est arrivée par SMS, suite à un bilan sanguin : « j'ai un cancer, à déterminer par l'examen de demain. » Il a fallu plus que demain pour localiser la tumeur et commencer une première chimiothérapie. D'abord, les investigations se sont portées sur la sphère gynécologique. Corinne enceinte de sa tumeur, le ventre gonflé d'ascite⁵⁹, était alors hospitalisée à côté des accouchées et des nourrissons. Ça lui allait de côtoyer la vie.

La semaine s'est passée dans les entrecroisements de cette nouvelle, comme un chahut à l'intérieur et, au dehors, un trop grand silence.

La neige a recouvert les routes et les jardins. D'une heure à l'autre les traces de mes pas s'effacent sous une couche de flocons frais. C'est l'oubli qui envahit le chemin, grignotant la mémoire des reliefs, dissimulant vies végétale et minérale, proliférant dans une blancheur menaçante pour ce que nous croyions durable, pour tout ce que nous projetions ensemble hier encore.

(26-31 janvier 2015)

Les investigations ont continué durant plusieurs semaines, d'examens en examens et, finalement, ont permis de fixer la maladie dans l'estomac. Il y a eu ensuite onze mois de combats, de guerre chimique, et d'espoirs.

Comment accompagner Corinne sur ces chemins qui m'étaient inconnus ? Comment rester présente, en dépit de tout ce qu'il y avait à faire au Gymnase, où je multipliais les rôles et tentais de composer avec son absence ou son retour partiel, en prenant soin des élèves ? A la fin, ils me confiaient leurs messages, mots et attentions que je transmettais à Corinne lors de mes visites. C'est avec ce précieux viatique qu'elle

⁵⁸ Le 1^{er} février 2017, j'entame le semestre sabbatique qui me permettra d'écrire ce récit. Ce sera un temps de renaissance, dans lequel Corinne va m'accompagner dès le premier jour, anniversaire de son départ. Mon carnet de notes témoignera de cette présence.

⁵⁹ Liquide dont la présence dans l'abdomen est anormale et peut résulter de causes diverses.

a préparé son départ. Mais je n'ai pas eu le temps de lui remettre la lettre que m'avait aussi confiée notre Directrice et m'en suis voulue. Corinne avait tellement envie de vivre qu'elle a transporté avec elle son univers professionnel, presque jusqu'au bout. Une élève lui avait préparé des biscuits de Noël. Je les ai vus, sur la table de nuit de la clinique, alors qu'elle ne pouvait plus rien manger, tout son appareil digestif était mort depuis des semaines. Corinne prenait congé du monde avec élégance, arrêta la perfusion à l'heure du thé pour réunir ses visites autour de la table. On y parlait voyages et cinéma, parce qu'il n'y avait plus d'avenir à questionner. Les dispositions étaient prises avec les proches, le masque mortuaire avait déjà remplacé le visage de Corinne. On la poussait devant le hall d'entrée pour une cigarette avant de la remonter dans sa chambre. Je n'ai pas réussi la dernière fois à lui enfiler ses pantoufles aux pieds du lit, dans le même mouvement que celui que j'accomplis pour Annette, qui a presque quarante ans de plus, et qui aimerait parfois que Jacqui vienne la chercher. Corinne avait commencé à voyager sur les traces de Livingstone, de Glasgow aux chutes Victoria, mais c'est à la façon de Karen Blixen, qu'elle avait sa ferme en Afrique. Elle a largué les amarres dans un rayon de soleil à 11h, un lundi matin. Et il est resté dans le ciel lausannois la griffure d'un arc-en-ciel.

Cérémonie d'adieu à Pully, le 5 février 2016

Chère Corinne,

Je me suis souvenue des mots que tu me lisais à l'heure où, pleines d'enthousiasmes, nous voulions revisiter l'histoire des soixante dernières années à travers le regard des Grands Reporters, ces voyageurs de l'extrême...

*« Premier choc : la lumière.
De la lumière partout.
Intense, vive. Du soleil partout.
Hier encore, Londres dégoulinant sous une pluie
d'automne, un avion ruisselant d'eau, un vent froid
et les ténèbres.
Ici, dès le matin, l'aéroport baigne dans le soleil,
nous baignons tous dans le soleil⁶⁰. »*

Aujourd'hui, je crois que ces mots, avec lesquels Ryszard Kapuscinski ouvre ses aventures africaines, sont les tiens ; ceux que tu nous envoies en reporter de l'au-delà.

Je ne peux t'imaginer que dans cette lumière.

Quelques semaines plus tard, j'étais à Reims dans un voyage d'étude auquel Corinne, l'historienne, aurait dû prendre part. Devant la cathédrale qui avait tant souffert sous les percées des obus et des incendies, nous l'avons confiée au sourire de l'ange...

Dans mes promenades en forêt, j'ai pleuré sur la perte de l'amie, jusqu'à marchander avec la vie. J'étais en train de terminer le deuil de l'enfant qui n'est pas née

⁶⁰ Ryszard Kapuscinski, *Ebène. Aventures africaines*, Pocket, 2002 (1^{ère} éd. 1998), p. 9.

et que j'aurais appelée Sarah. Cependant, je me demandais s'il était possible d'enfanter quand même une âme pour offrir à Corinne le temps qui lui avait manqué. Et puis, j'ai retrouvé la raison et sans doute un peu d'humilité. Il y a sur le rebord de ma fenêtre un bouvreuil, petit oiseau de métal à la gorge flamboyante. C'est un cadeau de Corinne et peut-être un signe du destin. Car ce bouvreuil en remplace un autre que j'avais placé côté jardin et qui, avant le temps de la maladie, a disparu avec fracas entre les serres d'un rapace. Nous nous étions amusées de ce rapt et de la déconvenue du rapace. Corinne avait imaginé que l'oiseau de proie vivait le syndrome du nid vide, qu'il cherchait un oisillon à mater. Je suis née à Pully, au chemin des Bouvreuils, et je sens qu'entre Corinne et moi se croisent de mystérieuses correspondances, qui touchent aux transformations que nos âmes vivent dans le secret des passages, que l'on appelle naissances ou morts, physiques ou psychiques. Elle est passée dans le monde invisible mais s'invite de temps en temps dans mes rêves. La dernière fois, elle m'indiquait que le sang des règles prenait une nouvelle signification, que pour naître à moi-même il me fallait changer de perspective.

Ecrire c'est parfois chercher le regard de nos morts pour entrer dans les choses, dans l'histoire, et trouver une voix pour le dire.

Parce que tout nous échappe, parce que nous ne retenons rien entre nos doigts, parce que nos mains ne savent pas qu'elles caressent du vent et façonnent des sables mouvants.

« Ce que la chenille appelle la fin du monde ;
le reste du monde l'appelle un papillon. »

(Richard Bach)

De la chenille au papillon, un dialogue ininterrompu

J'ai détesté les films en *Happy End* sur un ventre arrondi, comme si la grossesse était le seul symbole d'une fin heureuse, la seule métamorphose possible, le seul gage du bonheur atteint après les péripéties héroïques. Néanmoins, il a fallu du temps pour que mon propre désir de grossesse bifurque et se mette au service d'une conception plus vaste de la maternité.

Aux promotions qui ont suivi la perte de l'enfant qui n'a pas voulu naître, une de mes élèves s'est approchée de moi, pour me confier qu'elle avait rêvé accoucher d'un bébé et qu'elle me le donnait. Elle a ajouté deux ou trois choses encore, mais je n'arrivais plus à la suivre, trop occupée à contenir l'émotion. Mon désir d'enfant avait treize ans déjà, il avait évolué pour se concentrer sur l'essentiel, l'envie de transmettre et d'accompagner un être, et c'est de cela dont parlait Diane sans forcément en saisir la portée. J'avais réussi à lui transmettre quelque chose de précieux et elle m'en témoignait toute la reconnaissance, dans un geste d'une générosité absolue. Dans un tel échange, une alchimie opère en soi de petits miracles, qui rendent possibles les métamorphoses à venir.

Ainsi, pour quitter la chenille et tenter l'expérience du papillon, il a fallu traverser et intégrer bien des ombres : la peur de la mauvaise mère qui abuse de son pouvoir ; le souvenir douloureux de la sorcière-guérisseuse, reliée au monde invisible mais sacrifiée au nom de Dieu ; un complexe d'Œdipe mal résolu dans mon histoire personnelle, parce que mon père l'alimentait, réparant par ce biais ce qu'il n'avait pu vivre enfant ; la difficulté dès lors de prendre la place de la mère et de se sentir à la hauteur de la tâche ; le rôle ambivalent de la belle-mère et la redécouverte de l'imposture première, puisque n'ayant pu concevoir, j'ai fini par épouser un père⁶¹. Au cours de cette traversée des ombres s'est articulée une quête de vérité et des origines. Mais de l'arbre de la connaissance, mon âme a voulu m'initier à celui de la vie et de la mort. Je l'en remercie, tout en sachant qu'il y aura d'autres ombres à embrasser, d'autres chenilles à abandonner et d'autres papillons à mettre au monde.

Dans le récit qui s'achève ici, j'ai voulu éclairer les archives déposées en moi par la vie, avant qu'elles ne soient plus lisibles... Pour cela je n'ai pas eu recours aux albums photos, j'ai préféré les traces écrites comme une boussole pour retrouver le fil de l'histoire. Quant au sens à donner au manque *d'un enfant de soi*, je choisis de le laisser en suspens, parce que le sens est un mouvement qui renforce l'âme *a posteriori* seulement. L'âme peut se nourrir de l'histoire passée, recomposée au prisme des leçons

61 Séparé déjà, au moment où nous nous sommes connus, mais un père quand même... de quatre enfants.

récemment comprises. Mais elle privilégie les ouvertures aux interprétations qui enferment. Par ces ouvertures la lumière peut à nouveau circuler. Avec la lumière c'est toujours l'amour qui se propage, force puissante qui sculpte l'univers en permanence.

Jouons à Geronimo⁶², ce matin, pour voir si nous saurons retenir l'aube...

Nous nous dirigeons vers le Mont Ventoux, dans la nuit, arrivons au sommet dans une sorte de pénombre boréale. Voyons les couleurs qui accompagnent la clarté, l'accouchement de la lumière.

Et assistons à l'Événement, comme à l'entrée d'une mariée : l'apparition tardive du soleil entre deux sommets, au loin, à l'endroit signalé plus tôt par une mèche de nuage ensanglantée.

C'est d'abord une étincelle. A peine est-elle repérée que le mouvement s'accélère. L'astre pousse vers nous ses rayons par morceau. Il se laisse démembrer, puis le cercle jaune se recompose, comme s'il avait poussé les montagnes qui figent la ligne d'horizon, entier, parfait. Quelques secondes encore, nous pourrions le regarder sans nous aveugler tout à fait, parce qu'il est impossible de faire face à une vérité si grande. La gravité nous retient, éblouis, alors que le mouvement ascensionnel de lumière et de chaleur continue sans nous.

Reste l'ombre projetée du Ventoux – sur deux cents kilomètres dans la vallée – que nous pouvons contempler, dos au soleil. Cette ombre semble aussi solide que les collines environnantes. Pourtant, le lever du soleil va s'employer à la dissoudre dans l'heure qui suit. Ainsi, jour après jour, disparaissent nos montagnes d'illusions...

⁶² Selon une légende, le grand chef apache aurait eu le pouvoir de retarder le lever du soleil.

Remerciements

J'ai puisé l'envie d'écrire ce récit dans l'amour, l'amitié, la bienveillance, la reconnaissance et les encouragements de ceux qui, d'une manière ou d'une autre, m'ont entourée.

André Brasey, mon mari, compagnon et premier lecteur, et toute notre famille. Maï, que la lecture de mon récit a éprouvée, et dont l'ouverture a permis de beaux échanges ; Jean-Pierre et Cécile Taric, Annette Grünenwald.

Christine Voltz, mon amie depuis plus de trente ans, qui m'a offert son émotion à la suite d'une lecture pleine d'empathie. Valérie Kaltenrieder-Zumsteg, Gaëlle Graf et Leila Aroub, mes sœurs de cœur.

Béatrice Freudiger, Isabelle Rossier, Géraldine Chollet et Sylviane Gigandet, pour les partages que nous avons initiés.

Pascale Marie d'Avigneau qui m'a ouvert ses carnets d'artiste ; Pierre Nydegger pour le regard sensible qu'il porte sur le monde du dedans et du dehors.

Mary Anna Barbey, mon amie écrivaine, à Vaison-la-Romaine. Béatrice Surchat et Corinne Weber, pour leur attention et leur intérêt. Eric Walther pour la générosité de sa lecture et des résonances partagées.

Isabelle d'Aspremont pour son travail d'éclaireuse au sein de l'association Estimame. Catherine Zumwald et mes camarades du Certificat de recueilleurs ou recueilleuses de récits de vie à Fribourg.

Mes chers élèves et collègues.

Mes adorables voisins.

Sophie Cook et José Lambelet, Isabelle Cardis et Yvan Isely, les parents de Jeff et de Jean, mes filleuls. Tous les enfants dont j'ai croisé le chemin et au contact desquels j'ai grandi, avec une pensée spéciale pour Neila et Gabriel, et pour Fleur, dont la naissance a accompagné l'écriture des derniers chapitres.

Yens, mai 2017

Qui est-elle, si elle n'est pas mère, la femme de quarante ans ? Comment est-elle devenue belle-mère ?

Quel sens peut-elle donner à ce désir d'enfant qui a occupé une grande partie de sa vie de femme ? Qu'a-t-elle appris dans l'épreuve ?

C'est à travers un récit personnel que l'auteure cherche la trame d'une identité plus profonde, et la compréhension plus vaste d'une maternité de laquelle elle ne serait plus exclue. Ce récit puise ses fondements dans l'imaginaire et dans l'histoire, pour ensuite s'orienter vers les origines familiales, l'évocation de l'enfance, de l'adolescence puis de l'âge adulte. La souffrance et la joie y sont la face et le revers d'une même réalité, où la chair appelle la lumière après son passage par les ombres.

Fabienne Taric est l'auteure des Sorciers à l'assaut du village, ouvrage publié en 2000 aux éditions du Zèbre. Historienne et enseignante, elle se forme actuellement au recueil de récits de vie et à l'accompagnement, pour permettre à autrui de naître à soi-même, à travers une parole féconde.

Illustration de couverture :
Eliane Hanri, Aquarelle avec savon et crayon, 2008